

**UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL**

Une province au bout du monde : Administration et logistique de la Bretagne au II<sup>e</sup> siècle

Par Philippe Vallerand

Centre d'Études Classiques  
Faculté des Arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des Arts et des Sciences  
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)  
en Études Classiques option : Histoire Ancienne

31 Août 2022

© Philippe Vallerand 2022

Université de Montréal Faculté des études supérieures et postdoctorales

---

Ce mémoire intitulé

Une province au bout du monde :

*Administration et logistique de la Bretagne au 2<sup>e</sup> siècle*

*Présenté par*

Philippe Vallerand

*A été évalué par un jury composé des personnes suivantes*

*Pierre Bonnechère Président-rapporteur*

*Directeur de recherche Christian R. Raschle*

*Guy Chamberland Membre du jury*

## Résumé

Ce mémoire concentrera ses efforts sur les questions de logistique dans la province romaine de Bretagne durant le II<sup>e</sup> siècle. Le règne des Antonins et le sommet du pouvoir impérial serviront de base pour une analyse des bénéfices et coûts de la province. Cette recherche explorera les coûts de la « romanisation » ainsi que les différentes méthodes utilisées par l'armée romaine pour assurer son ravitaillement. Le rôle des villes dans ce réseau et de la « romanisation » sera abordé pour analyser les demandes de ressources nécessaires au maintien des villes de l'antiquité et son poids sur la campagne. Finalement, l'économie romaine ainsi que ses fluctuations durant le règne des Antonins sera traitée pour mieux comprendre les mutations de l'administration romaine en Bretagne. De ce fait, cette recherche tentera de cerner l'administration de la province au quotidien. Une attention supplémentaire sera posée sur les enjeux concernant le maintien de l'infrastructure, avec pour but d'évaluer le poids fiscal que pouvait représenter l'entretien de villes et forts lors de l'occupation romaine.

Ce mémoire rassemblera nos connaissances sur ces sujets pour permettre de mieux réfléchir sur le poids réel des responsabilités de l'administration de la frontière de la province de Bretagne. Cette analyse illustrera une opinion d'historien à un champ de recherche généralement abordé d'un point de vue archéologique. Je suis persuadé que l'analyse des découvertes faites sur la Bretagne romaine peut bénéficier du point de vue et des constatations faites par multiples champs des sciences humaines.

Mots-Clés : Antiquité, Rome antique, Empire, Romanisation, Bretagne, *Britannia*, Antonins, Logistique, Villes, Armées, Ravitaillement, Réseaux d'échanges

## **Abstract**

This thesis focuses on questions of logistics in the Roman province of Britain during the second century. The reign of the Antonine dynasty, when Roman power reached its apex, serves as the backdrop of this costs-benefits analysis of the province. This research explores the costs of Romanization as well as the different methods used by the Roman army to ensure its supplies. The role of cities in this network and of “Romanization” is brought forward to analyse the demands of the resources necessary for maintaining a Roman city during antiquity and its economical weight on the countryside. Finally, the Roman economy as well as its fluctuations under the Antonines is discussed to understand the fluctuations in the Roman administration of Britain. As such, this research investigates what the daily administration was like. Special attention is given to the afferent costs of maintaining the infrastructure with the goal of appreciating the cost of maintaining cities and fortresses.

This thesis gathers our knowledge on those subjects to better understand and reflect on the real weight and responsibilities related to the administration of the frontier province of Britain. It is a historian’s point of view in a field generally addressed through an archeological lens. I am convinced that the analysis of discoveries made in Roman Britain can benefit from the insights and reflections done by multiple social sciences, including history.

**Key Words:** Romanization, Empire, Britain, Britannia, Antonines, logistics, cities, armed forces, supplies, exchange networks

## Liste des sigles

*AE = L'Année Épigraphique*

*CCI = Celtic Coin Index*

*CIL = Corpus Inscriptionum Latinarum*

*OCRE = Online Coins of the Roman Empire*

*RIB = Roman Inscriptions of Britain*

*RPC = Roman Provincial Coinage*

*Tab. Vind = Tabulae Vindolandenses*

## **Dédicace**

À Pierre, Suzanne, Amélie et Josiane sans qui je ne serais rien.

Vous êtes la lumière dans ma vie.

## Remerciements

Je souhaite remercier le Centre d'études classiques de l'Université de Montréal pour son soutien tout au long de ce processus et malgré la crise qu'a entraînée la COVID 19.

Je souhaite aussi remercier tous ceux parmi mes amis qui m'ont encouragé au fil des années et m'ont soutenu malgré mes doutes.

Kye sans toi tout aurait été perdu, merci pour ton secours dans mon moment le plus noir.

Cédric et Valérie merci pour votre amour et support.

Louis et Audrey merci pour votre bonne humeur et votre manière de me faire sentir en contrôle de mon destin.

Je souhaite finalement témoigner mon immense gratitude envers le professeur Christian Raschle pour son infinie patience et sa façon de rassurer ses étudiants et de les aider dans leurs moments les plus difficiles.

*Si hoc legere scis nimium eruditionis habes!*

## Table des matières

|   |    |
|---|----|
| Résumé.....   | 1  |
| Abstract.....   | 2  |
| Liste des sigles .....  | 3  |
| Dédicace.....   | 4  |
| Remerciements.....  | 5  |
| Introduction.....   | 8  |
| Mise en contexte (Histoire politique / Chronologie) .....                             | 10 |
| État des sources littéraires, épigraphiques et archéologiques .....                   | 14 |
| Évaluation des sources.....   | 24 |
| Chapitre 1 : Le coût de la « Romanisation ».....                                      | 27 |
| 1.1 Définir la Romanisation.....  | 27 |
| 1.2 La ville et la forteresse : les vecteurs de « romanisation » .....                | 32 |
| 1.3 Le maintien du <i>cursus publicus</i> .....                                       | 45 |
| Chapitre 2 : Les biens manufacturés et la productivité des villes.....                | 55 |
| 2.1 Économie romaine .....  | 55 |
| 2.2 Alimentation sous les Romains.....  | 62 |
| 2.3 Bâtiments des cités.....  | 70 |
| 2.4 Langage, numismatique et réseau de commerce.....                                  | 73 |
| Chapitre 3 : Les coûts du personnel et des infrastructures militaires.....            | 79 |
| 3.1 Histoire des légions et des auxiliaires dans la province.....                     | 80 |
| 3.2 Fonctionnement et coût de l'armée romaine en Bretagne .....                       | 85 |
| Tableau 1 Composition d'une légion .....  | 87 |
| Tableau 2 Nombres d'individus par rang.....   | 87 |
| Tableau 3 coûts annuels d'une légion .....  | 89 |
| 3.3 Coût des auxiliaires.....   | 89 |
| 3.3.1 Sous-types des auxiliaires .....  | 90 |
| Tableau 4 : Les six types d'unités auxiliaires.....                                   | 92 |
| Tableau 5 : Nombres d'auxiliaires en Bretagne .....                                   | 93 |
| Tableau 6 : Coût des unités auxiliaires.....  | 94 |
| 3.4 Approvisionnement des troupes, vie alimentaire et effet sur l'environnement. .... | 95 |
| 3.5 Coût d'une Forteresse .....   | 98 |

|       |  |     |
|-------|--|-----|
| 3.5.1 | Construction et maintien du Mur d’Hadrien et du Mur d’Antonin .....            | 101 |
|       | Chapitre 4 : Comparaison avec le <i>limes</i> germanique.....                  | 106 |
|       | Tableau 7 : Compilation des légions du Rhin .....                              | 109 |
| 4.1   | Coût des légions du Rhin .....   | 110 |
| 4.2   | Coût des auxiliaires du Rhin.....  | 110 |
|       | Tableau 8 : Nombre d’auxiliaires pour la Frontière germane .....               | 112 |
|       | Tableau 9: Solde des Auxiliaires sur le <i>Limes</i> Germain .....             | 113 |
| 4.3   | Approvisionnement des troupes du Rhin.....                                     | 113 |
| 4.4   | Le mur et les forteresses du Rhin en comparaison avec le mur d’Hadrien.....    | 115 |
| 4.5   | Apport de l’armée sur le Rhin.....   | 118 |
|       | Conclusion .....   | 120 |
|       | Bibliographie.....   | 131 |
|       | Appendice 1 Table de Peutinger.....  | 148 |
|       | Appendice 2 Trajet de Rome à <i>Camulodunum</i> .....                          | 149 |
|       | Appendice 3 Traduction Inscription de Pisidia.....                             | 150 |
|       | Appendice 4 Trouvailles de poterie en Bretagne.....                            | 151 |
|       | Appendice 5 Ossements Animaux Retrouvés.....                                   | 152 |
|       | Appendice 6 Routes Commerciales .....  | 153 |
|       | Appendice 7 Routes de la Bretagne .....  | 154 |
|       | Appendice 8 Distribution des Amphitéâtres .....                                | 155 |
|       | Appendice 9 Carte des villes de la Bretagne .....                              | 156 |
|       | Appendice 10 Inscription des Légions Romaines.....                             | 157 |
|       | Appendice 11 Tableau de la solde des soldats Romains par Michael Speidel ..... | 158 |
|       | Appendice 12 l’ <i>Iter Britanniarum</i> .....                                 | 159 |
|       | Appendice 13 Les Campagnes de Conquête Romaines.....                           | 160 |

## Introduction

L'histoire de l'Antiquité consiste en un large champ d'études dans lequel les historiens se retrouvent constamment confrontés à la même difficulté, le cruel manque de sources. Longtemps, l'enseignement de l'histoire s'est concentré sur les grandes figures politiques, reprenant par là le modèle des anciens et d'œuvres telles que les *Annales* de Tacite, *la vie des douze Césars* de Suétone et l'*Histoire romaine* de Cassius Dion.<sup>1</sup> Cependant, cette vision des événements historiques ne donne qu'un regard fragmentaire sur une époque de laquelle nous n'avons que quelques sources. La vie des membres de l'élite ne représente pas l'ensemble de la population et les grandes batailles ne nous racontent rien sur la vie au quotidien. Une des théories communes pour expliquer la chute de l'empire romain propose la grande étendue de l'empire comme facteur principal qui éprouvait son administration sur la longue durée. On présente ainsi les provinces éloignées comme la Bretagne comme une dépense supérieure à ce qu'on pouvait retirer de profits. Pour pouvoir répondre à cette hypothèse, il faut cependant comprendre le quotidien de l'administration impériale et de l'armée comme facteurs de coûts requis pour l'empire. Ce mémoire concentre sa recherche sur les questions d'organisation logistique et du quotidien de l'armée romaine. Dans celle-ci, nous aborderons la province romaine de *Britannia*, frontière de la civilisation dans l'imaginaire romain. Nos efforts se concentrent sur la logistique dans cette province durant la période impériale et les manières dont les besoins logistiques de la province sont venus orienter son développement. L'analyse des besoins logistiques nécessaires pour assurer le maintien de cette frontière est particulièrement intéressante en raison de l'éloignement géographique de la Bretagne par rapport au centre du pouvoir de l'Empire romain pendant la phase de la plus grande expansion de l'empire romain au II<sup>e</sup> siècle. Cette province était une des plus éloignées et représentait un test des limites de l'administration romaine. La période du II<sup>e</sup> siècle sous le règne des Antonins est celle sur laquelle nous concentrerons nos efforts, car elle correspond à une période de relative stabilité dans l'empire, ce qui permet de reconstituer une image plus claire des besoins logistiques de la province. De ce fait, la recherche brosera un portrait des besoins matériels de la province et de son économie dans la mesure que les sources textuelles et matérielles nous permettent de proposer des preuves et des pistes de solutions.

---

<sup>1</sup> Tacite, *Annales*; Suétone, *La vie des douze Césars*; Cassius Dion, *Histoire romaine*.

Nous commencerons notre recherche avec l'état de nos connaissances sur l'administration romaine en Bretagne au courant du II<sup>e</sup> siècle. Ainsi, nous exposerons ce que les preuves historiques et archéologiques nous révèlent sur le poids économique et les besoins logistiques de cette province. Nous établirons comment cela a influencé le développement de la région au cours de la période des Antonins de 96 à 192. Pour mener à bien cette recherche, nous débiterons par une mise en contexte de l'histoire de la province puis nous ferons un rapport des sources primaires et du degré de fiabilité que nous pouvons leur accorder. Cela permettra de déterminer comment elles seront utilisées. Ensuite, il sera nécessaire d'établir l'historiographie des études romaines sur la Bretagne Romaine pour comprendre le développement et l'utilisation des études antérieures. Cela permettra d'illustrer les penchants historiographiques et les préjugés sur lesquels il faudra rester vigilant au cours de notre analyse.

Par la suite, dans notre premier chapitre, nous donnerons une définition au concept de « romanisation » ainsi que le rôle de vecteurs que jouaient les cités et forteresses. Dans notre deuxième chapitre, nous ferons une analyse des coûts caractéristiques de la « romanisation » et des différents revenus potentiels de la province. Nous analyserons l'économie locale, l'impact des changements apportés à l'alimentation sous les Romains, les coûts de construction, de maintien des bâtiments publics et l'impact de l'introduction du latin et de la monnaie. Dans notre troisième chapitre, nous analyserons les coûts liés à la militarisation et leur impact sur la « romanisation » due à l'économie monétaire liée aux nombreux salaires que l'empire devait payer. Nous y présenterons un modèle de calcul du coût annuel du salaire des soldats présents sur la province et l'étendue des changements et aménagements nécessaires pour accommoder ladite militarisation par laquelle une exploitation efficace du territoire aurait été compromise. Dans notre quatrième chapitre, nous procéderons à une comparaison du salaire et de l'impact militaire avec une zone de frontière similaire à celle de la Bretagne, la région que les Romains auraient désignée comme *Germania*. Cette comparaison permettra de mettre en perspective l'ampleur du coût de la Bretagne en la mettant en parallèle d'une autre zone de frontière lui ressemblant dans son organisation militaire.

Notre regard historien se posera et discutera à maintes reprises de celui des archéologues, afin de proposer une étude supplémentaire en collaboration avec les sources des deux champs d'études. Concrètement, ce mémoire tentera de réconcilier l'éternel doute et scepticisme de

l'historien et le besoin de répondre à une question complexe en utilisant les témoignages archéologiques à notre disposition. Ce regard croisé entre histoire et archéologie permettra à cette recherche de bénéficier de plus de sources qu'en se limitant uniquement à un seul champ d'études.

### **Mise en contexte (Histoire politique / Chronologie)**

Les premiers contacts militaires des Romains avec la Bretagne attestés par la tradition littéraire furent les deux courtes invasions menées par Jules César contre les royaumes du sud-est de l'Angleterre actuelle.<sup>2</sup> Des contacts marchands existaient avec le continent auparavant, mais l'invasion de Jules César présentait la première apparition d'une force militaire romaine sur l'île. Lors de sa deuxième invasion, il semble avoir installé des rois clients de Rome à la tête de royaumes du sud-est de l'île Britanniques et créé des liens politiques et économiques plus étroits.<sup>3</sup> Pour clarification, nous désignerons par territoire Breton ce qui est aujourd'hui l'île de Grande-Bretagne et non ce qui est aujourd'hui la région se situant au nord de la France et il en sera de même à tout endroit où ce terme sera employé. Les royaumes bretons clients auraient été ceux des *Trinovantes* et des *Catuvellauni*.<sup>4</sup> L'installation de rois comme clients de Rome était fréquente et avait pour but de donner une stabilité aux régions limitrophes du territoire romain. Donc, entre l'invasion césarienne de 54 avant l'ère commune (ci-après AEC) et de 43 de l'ère commune (ci-après excluant les mentions d'ère commune), la Bretagne n'était pas isolée du monde romain. Les contacts avec Rome s'étaient maintenus en raison du clientélisme avec les rois du sud-est.<sup>5</sup> Lors du règne d'Auguste, suite à des troubles provenant de l'île, sa conquête semble être envisagée par l'empereur. Néanmoins, il décide de ne rien faire évaluant que la conquête de cette île ne serait pas rentable, car on devrait y entretenir une large garnison pour pacifier l'île et qu'il n'y avait pas assez de ressources exploitables pour justifier cette dépense. Du moins, ce sont les raisons que le géographe antique Strabon donnait pour expliquer le choix d'Auguste d'employer la diplomatie plutôt que la force pour régler les problèmes de l'île.<sup>6</sup> Le lien entre Rome et ses royaumes clients se maintient jusqu'en 43 lorsque le prince exilé Verica ou Berikos se présente devant Claude pour réclamer l'aide de Rome afin de reprendre le contrôle de son trône.<sup>7</sup> Claude utilise ce prétexte

---

<sup>2</sup> César, *Commentaires sur la guerre des Gaules*, 4.20-35, 5.1, 8.8-23.

<sup>3</sup> Creighton J. *Coins and Power in Late Iron Age Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 217; César, *Commentaires sur la guerre des Gaules*, 5.20.

<sup>4</sup> Mattingly D.J. *An Imperial Possession: Britain in the Roman Empire 54 BC to 409 AD*, Londres, p. 68.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>6</sup> Strabon, *Géographie*, 2.5.8.

<sup>7</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, 60.19.1.

comme *casus belli* pour mener une invasion et gagner le prestige militaire dont il avait besoin pour sa propre légitimité.<sup>8</sup> Caligula avait auparavant laissé une armée devant la Manche.<sup>9</sup> Claude par son invasion l'occupait en la rendant utile.<sup>10</sup> L'invasion est un succès et les royaumes du sud-est tombent alors sous influence directe des Romains.

Entre les années 43 et 214, la période que nous analysons dans ce mémoire, environ 41 gouverneurs (dont quatre sont incertains) s'occupent de la gestion de la province. Jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle, les gouverneurs sont des sénateurs ayant été d'ancien consul. Les légats des légions et les *iuridici* étaient des sénateurs de plus bas rang. Les tribuns des légions étaient quant à eux de futurs sénateurs. Il est généralement supposé que la résidence principale du gouverneur était située à *Camulodunum* (Colchester). C'est là que la première colonie a été fondée en 49.<sup>11</sup> Par la suite, trois nouvelles colonies de vétérans sont fondées. S'ajoutant à *Camulodunum*, *Lindum* (Lincoln) est fondé sous le règne de Domitien (81-96), et *Glevum* (Gloucester) sous Nerva (96-98). *Eburacum* (York), quant à elle, obtiendra le même statut, mais beaucoup plus tardivement, probablement sous Caracalla (211-217).<sup>12</sup>

La période d'occupation romaine n'est pas sans trouble. Très tôt, les Romains doivent faire face à une révolte ouverte sous l'autorité de la reine de la tribu des Icènes, Boudicca. Celle-ci est motivée par le mauvais traitement infligé envers elle par les Romains et le viol de ses filles, selon Tacite.<sup>13</sup> D'autre part, selon Dion Cassius un énorme prêt de 40 000 000 sesterces avait été fait sous le règne de Claude dont le remboursement avait été exigé par Sénèque, conseiller de Néron. Dans leurs écrits, Tacite ainsi que Dion Cassius affirment que 70 000 Romains et provinciaux ont été massacrés durant la rébellion pour laquelle Boudicca avait rassemblé 120 000 guerriers.<sup>14</sup> C'est le gouverneur Suetonius Paulinus qui étouffe la révolte en 61 avec ensuite la mort de Boudicca soit par suicide ou maladie toujours selon ces deux auteurs.<sup>15</sup> La XI<sup>e</sup> légion sous le commandement du futur gouverneur Petilius Cerialis subit de très lourdes pertes durant cette révolte lors de la

---

<sup>8</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.16.

<sup>9</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, 59.25.3 et Suétone, *Vies des douzes César*, Caligula, 46.

<sup>10</sup> Malloch S. J. V. « Gaius on the Channel Coast ». *Classical Quarterly*, 51, 2001, p.551-556.

<sup>11</sup> Haensch R., *Capita provinciarum: Statthaltersitze und Provinzialverwaltung in der römischen Kaiserzeit*, Mayence, Philipp Von Zabern, 1997, p.120-130.

<sup>12</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005 p.2-12.

<sup>13</sup> Tacite, *Annales*, 14.31.

<sup>14</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, 62.2.1-4 et Tacite, *Annales*, 14.33.

<sup>15</sup> Tacite, *Agricola*, 14.16. et Tacite, *Annales*, 14.29-39 et Cassius Dion, *Histoire Romaine*, 62.12.6.

défense de Colchester, où un temple à l'honneur de Claude avait été érigé.<sup>16</sup> Sous le gouverneur Cerialis, les frontières de la province sont repoussées vers le nord et l'ouest. La XI<sup>e</sup> légion déménage de Lincoln vers York.<sup>17</sup> Suétone affirme que le maintien de la province demeure coûteux; Néron aurait d'ailleurs songé à abandonner cette lointaine province.<sup>18</sup> Par la suite, le gouverneur le mieux connu de cette province est Gnaeus Julius Agricola nommé en 77. C'est sous son administration que les derniers opposants au règne de Rome de son époque sont vaincus lors de la bataille du *Mons Graupius*. L'ensemble de l'Angleterre et une majeure partie de l'Écosse actuelle tombent ainsi sous domination romaine.<sup>19</sup> Une nouvelle forteresse est bâtie sur le fleuve Tay à Inchtuthil par Agricola ou par l'un de ses successeurs. Mais, rapidement, celle-ci doit être abandonnée ainsi que la plupart des conquêtes d'Agricola, car une grave crise frappe le Danube vers 87 et la II<sup>e</sup> légion *Adiutrix* doit être redéployée avec de nombreuses forces auxiliaires. Ainsi, on ne peut assurer le maintien des conquêtes insulaires. Aussitôt que la Bretagne est pacifiée, la conquête totale est abandonnée.<sup>20</sup> Bien que quatre légions aient été suffisantes pour conquérir l'Écosse, elles ne pouvaient pas suffire à stabiliser et maintenir cette œuvre.<sup>21</sup> La période qui suit est d'une relative stabilité.

Hadrien choisit de mettre fin aux conquêtes coûteuses de ses prédécesseurs et de consolider le pouvoir. En 117, une rébellion éclate en Bretagne et les Romains subissent de lourdes pertes.<sup>22</sup> En 122, celui-ci fait construire un mur connu aujourd'hui sous le nom de « mur d'Hadrien » au nord de l'Angleterre. Il s'étendait du fleuve Tyne à l'est jusqu'au Solway Firth à l'ouest.<sup>23</sup> À cette époque, il est coûteux de maintenir la province. Selon David Mattingly, le nombre de soldats en Bretagne aurait atteint environ 55 000 soit 3% de la population et 10 à 12% du personnel militaire total de l'empire.<sup>24</sup> Cela a sans aucun doute influencé la décision de bâtir le mur. Hadrien allait visiter lui-même la province en 122, et la IX<sup>e</sup> légion est remplacée par la VI<sup>e</sup> légion.<sup>25</sup> La Bretagne demeure une frontière avec une concentration militaire importante demandant l'attention des

---

<sup>16</sup> Tacite, *Annales*, 31.

<sup>17</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.67.

<sup>18</sup> Suétone, *La vie des douze Césars*, Néron.18.1; Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 104.

<sup>19</sup> Tacite, *Agricola*, 37.6.

<sup>20</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005 p.57 et Tacite, *Histoires*, 1.2.

<sup>21</sup> Tacite, *Agricola*, 39-46.

<sup>22</sup> RIB 3364.

<sup>23</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 154.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 166

<sup>25</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.106.

empereurs.<sup>26</sup> À partir d'Hadrien, les garnisons légionnaires présentes en Bretagne sont la II<sup>e</sup> *Augusta* à Caerleon, la XX<sup>e</sup> *Valeria Victrix* à Chester et la VI<sup>e</sup> *Victrix* à Eburacum.<sup>27</sup> Les frontières sont repoussées temporairement sous le règne d'Antonin le Pieux. En 138, un nouveau mur est construit par suite de la victoire du gouverneur Lollius Urbicus sur les Bretons.<sup>28</sup> Ce mur toutefois n'est pas occupé très longtemps et le mur d'Hadrien redevient la frontière aux environs de 158, les Romains ne sont néanmoins pas désintéressés par ce qui se passait au nord de celle-ci. Les troubles continuent sous Marc Aurèle et la province est envahie sous Commode en 184.<sup>29</sup>

Lors des conflits dynastiques qui vont suivre après le meurtre de Commode, les nombreuses troupes stationnées en Bretagne sont un facteur que les candidats au poste d'empereur ne peuvent ignorer. De 192-197, trois hommes tentent de prendre contrôle de l'empire, Septime Sévère, Pescennius Niger et Clodius Albinus. Ce dernier gouvernait la Bretagne et ses légions.<sup>30</sup> Grâce à son talent diplomatique, Septime Sévère s'allie avec Albinus pour vaincre librement son rival Niger et s'épargner les difficultés que les légions de Bretagne pourraient causer. Par la suite, le conflit inévitable entre Albinus et Sévère est remporté par ce dernier.<sup>31</sup> Plus tard, Septime Sévère mène une campagne en Bretagne contre les Calédoniens, mais ses fils ne manifestent pas d'intérêt pour la province insulaire et ne participent pas à la campagne prévue pour 211. Caracalla complètera une division de la Bretagne en deux provinces. Après cette division, la VI<sup>e</sup> légion est assignée au nord et son légat en devient le gouverneur. Ce qui en fait une province à vocation militaire. Les deux autres légions sont assignées au sud.<sup>32</sup>

Après la dynastie des Sévères et tout au long du III<sup>e</sup> siècle, l'empire fait face à de nombreux troubles auxquels la province n'échappe pas. Ce n'est qu'en 296, après des années de rébellion et de mécontentement, que la Bretagne rejoint à nouveau l'empire sous la tétrarchie grâce aux efforts de Constance Chlore qui défait l'usurpateur Carausius qui avait pris le contrôle de la Bretagne et du nord de la Gaule.<sup>33</sup> Selon Eusèbe de Césarée, le fils de Constance, celui qui devient Constantin

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.118

<sup>27</sup> Hassall M. « The Army ». Dans Bowman A.K. et al. dir., *The Cambridge Ancient History; 11. The High Empire, A.D. 70 - 192*. 2<sup>e</sup> édition, Cambridge University Press, 2000, p.321.

<sup>28</sup> *Histoire Auguste*, Antonin le Pieux, 5.4.

<sup>29</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.136-165.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.174.

<sup>31</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, 75.6-7.

<sup>32</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p. 320.

<sup>33</sup> Zosime, *Histoire Nouvelle*, 2.15.1.

I<sup>er</sup>, aurait conduit une campagne militaire en Bretagne.<sup>34</sup> Ceci prouve que la province est toujours proie aux troubles militaires et civils. Cependant, il semble qu'au cours du IV<sup>e</sup> siècle le sud de la province est relativement épargné par les pressions exercées par les soi-disant barbares sur les autres provinces. La province approvisionne en grain et en matériaux le reste de l'empire ce qui en fait une position fortement stratégique.<sup>35</sup> Plus précisément, la province approvisionne la région du Rhin.<sup>36</sup> Le douloureux déclin commence en 343 avec les attaques des Pictes et des Scotés.<sup>37</sup> Lorsque l'empire est divisé en 364, les troubles s'aggravent au-delà de la frontière.<sup>38</sup> Un grand nombre d'usurpateurs tel que Magnus Maximus en 383-384 et puis Constantin III vont par la suite priver la Bretagne de ses meilleures troupes et la laisser vulnérable. La dernière campagne militaire romaine dont nous avons des preuves date de 398-399 contre les Saxons, les Pictes et les Scotés. En 402, la province ne pouvait plus assurer une défense efficace. En 407, les dernières armées sont amenées en Gaule par le général romain Constantin III après qu'il se soit déclaré empereur.<sup>39</sup> En 408, la Bretagne était laissée à elle-même et abandonnée par l'administration centrale.<sup>40</sup> Elle était depuis trop longtemps devenue un nid propice pour les usurpateurs et généraux dissidents et il n'y avait d'autre choix pour les habitants de la province que de se débrouiller par eux-mêmes.<sup>41</sup> Ainsi, l'administration romaine se conclut par un abandon volontaire en raison de trop grandes difficultés logistiques.

### **État des sources littéraires, épigraphiques et archéologiques**

Pour commencer notre analyse de l'état et de l'utilité des sources anciennes, se pencher sur les sources littéraires et épigraphiques est nécessaire.<sup>42</sup> Les sources anciennes concernant la Bretagne existent en grec ancien, mais sont en majorité en latin, dont peu comportent des informations facilement utilisables pour les historiens.<sup>43</sup> Les sources littéraires qui survivent s'étendent sur les quatre siècles de l'administration romaine et ne permettent pas une analyse profonde et variée des

---

<sup>34</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p. 410.

<sup>35</sup> Ammien Marcellin, *Histoires*, 14.5.6-8.

<sup>36</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p. 424-425.

<sup>37</sup> Haverfield F. *The Romanization of Roman Britain*, Oxford, 1912, p.77.

<sup>38</sup> Ammien Marcellin, *Histoires*, 28.3.

<sup>39</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 237-238.

<sup>40</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p. 460.

<sup>41</sup> Haverfield F. *Op. cit.*, p. 78 et Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p. 460.

<sup>42</sup> Pour une compilation de celles-ci voir Ireland S. *Roman Britain, A Sourcebook*, Londres, Routledge, 2009.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. XI.

méthodes d'administration année après année.<sup>44</sup> De plus, très peu sont rédigées par des personnes ayant eu une expérience personnelle de cette province. Même Tacite, dans sa biographie de son beau-père Agricola, présente peu de détails précis ou de lieux auxquels on peut se référer aujourd'hui.<sup>45</sup> Hormis Tacite, Dion Cassius, Pline l'Ancien, Strabon, Jules César, et Diodore de Sicile fournissent chacun des écrits sur l'histoire, la culture et la géographie de la Bretagne préromaine.<sup>46</sup> Ces ouvrages nous permettent de comprendre la fondation de la mentalité romaine face aux Bretons avant l'occupation territoriale. Strabon par exemple décrit les Bretons comme plus grands et plus barbares que les Celtes de la Gaule.<sup>47</sup> Grâce à lui, nous savons qu'il y avait déjà des Bretons à Rome à l'époque républicaine. En plus, ces auteurs anciens nous font comprendre que les dirigeants romains devaient gérer la situation du territoire britannique et assurer sa stabilité pour conserver la paix sur la frontière gauloise et germanique. Cependant, ce sont ces auteurs qui forment la première impression romaine qu'il n'y a rien de valeur à saisir ou à contrôler en Bretagne. Jules César en particulier jugeait que les peuples de Bretagne ne possédaient rien de grande valeur outre les ressources premières.<sup>48</sup> Pour Diodore de Sicile, ils sont des gens simples et dénués de tout luxe de la vie.<sup>49</sup> Cette perception perdurera jusqu'au règne de l'empereur Claude à partir duquel on commença lentement à saisir le potentiel minier de ces territoires.<sup>50</sup>

Pour la Bretagne après la conquête romaine, les auteurs qui méritent le plus d'attention sont Tacite, Dion Cassius, Suétone, Appien et Ammien Marcellin.<sup>51</sup> Il y a aussi le texte connu sous le nom d'Histoire Auguste dont l'auteur ou les auteurs n'ont pas été identifiés avec certitude.<sup>52</sup>

---

<sup>44</sup> Fulford M. « Economic Structures ». Dans Todd M. dir., *Blackwell Companion to Roman Britain*, Londres, Blackwell, 2003, p.309.

<sup>45</sup> Tacite, *Agricola*.

C.f. Woodman A. J. *Rhetoric in classical historiography: four studies*, Routledge, 2014.

<sup>46</sup> Voir ces auteurs romains

Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*; Cassius Dion, *Histoire romaine*; César, *Commentaires sur la guerre des Gaules*; Pline, *Histoire Naturelle*; Tacite, *Agricola*; Tacite, *Annales*; Tacite, *Histoire*; Tacite, *Germanie*; Strabon, *Géographie*.

<sup>47</sup> Strabon, *Géographie*, 4.5.2.

<sup>48</sup> César, *Commentaires sur la guerre des Gaules*, 5.12.

<sup>49</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, 5.21.

<sup>50</sup> Fulford M. « Britain and the Roman Empire: the evidence for regional and long distance trade ». Dans Jones, R. F. J. dir., *Roman Britain: Recent Trends*, Sheffield, J. R. Collis Publications, 1991, p.41 et Kehoe D. P. « The Early Roman Empire: Production ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir. *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p.566.

<sup>51</sup> Hurst H. «The Textual and Archaeological Evidence». Dans Millett M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016, p.110.

<sup>52</sup> C.f. *Histoire Auguste*, Volume I: Hadrian. Aelius. Antoninus Pius. Marcus Aurelius. L. Verus. Avidius Cassius. Commodus. Pertinax. Didius Julianus. Septimius Severus. Pescennius Niger. Clodius Albinus. Traduction en anglais par David Magie, Loeb Classical Library, 139, Cambridge, MA: Harvard University Press, 1921.

C'est grâce à ces sources qu'il est possible de comprendre les débuts de la province et « la romanisation » de cette nouvelle province. Les fondations de grandes villes de vétérans telles que Colchester sont attestées comme une preuve de l'insertion romaine sur un territoire conquis et les grandes rébellions telles que les révoltes de Bouddica et de Calgacus sont décrites aux lecteurs de ces textes.<sup>53</sup> Cette période d'auteurs antiques ne change pas avec leurs prédécesseurs dans les traditions et perceptions qu'ils avaient de la Bretagne. Une des grandes constantes dans la perception romaine était l'impression que le territoire Britannique n'était pas rentable et ne pourrait le devenir. Les sources littéraires semblent indiquer que la Bretagne dépend des ressources de l'empire et que le I<sup>er</sup> siècle en particulier fut un poids très lourd pour l'économie romaine.<sup>54</sup> Suétone va jusqu'à mentionner que le plan d'abandonner la province est sérieusement envisagé par Néron.<sup>55</sup>

Les sources documentaires, surtout épigraphiques, nous proviennent en grande partie d'anciens sites militaires. L'armée romaine était en effet une source massive d'administration. En effet, les anciens sites militaires sont une très grande source épigraphique, la bureaucratie romaine était très présente pour le personnel militaire et permet d'estimer le coût de maintien du personnel.<sup>56</sup> On peut y retrouver des épitaphes établissant les noms de soldats ainsi que leurs différents grades. Les inscriptions monumentales, en particulier ceux de certaines sections du mur d'Hadrien sont une grande source d'informations sur les origines et les affectations des unités assignées à la protection de la frontière du territoire. Même les inscriptions religieuses qu'on peut parfois trouver sur ces sites militaires ou dans les cités nous permettent de mieux comprendre la culture et les habitudes des soldats. Pour consulter ces inscriptions il faut consulter les Roman Inscriptions in Britain (RIB). Celles-ci constituent une source majeure d'informations.<sup>57</sup> Les travaux accomplis sur le site

---

<sup>53</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.26; Tacite, *Agricola*, 16-39; Dion Cassius, Histoire romaine, 62.1-12.

<sup>54</sup> Fulford M. « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». Dans Blagg T. F. C. et King A. dir., *Military and Civilian in Roman Britain: Cultural Relationships in a Frontier Province*, Oxford: British Archaeological Reports, 1984, p.139.

<sup>55</sup> Suétone, *La vie des douze Césars*, Néron.18.1.

c.f. Bradley K.R. « Suetonius' Life of Nero: An Historical Commentary ». Collection Latomus CLVII157, Bruxelles, Latomus, 1978.

<sup>56</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 38.

<sup>57</sup> Roman Inscriptions of Britain (RIB). [en ligne], <https://romaninscriptionsofbritain.org/> (Page consulté le 16 mars 2022). Les nouvelles inscriptions sont habituellement publiées dans la revue *Britannia*, et seront par la suite cités avec leur numéro de répertoire de l'Année épigraphique (AE).

de Vindolanda et les tablettes qui y ont été retrouvés sont aussi des sources d'informations majeures et incontournables.<sup>58</sup>

Une dernière source essentielle d'information pour l'analyse de l'administration de la province provient des multiples artefacts provenant des fouilles menées sur les sites archéologiques et permettant de mieux comprendre la province lors de l'époque romaine. Premièrement, l'étude des pièces de monnaie (numismatique) permet de comprendre les habitudes des échanges et des représentations du pouvoir sous l'occupation romaine en comparant les différences avec la période avant l'occupation romaine (l'âge de fer britannique aux environs de 800 AEC à 43).<sup>59</sup> Elle permet aussi d'analyser les contacts avec le continent et la familiarité ou absence de familiarité avec les pratiques continentales.<sup>60</sup> Il faut néanmoins bien comprendre que le système monétaire n'est pas une introduction romaine en Bretagne puisqu'il est apparu bien avant eux en 200 AEC.<sup>61</sup> La numismatique est très pertinente cependant pour affirmer un lien proche entre l'élite britannique et Rome.<sup>62</sup> L'archéologie nous aide à déterminer les différences régionales par l'analyse de la monnaie.<sup>63</sup> Grâce à celle-ci, nous pouvons tenter d'observer les réseaux de commerce du territoire breton.

La poterie constitue un autre élément des fouilles archéologiques qui permet de recueillir nombre d'informations pertinentes concernant la période de l'administration romaine. La poterie est le matériel archéologique le plus fréquemment retrouvé. On en retrouve partout sur l'île même dans les coins les plus reculés.<sup>64</sup> La région en contenant le plus grand nombre demeure le sud.<sup>65</sup> Le style des céramiques retrouvées indique leur provenance et aussi les influences continentales dès le début de l'occupation, mais qui s'estompe progressivement au cours des siècles. On peut conclure à une certaine dépendance de la province à ses départs. De 43, jusqu'à la fin du I<sup>er</sup> siècle les preuves archéologiques indiquent une forte importation qui demeure non négligeable lors du

---

<sup>58</sup> Vindolanda. Vindolanda Tablets Online, [en ligne], <http://vindolanda.csad.ox.ac.uk/> (Page consulté le 26 octobre 2021).

<sup>59</sup> Champion T. « Britain before the Romans ». Dans M. Millett, L. M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford, Oxford University press, 2016, p.155.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p.157.

<sup>61</sup> Creighton J. *Op. cit.*, p.28.

c.f. Celtic Coin Index (CCI). Celtic Coin Index digital [en ligne], <https://cci.arch.ox.ac.uk/> (Page consulté le 2 avril 2022).

<sup>62</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p.71.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>64</sup> Haverfield F. *Op. cit.*, p. 46-47.

<sup>65</sup> Fulford, M., « Economic Structures ». *Loc. cit.*, p.311.

2<sup>e</sup> siècle. L'introduction d'une nouvelle espèce d'insecte s'en prenant au grain le *sitophilus granarius* prouve que l'importation aurait existé hors de tout doute pour les céréales dans l'ensemble des lieux habités par les Romains, car la présence de cet insecte coïncide avec l'arrivée des Romains et leurs lieux d'habitations.<sup>66</sup> Les amphores étaient la poterie la plus commune et étaient utilisées de façon très fréquente pour transporter le vin, l'huile d'olive, le *garum* et les céréales.<sup>67</sup> Pour les archéologues, les biens manufacturés retrouvés sous-entendent aussi le déplacement de biens maintenant invisibles comme la nourriture. Elle est appelée invisible, car elle disparaît avec le passage du temps. Par exemple, les épaves qui sont retrouvées ne contiennent habituellement que peu de produits manufacturés, mais les archéologues ne supposent pas qu'ils étaient vides, mais qu'ils transportaient une grande quantité de produits devenus invisibles. En effet, il semble que la majorité de leurs produits bruts aurait été ces produits « invisibles ». Les importations de biens étaient faites pour combler le manque d'outils et poteries qui n'avaient pas d'équivalent en Bretagne avant le 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> siècle. L'étude de la poterie permet de comprendre quelles étaient les routes d'échanges les plus fréquentées à l'époque antique.<sup>68</sup>

Les grands réseaux d'échanges commerciaux débutaient sur les estuaires de la Tamise et du Rhin et formaient de grands centres d'échanges à Londres et Richborough (*Rutupiae*).<sup>69</sup> L'analyse des poteries qu'on retrouve dans ces centres d'échanges permet de comprendre la culture matérielle de la province durant les premiers siècles de l'administration romaine. On dénote une forte présence de biens importés<sup>70</sup>. Cependant lors des deux derniers siècles de l'occupation, on observe la disparition des biens importés en faveur de produits locaux grâce aux mouvements de la poterie de sorte que nous possédons une indication tangible du développement de la province en matière de production de nourriture à partir de cette période.<sup>71</sup> La poterie permet d'extrapoler, qu'on commençait à se fier aux biens domestiques plus qu'à ceux du continent pour assurer les besoins de la province à partir des règnes de Trajan et d'Hadrien.<sup>72</sup> Les preuves archéologiques que nous procure la poterie à partir du III<sup>e</sup> siècle donnent l'impression d'un renversement complet

---

<sup>66</sup> Fulford, M., « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». *Loc. cit.*, p.132.

<sup>67</sup> Morley N. « The Early Roman Empire: Distribution ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p.573.

<sup>68</sup> Fulford M. « Pottery and Britain's foreign trade in the Later Roman period ». Dans Peacock D.P.S. dir., *Pottery and Early Commerce. Characterization and Trade in Roman and Later Ceramics*, Londres, Academic Press, 1977, p.70.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p.57.

<sup>70</sup> Fulford, M., « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». *Loc. cit.*, p.135-136.

<sup>71</sup> Morley N. *Loc. cit.*, p.590.

<sup>72</sup> Fulford M. « Economic Structures ». *Loc. cit.*, p.315.

de la situation où les importations deviennent subitement insignifiantes. La Bretagne semble même devenir un grenier à blé pour la frontière du Rhin jusqu'en 360 au moins.<sup>73</sup>

Ainsi, l'archéologie permet de comprendre que durant son histoire, les réseaux d'échanges britanniques n'étaient pas simplement à aller simple. Dans la portion plus tardive de l'occupation romaine, les preuves archéologiques confortent non seulement un échange avec le continent européen au nord des Alpes, mais aussi avec le monde méditerranéen. Le commerce britannique avait donc un réseau qui s'était intégré progressivement à l'énorme réseau impérial.<sup>74</sup> Finalement, la poterie demeure de la plus haute importance, car il existe peu de verrerie et de métaux que nous pouvons analyser même. Elle est la meilleure source d'information pour comprendre les structures de commerce. Le sud de l'Angleterre est là qu'on en retrouve le plus alors que le nord en aura moins.<sup>75</sup>

Un autre secteur important que l'archéologie permet de mieux comprendre est l'alimentation à l'époque romaine. L'alimentation est l'activité humaine la plus constante et prend généralement plus d'une génération à changer. En archéologie, l'expression « on est ce que l'on mange » prend tout son sens. Les habitudes alimentaires permettent de comprendre les modifications qui s'opèrent d'une génération à l'autre. Par exemple, après l'invasion romaine, l'alimentation ne subit pas de changement immédiat, et la vie se poursuit comme auparavant pour la majorité de la population.<sup>76</sup> C'est seulement par la suite de l'implantation des colonies que les différences qui existaient entre l'alimentation urbaine, rurale, de l'élite et du personnel militaire se différencient de plus en plus de sorte qu'elles permettent d'identifier les groupes amenant le changement et l'impact de ces nouveaux éléments. Les agents des changements qui vont s'opérer dans la province sont l'armée et les élites. Ils amènent de nouveaux aliments tels que le vin, l'huile d'olive et le *garum*. Durant la période romaine, le bétail et les porcs (introduits du continent) voient une augmentation de leur nombre alors que les moutons et les chèvres voient une baisse.<sup>77</sup> De même, la consommation de poisson et de fruits de mer augmente en ville et sur les sites militaires.

---

<sup>73</sup> *Ibid.*, p.324 avec Greene's K. *Survey of Archaeological Evidence in The Archaeology of the Roman Economy*, 1986 et Plat T.J. et Cleere H. *Roman Shipping and Trade: Britain and the Rhine Provinces*, 1978.

<sup>74</sup> Fulford M. « The interpretation of Britain's late Roman trade: the scope of medieval historical and archaeological analogy ». Dans Joan du Plat Taylor et Henry Cleere dir., *Roman Shipping and Trade: Britain and the Rhine Provinces*, Londres, Council for British Archaeology, 1978, p.60.

<sup>75</sup> Fulford, M., « Pottery and Britain's foreign trade in the Later Roman period ». *Loc. cit.*, p.38-43.

<sup>76</sup> Wallace L. «The Early Roman Horizon ». Dans Millett M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016, p.127.

<sup>77</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 475-476.

Les changements demeureront moins marqués sur les sites ruraux parce qu'ils demeurent généralement résistants aux changements.<sup>78</sup> La viticulture était aussi apparue dans la province bien que l'importation du vin demeure importante.<sup>79</sup>

Ainsi, les sources archéologiques se rapportant à l'alimentation permettent de confirmer qu'à ses débuts en tant que province il semble que la Bretagne ne pouvait subvenir à ses propres besoins en particulier ceux de son immense garnison. Les preuves archéobotaniques confirment une grande importation de nourriture arrivée par la mer. En sachant que la nourriture devait être amenée par la mer, il est aisé de comprendre que l'emplacement des forts militaires aurait été pensé en conséquence pour prévoir un approvisionnement facile.<sup>80</sup> Ceux-ci se retrouvèrent donc à proximité des rivières et à diverses positions fortement stratégiques. Sur ces sites tels qu'à Vindolanda est encore exhumé à ce jour un grand nombre d'amphores à vin, huile et *garum*.<sup>81</sup>

L'archéologie permet aussi de comprendre grâce à une analyse des os que la consommation de viande avait augmenté considérablement à la fin de la république et avait atteint de nouveaux sommets lors des débuts de l'empire.<sup>82</sup> Ainsi, il semble que pour une grande portion de la population la diète romaine ne semble pas avoir été composée majoritairement de céréale, car les estimations de taux de consommation d'autres produits rendent cette vision impossible à maintenir. Tardivement, les distributions publiques de nourriture incluaient du vin, porc et de l'huile. Cela démontre bien une certaine variété accessible dans la diète romaine.<sup>83</sup> L'armée romaine semble être le principal vecteur pour l'introduction d'un nouveau modèle de régime alimentaire pour la Bretagne et par ce fait le principal était un des principaux vecteur de la « romanisation ».

Finalement, en raison de cette alimentation qui semble s'être améliorée et au regard des preuves paléopathologiques, la santé semble avoir été meilleure qu'auparavant à cette époque. Cet

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, p.474-475.

<sup>79</sup> Leveau P. « The Western Provinces ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p.659 avec Brun J.-P. et Laubenheimer, F., dir., « *La viticulture en Gaule* ». *Gallia* 58 (1), 2001.

<sup>80</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 511.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 221.

c.f. Birley E., Birley R. et Birley A. *The Early Wooden Forts, Reports on the Auxiliaries, The Writing Tablets, Inscriptions, Brands and Graffiti*, Volume 2, 1993 et Van Driel-Murray C. et al. *The Early Wooden Forts, Preliminary reports on the: Leather, Textiles, Environmental Evidence and Dendrochronology*, 1993.

<sup>82</sup> Jongman W. M. « The Early Roman Empire: Consumption ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir. *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p.614.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p.604-605.

optimisme doit cependant être tempéré par un manque de donnée pour assurer une certitude.<sup>84</sup> En effet, les recherches de Klein Goldewijk et de Willem Jongman sur près de 10 000 squelettes provenant de plusieurs régions de l'empire suggèrent qu'au début de l'empire jusqu'à la fin II<sup>e</sup> siècle la taille moyenne des Romains était très élevée pour leur époque (169.4 cm pour les hommes et 158.5 cm pour les femmes), mais qu'elle subit une réduction à partir de ce point.<sup>85</sup> Ainsi, il faut comprendre dans l'analyse que la santé ne concorde donc pas nécessairement avec la richesse alimentaire atteinte durant le III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle.<sup>86</sup> Un avantage donné par l'île pour la santé de ses habitants était son isolation géographique. L'archéologie ne trouve pas de preuve concrète que la « peste » Antonine qui a ravagé l'empire durant le II<sup>e</sup> siècle aurait affecté la Bretagne.<sup>87</sup> La situation aurait été similaire pour les autres épidémies. Certains travaux récents nous indiquent que la science a encore beaucoup à nous dévoiler et que son utilisation pour identifier comment les changements climatiques auraient affecté les pandémies et la santé approche inévitablement un nouveau stade interdisciplinaire.<sup>88</sup> Il est à noter que cette recherche et ses conclusions ont cependant certaines critiques récentes de Richard Saller qui a critiqué la distribution inégale par région et que la généralisation de leurs conclusions est grandement prématurée. Cependant dans le cas de notre recherche il est à noter et aussi mentionner par Saller lui-même que 3760 des ossements proviennent de deux provinces la Bretagne et la Rhéthie. Ainsi, pour les fins de notre recherche les conclusions de Klein Goldewijk et de Willem Jongman s'appuient grandement sur les données de notre province et sont donc intéressantes pour comprendre celle-ci. Mais, les réserves de Saller quant à leur utilisation sur l'ensemble de l'empire sont tout autant valides.<sup>89</sup>

L'analyse de l'architecture permet de comprendre le développement urbain et ses coûts. En se servant de la présence des amphithéâtres, il est possible de comprendre l'étendue du

---

<sup>84</sup> Mattingly, D. J. *Op. Cit.*, p. 323.

<sup>85</sup> Jongman W. M. *Loc. cit.*, p.607 avec Jongman W. M., Jan J. et Goldewijk K. « Health and wealth in the Roman Empire ». *Economics & Human Biology*, Volume 34, 2019, p.138-150.

Voir la critique de Saller, R. *Pliny's Roman Economy. Natural History, Innovation and Growth*, Princeton et Oxford, Princeton University Press 2022, p. 19-21.

c.f. Koepke N. Anthropometric Decline of the Roman Empire? Proceedings of the International Economic History Association Conference, Buenos Aires, 2002 (conference CD-ROM).

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.593.

<sup>87</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p.334.

<sup>88</sup> Harper, Kyle. *The Fate of Rome: Climate, Disease, and the End of an Empire*, Princeton University Press, 2017.

, p.6–22. et maintenant Scheidel W. *The Science of Roman History: Biology, Climate, and the Future of the Past*, Princeton University Press, 2018.

<sup>89</sup> Saller R. *Pliny's Roman Economy. Natural History, Innovation and Growth*, Princeton et Oxford, Princeton University Press 2022, p. 19-21.

développement de l'architecture romaine. En effet, il s'agit d'un des bâtiments les plus représentatifs de la civilisation romaine. En Bretagne, on constate leur présence au début du II<sup>e</sup> siècle. Ils sont pour la plupart dans les centres urbains du sud tel que ceux de Chichester (*Noviomagus Reginorum*), Dorchester (*Durnovaria*), Cirencester (*Corinium Dobunnorum*) et Silchester (*Calleva Atrebatum*) ou dans des sites avec une présence militaire attestée tels que ceux de Carmathen (*Moridunum*), Caerleon (*Isca*) et Chester (*Deva*).<sup>90</sup> Dans le cas de Caerleon et Chester, ils étaient adjacents au camp militaire. Londres (*Londinium*) possédait elle aussi un amphithéâtre en tant que grand centre urbain.<sup>91</sup> Grâce à leurs emplacements, on peut mieux comprendre la proximité qui existait entre la culture romaine et la province ainsi que le rôle que les militaires auraient eu dans la diffusion d'une nouvelle culture. Ce degré de diffusion était cependant probablement moindre comparativement aux autres provinces. En effet, la comparaison des amphithéâtres retrouvés dans les autres provinces romaines indique que l'amphithéâtre n'était pas adopté aussi largement qu'ailleurs et que les structures et capacités d'accueil de ceux-ci étaient inférieures à ce qu'on pouvait observer en Afrique et même en Espagne.<sup>92</sup>

Pour ce qui est des maisons, il y a peu de villas lors du II<sup>e</sup> siècle, elles n'apparaissent que plus tardivement lors des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles.<sup>93</sup> Dans le territoire rural, même après l'apparition plus répandue des villas, les maisons rondes britanniques persistent. L'architecture précédente/indigène n'a donc pas disparu en faveur du style romain. Elle a même perduré et porté ses influences sur les bâtiments romains.<sup>94</sup>

Un dernier élément archéologique incontournable de la Bretagne est le site de la forteresse de Vindolanda. En mars 1973, sur ce site ont été découvertes des tablettes de bois avec de nombreuses inscriptions permettant de comprendre le quotidien des soldats romains et des administrateurs.<sup>95</sup> À ce jour, 456 tablettes et de multiples inscriptions ont été découvertes et procurent des informations datant d'Agrippa jusqu'au règne d'Hadrien.<sup>96</sup> Vindolanda est sans doute le meilleur endroit en matière de ressources permettant de comprendre la société et la vie

---

<sup>90</sup> Voir les appendices 7 9, 12 et 13 pour saisir l'emplacement de ses villes.

<sup>91</sup> Laurence R., Cleary S.E. et Sears, G. *The City in the Roman West c. 250 BC – c. EC 250*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p.271.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p.271.

<sup>93</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 374.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 375.

<sup>95</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p. 22.

<sup>96</sup> Vindolanda Tablets Online. [en ligne], <http://vindolanda.csad.ox.ac.uk/> (Page consulté le 26 octobre 2021) ainsi que dans Roman Inscriptions of Britain (RIB). [en ligne], <https://romaninscriptionsofbritain.org/> (Page consulté le 16 mars 2022).

romaine.<sup>97</sup> Les tablettes étaient à leur époque une innovation du nord-ouest de l'empire.<sup>98</sup> Grâce à celles-ci, nous savons que c'était le quartier de deux cohortes d'auxiliaires entre 90 et 125, soit la IX<sup>e</sup> cohorte des Bataves et la I<sup>re</sup> cohorte des Tongres.<sup>99</sup> Ces deux cohortes sont mentionnées pour leur contribution à la bataille du *Mons Graupius* par Tacite.<sup>100</sup> Les Bataves y sont présents de 92 à 105, jusqu'à leur appel par Trajan lors de la deuxième guerre contre les Daces.<sup>101</sup> La cohorte des Tongres demeurera en Bretagne pour plusieurs siècles.<sup>102</sup> Même trois siècles plus tard, il y a encore une garnison présente à Vindolanda.<sup>103</sup> On y a retrouvé une pièce de monnaie de l'époque de Constantin (309-310) qui suggère l'activité à cette forteresse encore à cette époque.<sup>104</sup>

L'information la plus intéressante que donnent ces tablettes concerne le quotidien des soldats et de la vie sur le site. La forteresse était un endroit fort vivant. Les tablettes permettent de reconstituer ce dont aurait pu avoir l'air la vie au quotidien sur un site militaire et comprendre que notre vision qu'une forteresse est ni plus ni moins qu'un site de rassemblement pour les soldats ne correspond pas à la réalité. L'archéologie du site et les fouilles menées à Vindolanda permettent de découvrir des artefacts corroborant ce fait. Plusieurs paires de chaussures pour enfants ont été retrouvées dans le *praetorium* datant du début du II<sup>e</sup> siècle. La présence d'exercice d'écritures de latin retrouvées sur des tablettes suggère que l'éducation des enfants se déroulait dans le fort. Les artefacts présents dans le *praetorium* attestent aussi de la présence de femmes esclaves associées aux femmes des officiers à leur service pour s'occuper des tâches domestiques.<sup>105</sup> Les tablettes et artefacts permettent d'affirmer la présence de marchands autour du site militaire.<sup>106</sup> La comptabilité des achats et des dettes des soldats était enregistrée dans des livres de comptes. Nous retrouvons aussi plusieurs artefacts corroborant ce que les tablettes indiquent. C'est-à-dire que les échanges de biens simples tels que les bas, chaussettes, culottes, sandales, capes et tuniques chaudes pouvaient être acheminés aux sites militaires à partir du continent.<sup>107</sup> Hormis cela, les tablettes permettent de comprendre la vie des soldats grâce aux écrits qu'ils faisaient pour leurs

---

<sup>97</sup> Ireland S. *Op. cit.*, p.228.

<sup>98</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p. 32-33.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p.1.

<sup>100</sup> Tacite, *Agricola*, 36.1-3.

<sup>101</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p.62-69.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p.164.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p.141-145.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p.118-120.

<sup>107</sup> *Tab. Vindol.* VII 346.

amis ainsi que pour leurs familles et à quel point ces interactions faisaient partie du courant de la vie d'un soldat.<sup>108</sup> Ces lettres permettent aussi de mieux comprendre le fonctionnement et la possibilité de congés au début du II<sup>e</sup> siècle particulièrement.<sup>109</sup> Nous retrouvons dans les tablettes des permissions et les sommes d'argent qui étaient remises pour assurer le déplacement et le logement des soldats sur leur chemin lorsqu'ils étaient sommés de remettre des messages. Plusieurs permissions étaient délivrées. Les soldats étaient parfois envoyés en voyage officiel dans lesquels ils servaient de courrier ou lorsqu'ils assuraient l'escorte d'un convoi. Une somme d'argent leur était remise pour assurer leurs dépenses et leur logement sur le chemin.<sup>110</sup> Finalement, grâce aux tablettes nous pouvons discuter du fonctionnement concret de l'approvisionnement des sites militaires et de la manière par laquelle la comptabilité de cette tâche était enregistrée pour l'administration à long et court terme du site. Les tablettes permettent de comprendre le réseau d'échange avec le continent et le rôle de la réquisition et du commerce local.<sup>111</sup> L'ensemble de ces informations est appréciable plus en détail en portant son regard sur les résultats des excavations et des nombreuses recherches faites sur le site de Vindolanda.<sup>112</sup> Ce site représente un exemple clé nous permettant de comprendre la vie quotidienne dans un site romain pour ce qui a trait au mode de vie, l'approvisionnement et l'environnement des militaires.

### Évaluation des sources

Les auteurs antiques tels que Tacite souffrent des problèmes qui sont associés avec l'histoire. C'est-à-dire que les informations sont susceptibles à la subjectivité de l'auteur et que l'accent n'est pas mis sur certains détails qu'aujourd'hui nous souhaiterions savoir. En effet, malgré qu'il décrive l'histoire de la Bretagne et celle de la bataille du *Mons Graupius*, Tacite nous laisse si peu d'informations sur les lieux que nous ne savons même plus où elle aurait eu lieu à ce jour.<sup>113</sup> En contrepartie, nous avons le discours complètement fabriqué d'un chef rebelle, Calgacus et nous ne savons pratiquement rien sur sa personne. En effet, dans leurs écrits historiques, les auteurs anciens avaient tendance à insérer des discours par les chefs pour pouvoir exposer les idées véhiculées par

---

<sup>108</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p.101-107.

<sup>109</sup> *Tab. Vindol.* VII 168.

<sup>110</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, , p.85-89 et *Tab. Vindol.* VII 330

<sup>111</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p.161-162.

<sup>112</sup> Vindolanda Tablets Online. <http://vindolanda.csad.ox.ac.uk/> Ibid., p. 31 (Page consulté le 26 octobre 2021).

<sup>113</sup> Tacite, *Agricola*, 29-38.

les deux camps, mais aussi pour faire valoir certaines opinions du monde romain.<sup>114</sup> Leur véracité historique est nulle, mais ils demeurent utiles pour comprendre la mentalité d'une époque et ses influences sur le style littéraire des auteurs.

Somme toute, les historiens antiques sont peu utiles pour comprendre le quotidien de la grande majorité de la population. Un habitant moyen aurait été illettré ce qui l'aurait empêché de préserver par écrit son histoire pour les prochaines générations.<sup>115</sup> Nous n'avons en main que l'information nous provenant d'un petit nombre d'auteurs appartenant presque toujours à l'élite. Au cours des siècles, leurs textes étaient ensuite transcrits par des moines médiévaux avec leurs propres intérêts et qui représentaient eux-mêmes seulement une petite portion de la population de leur époque.<sup>116</sup> Les sources épigraphiques comportent les mêmes limites et leur contexte est parfois extrêmement difficile à reconstituer limitant grandement leur application pratique dans une recherche historique hormis la compréhension de menus détails.

Pour leur part, les sources archéologiques sont utiles, mais elles ne sont pas exemptes de critiques. Il est important de réfléchir et de comprendre leur contexte pour utiliser leurs informations à bon escient. Les archéologues ont tendance à chercher certaines choses avant même d'avoir commencé à creuser. Cela déforme inévitablement l'interprétation des découvertes faites sur le site pour qu'elles se conforment avec leurs théories et leur perception.<sup>117</sup> Pendant longtemps, l'archéologie s'est concentrée sur la « romanisation » et la culture romaine dans les villes de la Bretagne, ce qui a inévitablement mis de côté le monde rural qui pourtant représentait la majorité de la population.<sup>118</sup> Les historiens doivent ainsi ajuster leur récit et leurs conclusions au regard de ce que les archéologues trouvent, mais en comprenant bien les limites de l'archéologie et les préconceptions qui existent dans ce champ d'études. Les écrits ne devraient pas être la seule source pour l'historien.<sup>119</sup> Il est nécessaire de reconnaître que les sources archéologiques peuvent être utilisées pour poser des questions historiques.<sup>120</sup> Donc, les sources antiques, qu'elles proviennent

---

<sup>114</sup> Adler E. *Valorizing the barbarians. Enemy speeches in Roman Historiography*, Austin, 2011.

<sup>115</sup> Hurst H. «The Textual and Archaeological Evidence». Dans Millett M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016, p.101.

<sup>116</sup> Ireland S. *Op. cit.*, p.1.

<sup>117</sup> Wallace L. *Loc. cit.*, p.119-120.

<sup>118</sup> Mattingly D. J. *op. cit.*, p. 46.

<sup>119</sup> Wallace L. *Loc. cit.*, p.118.

<sup>120</sup> Hurst H. *Loc. cit.*, p.111-112.

de textes ou de site de fouilles archéologiques, sont toutes valides dans le travail de l'historien, mais celui-ci se doit de les utiliser à bon escient et de connaître leurs limites.

## Chapitre 1 : Le coût de la « romanisation »

### 1.1 Définir la romanisation

Pour comprendre les coûts rattachés au maintien de la province romaine de *Britannia* au courant du II<sup>e</sup> siècle et ainsi son poids relatif sur l'administration impériale, il est nécessaire d'aborder la définition du terme « romanisation » tel que conçu à travers l'historiographie moderne. En effet, pour comprendre quels aspects de l'infrastructure économique et sociale bretonne de l'époque auraient découlé du contact avec Rome et lesquelles ne l'étaient pas, il nous faut comprendre quelles sont les caractéristiques principales de l'occupation romaine sur les infrastructures pendant le II<sup>e</sup> siècle. La personne considérée comme le père des études romaines modernes de la Bretagne et le premier à aborder le contentieux sujet de la « romanisation » est Francis John Haverfield.<sup>121</sup> Ce concept audacieux lui permettait de concevoir d'une nouvelle manière la culture romaine, non comme un remplacement à la culture « barbare », mais comme un agent de changement à la façon de vivre des indigènes.<sup>122</sup> Avant le début du XX<sup>e</sup> siècle, l'historiographie considérait que les sociétés romaines et autochtones habitaient la Bretagne et vivaient sans grande influence l'une sur l'autre, de façon parallèle en quelque sorte. Cette manière de lire la cohabitation entre les deux sociétés était certainement empruntée au système impérial britannique qui rendait les intellectuels complaisants à une vision des Romains dominant un peuple inférieur.<sup>123</sup> Une comparaison entre les deux empires « supérieurs » et leur rôle civilisateur permettait de faire écho avec les colonisés que les Anglais considéraient comme n'ayant aucune influence sur leur empire. Les Celtes pouvaient ainsi être placés dans les rôles subalternes et de serviteurs pour leurs maîtres romains. Je ne crois pas devoir m'étendre sur les nombreux problèmes qu'une telle vision comporte. Ni les Romains ni les Britanniques n'étaient cloîtrés et chacun fut influencé par les populations autochtones intégrées à leurs empires.<sup>124</sup> Les successeurs d'Haverfield seront influencés par sa vision. Robin G. Collingwood et Mortimer Wheeler deviendront les fondateurs de l'école de Durham à la suite de leurs fouilles durant les années vingt et trente. Ils seront les mentors d'Éric Birley dont un fils Robin amorcera des fouilles sur le site de Vindolanda dans les années soixante-dix, et l'autre fils Anthony, élève de sir Ronald Syme, fera

---

<sup>121</sup> Haverfield F. *Op. cit.*

<sup>122</sup> Hingley R. « Early Studies in Roman Britain: 1610 to 1906. ». Dans Millett M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016, p.13.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p.4.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p.8.

une carrière à l'international et produira une synthèse importante sur le gouvernement de la Bretagne par Rome.<sup>125</sup> Leur vision pratique du fonctionnement et de l'organisation de l'armée romaine caractérise leur vision de l'histoire britannique et de l'effet de la romanisation.

Progressivement, les recherches sur les peuples romains et celtiques de la Bretagne ainsi que leur culture prirent de l'ampleur.<sup>126</sup> Dans la dernière décennie, la reconnaissance de la diversité qui existait dans la Bretagne romaine ainsi que le rôle actif de sa population dans le développement de la province sous l'administration impériale a été davantage mis en lumière grâce aux travaux de Jeremy Taylor, *An Atlas of Roman Rural Settlement in England* et de David Mattingly *An Imperial Possession : Britain in the Roman Empire*.<sup>127</sup> Avec ces développements, la question de l'agentivité des populations indigènes et des groupes militaires provenant des différentes régions de l'empire prit une place plus importante dans les discours. La recherche de Jeremy Taylor était et demeure sujette à plusieurs développements et débats intéressants.<sup>128</sup> Cependant, dans notre cas, il est nécessaire de déterminer quels étaient les aspects ou ce rôle que l'influence des peuples indigènes et de la romanisation venait jouer dans l'organisation et le maintien de la province romaine. Pour cela, il nous est nécessaire de définir ce qui est entendu par « romanisation ». Neville Morley introduit une définition que nous adopterons aux fins de cette recherche. Selon Morley, la « romanisation » est un changement culturel par lequel les provinciaux articulent une nouvelle identité à travers de nouveaux modèles de consommation. Bref, les produits et modèles romains qui s'intègrent au marché public et modifient le mode de vie des provinciaux grâce à une intégration au marché de distribution international de biens et de commodités romaines.<sup>129</sup> Ici, nous ne tenterons pas de définir ce qu'est l'identité romaine, car la durée de vie de leur culture

---

<sup>125</sup> C.f. Birley A.R. *The Fasti of Roman Britain*, Clarendon Press, Oxford, Oxford University Press, 1981.

complètement révisé et augmenté dans Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005.

<sup>126</sup> Millet M. « Roman Britain since Haverfield ». Dans Millett M. et Revell L. dir. *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016, p.24-26.

c.f. Versluys M. « Understanding objects in motion ». *An archaeological dialogue on Romanization*. *Archaeological Dialogues*, 21(1), 2014, p.1-20; Freeman P. « Mommsen through to Haverfield. The origins of Romanization studies in late 19th-c. Britain ». Dans Mattingly D. dir., *Dialogues in Roman imperialism. Power, discourse, and discrepant experience in the Roman Empire*, Portsmouth, RI, *Journal of Roman Archaeology Supplementary Series*, 23, 1996, p.27-50; Freeman P. *The best training ground for archaeologists. Francis Haverfield and the invention of Romano-British studies*, Oxford, 2007; Hingley R. *Rural settlement in Roman Britain*, Londres, 1989.

<sup>127</sup> Wilson, P. « Romano-British Archaeology in the early twenty-first century ». Dans M. Millett, L. M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford, Oxford University press, 2016 p.56.

Voir Mattingly D. J. *An Imperial Possession: Britain in the Roman Empire 54 BC to 409 AD*, Londres, 2006 et Taylor J. *An Atlas of Roman Rural Settlement in England*, York, Council for British Archaeology, 2007.

<sup>128</sup> Millet M. *Loc. cit.*, p.38.

<sup>129</sup> Morley N. *Op. cit.*, p.574.

s'étend sur une trop longue période temporelle et sur un territoire trop large pour uniformiser les perceptions de ce qu'il fallait pour être Romain.<sup>130</sup> Pour les historiens plus anciens dans le cas de la Bretagne, l'influence romaine apparaît plus clairement, car elle influence des civilisations et regroupements moins anciens et durables que ceux que l'on pouvait retrouver typiquement dans les provinces situées à l'ouest de l'empire.<sup>131</sup> Dans leur esprit, il était plus facile d'influencer le mode de vie du Breton que celui d'un Grec ou d'un Perse. Cependant, les historiens contemporains et leurs définitions de ce que représente l'identité romaine apportent certaines nuances à ce concept. Après tout, les membres de l'élite de ces autres provinces étaient probablement beaucoup plus susceptibles d'assimiler des éléments de la culture romaine (qui lui garantissait de maintenir sa dominance sociale au point de vue local) que le paysan de Bretagne.

Ainsi, dans notre cas, la « romanisation » vue sous une loupe économique et logistique se doit d'être comprise non comme un agent passif de changement, mais comme un ingrédient dynamique par lequel la population britannique s'est bâti une nouvelle identité avec ses propres traits uniques non seulement en tant que province, mais aussi au niveau régional par l'architecture de ses villes et des biens matériels qu'on peut retrouver et qui étaient utilisés couramment.<sup>132</sup> La population avait ainsi l'occasion d'atteindre un nouveau statut social grâce à la nouvelle administration du territoire.<sup>133</sup> Il ne faut pas ignorer le rôle que les Bretons ont dû jouer dans le développement des nouvelles villes et leurs réactions à l'occupation romaine.<sup>134</sup> La culture bretonne n'était pas simplement remplacée par la culture romaine. Un mélange des deux cultures survient pour créer une nouvelle culture distincte. Ainsi, le concept de romanisation, si populaire par le passé, et sur lequel tant de craintes restent projetées dans son emploi aujourd'hui, sera employé de cette façon lorsque nous y ferons référence au courant de cette recherche. Il s'agira d'un raccourci employé pour expliquer un complexe système de changements au niveau régional et provincial à différents degrés des suites de l'intégration du peuple britannique au monde romain.

---

<sup>130</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 520.

c.f. Haverfield F. *The Romanization of Roman Britain*, Oxford 1912; MacMullen R., « The epigraphic habit in the roman empire ». *The American Journal of Philology*, 103(3), 1982, p.233-246; Meyer E. «Explaining the epigraphic habit in the roman empire: The evidence of epitaphs», *Journal of Roman Studies*, 80, 1990, p. 74-96; Millet M. *The Romanization of Britain: An Essay in Archaeological Interpretation*, Cambridge, 1990.

<sup>131</sup> Haverfield F. *Op. cit.*, p.13.

<sup>132</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p.57.

<sup>133</sup> Nesbitt C. « Multiculturalism on Hadrian's Wall ». Millett M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016, p.231.

<sup>134</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 267-273.

L'influence de la culture romaine sur l'architecture, l'économie, l'alimentation, l'habillement, le langage et la religion est ce qu'on peut de manière simpliste appeler « romanisation » et ce qui nous permet d'analyser l'influence de Rome sur la province.<sup>135</sup> De ce fait, elle permettra de comprendre le poids économique apporté par cette influence sur le territoire Britannique pendant le II<sup>e</sup> siècle.

Les sources antiques qui nous rapportent le plus d'information sur cette influence romaine sont celles de Tacite, Appien, Dion Cassius, et Ammien Marcellin.<sup>136</sup> Pour ces derniers, les fondations de grandes villes telles que *Camulodunum* sont les preuves les plus complètes de l'insertion romaine dans un territoire conquis par la force des armes. *Camulodunum* était en effet une ville fondée pour abriter les vétérans de l'armée et leurs familles.<sup>137</sup> Selon Tacite, pour exporter la culture romaine la construction de villes était nécessaire. Comprenant les bâtiments romains publics classiques tels que les bains, les théâtres et les amphithéâtres.<sup>138</sup>

Namque ut homines dispersi ac rudes eoque in bella faciles quieti et otio per voluptates adsuescerent, hortari privatim, adiuuare publice, ut templa fora domos extruerent, laudando promptos, castigando segnissimos: ita honoris aemulatio pro necessitate erat. Iam vero principum filios liberalibus artibus erudire, et ingenia Britannorum studiis Gallorum anteferre, ut qui modo linguam Romanam abnuebant, eloquentiam concupiscerent. Inde etiam habitus nostri honor et frequens toga; paulatimque discessum ad delinimenta vitiorum, porticus et balinea et conviuiorum elegantiam. Idque apud imperitos humanitas vocabatur, cum pars seruitutis esset.<sup>139</sup>

Il ne peut utiliser le terme romanisation, car c'est une invention bien après lui, mais il s'agit ici d'un terme congru pour décrire ce qu'il tentait d'exprimer. Ainsi, pour lui la romanisation et la

---

<sup>135</sup> Leveau P. *Loc. cit.*, p.666.

c.f. Versluys M. « Understanding objects in motion ». *An archaeological dialogue on Romanization*. Archaeological Dialogues, 21(1), 2014, p.1-20.

<sup>136</sup> Hurst, H. *Loc. Cit.*, p.110.

<sup>137</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.26.

<sup>138</sup> Laurence R., Cleary S.E. et Sears, G. *The City in the Roman West c. 250 BC – c. EC 250*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011 p.253.

<sup>139</sup> Tacite, *Agricola*, 21 : *Agricola voulait les habituer à vivre paisiblement et à occuper agréablement le temps libre. Il les y invitait individuellement. Il aidait des collectivités à édifier des temples, à aménager des places publiques, à construire de vraies maisons. Il félicitait les plus entreprenants et s'en prenait aux récalcitrants. Ainsi le désir de se faire mieux voir que les autres tint lieu de contrainte. De plus, il faisait initier les enfants des notables aux arts libéraux et préférait aux acquis culturels des Gaulois les dispositions naturelles des Bretons : eux qui naguère méprisaient notre langue, ne désiraient-ils pas maintenant, à tout prix, la parler couramment ? Par la suite, cela fit bien de s'habiller comme nous et beaucoup adoptèrent la toge. Peu à peu, les Bretons se laissèrent aller à l'attrait des vices à découvrir sous les portiques, dans les thermes et le raffinement des festins. L'inexpérience leur faisait appeler civilisation ce qui amputait leur liberté.*

construction des bâtiments sont indissociables pour « civiliser » les Bretons. Être Romain c'était parler latin, porter la toge et s'adonner à la culture des bains.<sup>140</sup> Agricola apportait la civilisation romaine en encourageant la construction de bains, de portiques et en amenant la nourriture romaine aux villes et fortifications romaines. De plus, les Romains avaient une haute conception de leur propre culture et implicitement ils la jugeaient supérieure à l'état dans lequel les barbares étaient avant la conquête de la province et son intégration dans l'empire. Ils n'avaient donc pas à s'excuser pour la méthode ou le coût de son installation.<sup>141</sup> La modification d'une culture est un lent processus. Dans le cas de la Bretagne, la quantité d'importation matérielle et l'architecture n'indiquent pas à ce jour la présence d'un nombre suffisant de produits romains pour appliquer le concept de « romanisation » au territoire Britannique avant la conquête de la province en 43.<sup>142</sup> Au cours du passage de quelques générations, les effets auraient pu commencer à se faire sentir plus sérieusement au courant du II<sup>e</sup> siècle. De ce fait, au II<sup>e</sup> siècle, les villes et forteresses donnent une bonne idée des dépenses liées à l'entretien et au maintien de la romanisation. Bien qu'une modification des changements des mentalités au cours de cette période serait une analyse intéressante à faire, comme nous ne pouvons qu'émettre des spéculations à ce sujet au vu des sources qui nous sont disponibles et que l'impact d'un changement des mentalités sur les frais d'entretien et de maintien de la culture romaine dans la province n'aurait été que minime, cela dépasse le cadre de notre questionnement.

Les résidus alimentaires, les vêtements, les céramiques et l'architecture seront les preuves archéologiques avec lesquelles nous pourrions mieux analyser les changements apportés par la présence de l'administration romaine dans la province.<sup>143</sup> Dans cette Bretagne romanisée, l'esprit celtique perdure.<sup>144</sup> L'archéologie de la culture matérielle indique l'apparition et l'importation de la culture matérielle romaine et donc dépense pour le maintien de celle-ci dans les régions du sud et du nord. Il semble que les élites sociales subissent une plus grande exposition aux produits romains et à leur mode de vie en comparaison au reste de la population.<sup>145</sup>

---

<sup>140</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.94.

<sup>141</sup> Tacite. *Agricola*, 21.1.

<sup>142</sup> Champion, T. *Loc. cit.*, p.167.

<sup>143</sup> Creighton J. *Op. cit.*, p.145.

<sup>144</sup> Haverfield F. *Op. cit.*, p. 52.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 79.

## 1.2 La ville et la forteresse : les vecteurs de « romanisation »

Ces élites peuvent se retrouver en deux emplacements dans le fonctionnement de l'administration romaine, les grandes villes et les forteresses romaines : un milieu civil militarisé et un milieu militaire qui était tous deux au haut de la hiérarchie sociale de ces environs. Les villes sont considérées par les historiens comme les unités de base structurantes de l'Empire romain. C'est la base même de leur pouvoir et sans elles les Romains n'auraient pas pu atteindre leur puissance.<sup>146</sup> Une ville romaine était définie par la présence de ce que ceux-ci considéraient comme nécessaire à toute place civilisée. C'est-à-dire des bains, un forum et parfois la présence de temples.<sup>147</sup> Le forum était un espace à la fois public et privé. Le forum n'était pas dominé par un temple, mais pouvait en avoir un.<sup>148</sup> Cependant, la plupart des forums en Bretagne ne possédaient pas de temples, mais tous possédaient une basilique. Selon Tacite, le forum était l'endroit où la culture romaine était produite.<sup>149</sup>

L'élément qui se démarque par son importance autant à la hauteur des écrits que de l'archéologie était les bains. C'est le type de bâtiment le plus commun aux villes romaines de l'ouest, incluant la Bretagne. Il était possible d'avoir une ville sans un théâtre ou un amphithéâtre, mais ce n'était pas les cas pour les bains.<sup>150</sup> Par exemple, dès la fin du I<sup>er</sup> siècle la ville de Silchester a déjà un bain. Ils sont aussi présents à Caerleon et Exeter ainsi qu'aux forts de Chester et York.<sup>151</sup> Cependant, les études épigraphiques indiquent que les inscriptions indiquant la construction, restauration ou embellissements sont rares en Bretagne et en Allemagne. Cela indique sans doute une difficulté de trouver le financement nécessaire pour leur construction et maintien.<sup>152</sup> La cité romaine était un agent de domination qui permettait d'imposer la culture romaine dans les nouveaux territoires et particulièrement lorsqu'il s'agissait d'une colonie de vétérans de l'armée.<sup>153</sup> Le maintien des villes était ainsi essentiel à la romanisation, mais comportait un coût.

Grâce à la présence de ces villes romaines, le rôle économique des Bretons se développe au sein de l'empire et les réseaux d'échanges démontrent que la frontière était très active au niveau

---

<sup>146</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.2.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p.108.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p.173.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p.184-189 et Tacite, *Agricola*, 21.2.

<sup>150</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.203-230.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p.101-110.

<sup>152</sup> Fagan G. *Bathing in Public in the Roman World*, Ann Arbor, 1999, p.128-135.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p.123.

régional durant le II<sup>e</sup> siècle. Ainsi, le commerce régional semble atteindre le même niveau que dans les autres provinces et atteint des sommets de commerce qui ne seront pas égalés avant le Moyen-Âge démontrant clairement que les villes et sites militaires portent une influence matérielle romaine sur la province britannique.<sup>154</sup> Cette diversité régionale est, pour ceux adoptant une approche évolutionniste, un moteur d'innovation et de développement économique qui correspondraient à l'augmentation du nombre de villes et sites ruraux construits durant cette époque de croissance et de développements technologiques de la province.<sup>155</sup>

Au II<sup>e</sup> siècle, la plus grande des villes de la Bretagne était Londres (*Londinium*). La grande augmentation de biens importés observée suggère pour les archéologues un tout nouveau comportement adopté par les habitants de cette grande ville.<sup>156</sup> Mais, lorsqu'il s'agit de la Bretagne romaine, l'activité urbaine demeure modeste comparativement aux autres régions de la Méditerranée. Londres elle-même représente une anomalie par rapport au reste de la province dû à sa taille et son volume de trafic anormal comparativement aux autres villes.<sup>157</sup> Londres n'est ainsi pas le modèle typique d'une ville de la province.

Cependant, cela ne signifie pas que les villes de la province sont dépourvues d'infrastructure ou de trafic hormis Londres. Une certaine activité existait certainement. En effet, tout au moins, la plupart des villes de la Bretagne possédaient un mur, même les plus petites.<sup>158</sup> La construction et le maintien de fortifications indiquent que les citoyens percevaient leur ville comme digne de protection. De plus, pour ces villes la fonction de ces murs ne se limitait pas qu'à protéger contre les attaques, mais aussi à renforcer un sens de communauté.<sup>159</sup> Les murs servaient de rempart identitaire. Chaque ville représentait la perception locale de l'idée de la ville et de la vie urbaine, bref la frontière physique de ce qu'on percevait comme la culture romaine. Selon les régions, cette perception pouvait changer grandement.<sup>160</sup> Ainsi, chaque région développait sa propre vision de ce que représentait la culture urbaine romaine. Les villes étaient le miroir de

---

<sup>154</sup> Fulford M. « Britain and the Roman Empire: the evidence for regional and long distance trade ». Dans Jones, R. F. J. dir., *Roman Britain: Recent Trends*, Sheffield, J. R. Collis Publications, 1991, p.47.

<sup>155</sup> Leveau P. *Loc. cit.*, p.670.

<sup>156</sup> Wallace L. *Loc. cit.*, p.120-124.

<sup>157</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.66; Leveau P. *Loc. cit.*, p.668.  
c.f. Tacite, *Annales*, 14.33.1.

<sup>158</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 330.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p.332.

<sup>160</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.106.

l'idéal perçu dans les différentes régions de la province et sont donc d'une importance capitale pour comprendre ce qui était perçu comme la « romanisation » dans les différentes régions de la province. Par exemple dès les années 80 les fouilles de Colchester démontrent une identité militaire de la colonie persistant jusque dans les bâtiments publics. Un grand nombre de ceux-ci sont réutilisés ou servent de base pour des constructions plus tardives.<sup>161</sup>

Toujours dans le but d'établir un modèle des villes il est à noter qu'en comparaison aux sites militaires et les zones urbaines présentaient des différences marquées quant à leur architecture. Les travaux de pierres des sites militarisés étaient de bien meilleures qualités. Cela signifie que l'armée, et par extension l'administration publique n'avaient pas un rôle aussi actif dans le financement des édifices publics que dans ceux de l'armée.<sup>162</sup> Il y a certes un débat quant au degré par lequel la structure administrative encourageait et finançait le monde public et le niveau d'implication des natifs que ce soit par évergétisme ou autre moyen dans l'édification des villes. Il serait naïf de croire que les Bretons indigènes n'étaient pas impliqués dans la construction de ces nouvelles villes tout autant qu'il serait naïf de croire que les administrateurs romains ne se seraient pas impliqués.<sup>163</sup>

Nous pouvons ensuite estimer ce qu'auraient été les frais rattachés à ces constructions. Pour la société romaine, l'élite était le plus souvent responsable de la construction et du maintien des bâtiments publics.<sup>164</sup> Cependant, aucune personne née en Bretagne n'a possédé le statut sénatorial. Cela signifie qu'aucun Breton n'a atteint une richesse de très grande ampleur, car pour posséder ce rang il fallait posséder une richesse considérable selon la loi romaine.<sup>165</sup> Une relative absence de dédicace de citoyens romains sur les bains et les bâtiments publics en Bretagne indique aussi une lacune chez les plus fortunés de la société britannique.<sup>166</sup> Il y a dix-neuf inscriptions qu'on peut identifier de manière certaine. Ces dix-neuf inscriptions identifient vingt-six dédicaces comme suit : deux gouverneurs de province, un légat légionnaire, trois membres de l'office du

---

<sup>161</sup> Crummy P. *Colchester Archaeological Report. Excavations at Lion Walk, Balkerne Lane, and Middleborough, Colchester, Essex*, Colchester Archaeological Trust, 1984.

<sup>162</sup> Mattingly D. J. *cit.*, p. 280.

Cf. Wachter, J. *The Towns of Roman Britain*, 2e édition, Londres, 1995.

<sup>163</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 267-273.

<sup>164</sup> Kehoe D. P. « The Early Roman Empire: Production ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir. *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p.550.

<sup>165</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 301.

<sup>166</sup> Fagan, G. *Op. cit.*, p.128-135.

gouverneur, deux affranchis et trois probables esclaves, un centurion régional, deux villes, un conseil municipal, deux subdivisions de villes, deux compagnies et sept particuliers.<sup>167</sup> La province était plus pauvre que la moyenne et en conséquence la construction prenait plus longtemps et avait moins d'envergure que dans les provinces plus riches. Malgré cela, l'urbanisme au II<sup>e</sup> siècle était en expansion.<sup>168</sup> Ce changement peut s'observer au niveau architectural où les cités et villes étaient conçues de façon rectilinéaire alors que la campagne demeurait plus proche du modèle des maisons rondes.<sup>169</sup> La persistance des maisons rondes est une indication du maintien d'une culture britannique dans leur architecture et la construction rectilinéaire de l'introduction de la culture de construction et de planification urbaine romaine.

L'administration des villes s'établissait avec leur création.<sup>170</sup> Les villes fonctionnaient avec une forme de conseil municipal. Les magistrats étaient mis en paires pour assurer une collégialité des fonctions. Ils étaient associés avec de jeunes officiers s'occupant des finances. À l'extérieur de la ville, nous trouvons les agents impériaux comme les procureurs qui appartenaient à l'ordre équestre. Ils étaient responsables de la supervision des travaux de maintien de l'infrastructure, notamment des routes publiques, élément essentiel du développement des villes.<sup>171</sup> Pour le haut de l'échelle administrative, jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle, les gouverneurs étaient des sénateurs possédant le rang d'ex-consul (*consularis*) les légats des légions et les *iuridici* par contraste étaient des sénateurs de plus bas rang et les tribuns des légions étaient quant à eux de futurs sénateurs. Il est généralement accepté qu'après la conquête, la résidence principale du gouverneur aurait été Colchester.<sup>172</sup>

En ordre d'importance, les villes étaient désignées comme *coloniae*, *municipa*, et *civitates*. Il y avait environ 20 à 24 villes britanniques et seules 4 ou 5 d'entre elles avaient le statut de *colonia*. Une centaine de regroupements d'établissements pouvait être qualifiée de village.<sup>173</sup> Les villes ayant le statut de *coloniae* étaient celles de Colchester (*Camulodunum*), St-Albans

---

<sup>167</sup> Britannia 7 (1976) no.1, no.2; RIB 2; Britannia 10 (1979); RIB 270; JRS 52 (1962) no.8; RIB 658; Britannia 8 (1977) no.18; RIB 656; JRS 46 (1956) no.3; RIB 103; RIB 91; RIB 288; RIB 707; RIB 88; RIB 235; Britannia 8 (1977) no.4; RIB 141, RIB 152. Cf. voir Table 10 de Mattingly D.J. *Op. cit.*

<sup>168</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, 292-301.

<sup>169</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 285.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 255.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 256.

<sup>172</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.11.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 260-263.

(Verulamium), Lincoln (*Lindum*) et Gloucester (*Glevum*). York (*Eburacum*) aurait obtenu ce statut quelque part au début du III<sup>e</sup> siècle ou durant le II<sup>e</sup> siècle.<sup>174</sup> Dans le cas de Londres, il semble inévitable qu'elle ait atteint le statut de Colonia au courant du II<sup>e</sup> siècle, mais à l'époque d'Agricola elle ne possédait pas encore ce titre lorsque Tacite la décrit.

At Suetonius mira constantia medios inter hostis Londinium perrexit, cognomento quidem coloniae non insigne, sed copia negotiatorum et commeatum maxime celebre.<sup>175</sup>

Ce développement des villes et de leur statut au courant du II<sup>e</sup> siècle est une représentation du degré d'urbanisation de la province aux alentours des villes. Au nord, la situation était un peu différente en raison d'un nouveau concept. Le terme *limes* désigne les frontières, particulièrement à partir du III<sup>e</sup> siècle. C'est à proximité de ces frontières que les sites militaires étaient les plus présents, comme était le cas de la Bretagne. Le terme *limes* englobait une nouvelle vision de l'impérialisme romain qui apparaît durant la moitié du II<sup>e</sup> siècle dans l'administration impériale.<sup>176</sup> Une nouvelle politique de gestion des frontières de l'empire associée aux empereurs Hadrien et Antonin le Pieux qui décident d'adopter une stratégie d'une frontière visible, défensive et statique pour l'Occident.<sup>177</sup>

Ainsi, les villes du nord, comme Lincoln et York avaient généralement des conditions fortement différentes de celles du sud en raison de leur proximité avec le monde militaire. En effet, l'administration militaire du nord de la province ainsi qu'un pouvoir décentralisé, même avant la conquête romaine dans le nord du territoire, rendait l'imposition d'une nouvelle hiérarchie et structure municipale plus difficile, car celle-ci n'existait pas auparavant. C'est pourquoi les militaires occupaient les fonctions civiles dans le nord, rendant la séparation entre le civil et le militaire floue. Cela est particulièrement évident dans les cas où une de ces villes passait d'un statut d'administration militaire à une administration civile (York/*Eburacum*, Aldbrough/*Isurium*, Carlisle/*Luguvalium*, Brough-on-Humber/*Petuaria*), il en ressortait une culture et une intégration à la culture romaine avec des aspects militaires renforcés.<sup>178</sup>

---

<sup>174</sup> Haverfield F. *The Romanization of Roman Britain*, Oxford, 1912, p. 57.

<sup>175</sup> Tacite, *Annales*, 14.33.1, *Mais Suetonius, avec un courage admirable, perce au travers des ennemis, et va droit à Londres, ville qui, sans être décorée du nom de colonie, était l'abord et le centre d'un commerce immense.*

<sup>176</sup> Whittaker C. R. « Frontiers ». Dans Bowman A.K. et al., *The Cambridge Ancient History; 11. The High Empire, A.D. 70 - 192*. 2. Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p.299.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p.304.

<sup>178</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 290-291.

L'administration militaire directe était une réalité que nous pouvons reconnaître grâce aux tablettes découvertes sur le site de Vindolanda datant de l'époque de Trajan. Quelques-unes de ces tablettes décrivent certains hommes comme détenteur du titre de *centurio regionarius*, soit le centurion de la région.<sup>179</sup>

Au cours du II<sup>e</sup> siècle, les caractéristiques principales du nord seront la concentration de plusieurs sites militaires accompagnés par l'érection et le maintien de nouvelles routes permettant l'approvisionnement de ces nouveaux sites. Une nouvelle culture militaire amenée par les soldats des diverses régions de l'empire viendra influencer le paysage culturel de la province.<sup>180</sup> L'armée romaine amenait avec elle une grande diversité de croyances et de gens dans la province. En effet, chacun avait ses propres croyances, divinités et traditions qu'il amenait.<sup>181</sup> Entre 50 et 60 régiments auxiliaires de partout dans l'empire sont connus pour avoir été présents en Bretagne durant les siècles d'occupation.<sup>182</sup> L'armée romaine n'était pas homogène et, à partir d'Hadrien, la plupart des recrues ne provenaient plus de l'Italie, mais des provinces de l'empire.<sup>183</sup> La conquête de la Bretagne et la pacification du sud envoyaient ses troupes « multiculturelles » vers la frontière du nord. Les preuves épigraphiques indiquent une grande diversité parmi la population de la Bretagne aux alentours de la frontière particulièrement. On trouve des preuves d'origine italienne, romaine, gauloise, germanique, africaine, grecque, étrusque, espagnole, dalmate, syrienne, thrace, pannonienne, du Norique, de la Rhéthie, persan, belge, mauritanien et dace. Sur le RIB, on retrouve 511 inscriptions mentionnant une origine autre que romaine, 276 étaient des dédicaces ou des offrandes à une diversité de dieux ou temples, 163 étaient des épitaphes, 66 étaient des pierres de construction inscrites pour désigner des travaux achevés ou commandés par des individus spécifiques, 7 étaient de type inconnu et une seule était une tablette de malédiction.<sup>184</sup> Le mur d'Hadrien était sans équivoque multiculturelle, car près de 40% des inscriptions dénotent une

---

<sup>179</sup> *Tab. Vindol.* VII 250.

<sup>180</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 358.

<sup>181</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p.218.

c.f. RIB 653, 918, 1120, 1318, 1576, 1695, 1777, 1792, 2064.

<sup>182</sup> Hassall M. « The Army ». Dans Bowman A.K. et al. dir., *The Cambridge Ancient History; 11. The High Empire, A.D. 70 - 192.* 2<sup>e</sup> édition, Cambridge University Press, 2000, p.324.

<sup>183</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 187.

<sup>184</sup> Nesbitt C. *Loc. cit.*, p.234-235.

c.f. Breeze D. *The Northern Frontiers of Roman Britain.* Londres, Batsford, 1982; Poniros S. A. *The Biological Anthropology of Diversity: Interdisciplinary Approaches to Migration and Ancestry in Roman Britain.* Thèse de doctorat, University of Sheffield, 2021. p.194-222 (Voir Figure 6.3 pour distribution des découvertes et 6.6 pour origines ethniques); RIB 9, 109, 112, 113, 143, 195, 251, 461, 663, 733, 783, 1129, 1576, 1686, 1792, 2148.

origine étrangère ou indigène dans la Bretagne se situent près du mur avec un nombre approchant 200 inscriptions. Cependant, aucune analyse isotopique des ossements retrouvés dans les cimetières au long du mur n'a encore été accomplie pour confirmer les données que les inscriptions retrouvées à ce jour nous donnent.<sup>185</sup>

La forte présence de l'armée dans la province créait un dynamisme en forçant un développement de larges territoires agricoles pour subvenir aux grands besoins alimentaires de celle-ci.<sup>186</sup> De ce fait, les soldats devenaient des agents de changements régionaux et développaient un sens fort de communauté. Ainsi, ils se créaient souvent une identité distincte du reste des habitants de la province par plusieurs communautés de vétérans. La plus fameuse était celle de Colchester. Elle avait ses propres particularités en raison d'une culture militaire extrêmement développée et leur communauté vivait largement en parallèle de celles des Bretons indigènes.<sup>187</sup> Cela exacerbait sans cesse le contraste entre frontières, les régions plus urbanisées et la campagne.<sup>188</sup>

C'est pourquoi des différences entre les conditions des villes et colonies du nord de la Bretagne différaient avec celles du sud. La « romanité » transmise y était plus proprement dite militaire alors qu'au sud elle était civile.<sup>189</sup> La persistance de cette situation, dans laquelle le nord de la province rassemblait une énorme population militaire, avait comme conséquence que le fossé culturel entre le nord et le sud s'agrandit au fur et à mesure que les décennies passèrent. En effet, les nombreuses interventions dans le nord de la Bretagne maintenaient un développement civil limité et une culture matérielle moins importants que celle qu'on peut observer au sud grâce à la concentration des découvertes archéologiques.<sup>190</sup> De ce fait, comme le nord ne devint jamais réellement assez stable pour assurer le développement de centres urbains atteignant leurs équivalents au sud, le vecteur et les transmetteurs de la culture romaine au nord de la province étaient les différentes communautés militaires et leurs installations. La proximité qu'ils avaient avec la population était bien plus grande que la communauté civile. Les territoires limitrophes de

---

<sup>185</sup> Poniros S. A. *Op. cit.*, p.234-236.

<sup>186</sup> Leveau P., « The Western Provinces ». *Loc. cit.*, p.655.

<sup>187</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p. 11.

<sup>188</sup> Lo Cascio E. « The Early Roman Empire: The state and the economy ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p.636.

<sup>189</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 290-291.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 422.

la province, en particulier, ne peuvent subir qu'une influence mineure du civil, car on n'y voit que de brèves périodes d'occupations suivies de retrait à partir des Flaviens et jusqu'à la dynastie des Sévères.<sup>191</sup> Les nombreuses divisions entre les groupes habitant ces territoires rendaient très difficiles leur intégration et leur « romanisation ». L'empire fait le choix de ne pas maintenir les ressources qui auraient été nécessaires à une stabilisation du territoire. Cependant, il est indéniable que ces territoires ont tout de même subi une influence romaine qui dépassait les « frontières » du pouvoir romain.<sup>192</sup> Par exemple, dans le cas de la Bretagne on retrouve des éléments de la culture matérielle romaine jusqu'en Irlande.<sup>193</sup>

Ainsi, ce qui ressort en commun à travers les nombreuses différences qui pouvaient différencier une ville d'une autre ville était que leur maintien et leur construction ne présentaient pas que des apports. Au contraire, elle représente un coût important sur les ressources. Dans son important ouvrage « *The Ancient Economy* » publié en 1973 et réédité en 1999, Moses Finley a introduit un modèle dans lequel une ville antique était perçue comme un parasite drainant les ressources de la campagne.<sup>194</sup> Par la suite, le travail de critique de Charles Richard Whittaker permet d'illustrer les aspects principaux du modèle de la cité antique de Finley ainsi que les critiques contemporaines et les limites de cette vision. De manière sommaire, les points avancés dans cet ouvrage étaient que :

1. La ville antique contrairement à la cité médiévale n'avait pas de séparation de fonction entre la ville et la campagne ;
2. La ville antique reposait sur les produits du travail agricole extérieur pour son existence ;
3. Le principal revenu des consommateurs urbains provenait des loyers ruraux, et non des entreprises commerciales ;
4. La production marchande des villes était minime.<sup>195</sup>

---

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 426.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 429-430.

<sup>193</sup> Freeman P. « The Archaeology of Roman Material in Ireland ». *Proceedings of the Harvard Celtic Colloquium*, 15, 1995, p.69-74.

<sup>194</sup> Finley M. I. *The Ancient Economy*, Londres, 1973.

<sup>195</sup> Whittaker C. R. « The consumer city revisited: The vicus and the city ». *Journal of Roman Archaeology*, 3, 1990, p.110-118.

Les critiques pouvaient être divisés en trois catégories. Premièrement, les critiques archéologiques qui arguaient que des changements majeurs dans la production de poterie coïncidaient avec l'important développement des villes faisant de celles-ci un moteur économique. Deuxièmement, Keith Hopkins argumentait que les villes étaient vitales dans le fonctionnement économique de l'empire parce qu'elles versaient de l'argent en espèces aux producteurs ruraux en échange de produits de base. Cela permettait ainsi aux agriculteurs de payer leurs impôts en raison de cet argent qu'ils obtenaient par la vente et l'exportation d'articles manufacturés à partir de ces produits de base. Des niveaux élevés de production artisanale et de commerce auraient donc payé les besoins de consommation de la ville. Troisièmement, John Wachter et Philippe Leveau avançaient que la ville devait être vue comme l'organisatrice de la campagne. Le concept de parasitisme était critiqué pour la raison qu'il supposait une décadence. Ce modèle soutenait que la ville était nécessaire à l'organisation et à la redistribution des excédents ruraux. Leur existence était essentielle à une agriculture prospère.<sup>196</sup>

Ce modèle a été remis en question au regard de nouvelles découvertes, mais dans notre cas, il demeure pertinent par le fait qu'il introduit comme concept de base que la culture romaine et l'introduction et le développement des villes auraient représenté un poids économique considérable pour la province.<sup>197</sup> Ainsi, la vision de parasite de la ville est beaucoup plus nuancée aujourd'hui au vu de recherche moderne et d'une vision différente de la production d'une ville. Néanmoins, la notion que la culture romaine d'une ville représente un coût réel permet de saisir que la romanisation et l'arrivée des biens matériels parallèles à celle-ci est en réalité une dépense. La construction des bâtiments et l'approvisionnement des villes dépendaient de riches mécènes, car la ville n'était pas en mesure de produire assez de richesses par elle-même pour son développement urbain.<sup>198</sup>

---

<sup>196</sup> *Ibid.*, p.110-118 avec Hopkins K. « Economic growth and towns in classical antiquity ». Dans Abrams P. et Wrigley E. A. dir., *Towns in Societies*, Cambridge, 1978, p.35-79; Hopkins K. « Taxes and trade in the Roman Empire (200 b.c.-a.d. 400) ». *Journal of Roman Studies*, 70, 1980, p.101-125.

Leveau P. « La ville antique et l'organisation de l'espace rurale : villa, ville, village, ». *Annales*, ESC 4, 1983, p.920-942; Morel J.-P. « La produzione della ceramica campana: aspetti economici e sociali ». Dans Giardina A. et Schiavone A. dir., *Società romana e produzione schiavistica. II. Merci, mercati e scambi nel Mediterraneo*, Roma/Bari, 1981, p.81-98; Pucci G. « Pottery and trade in the Roman period ». Dans Garnsey P., Hopkins K. et Whittaker C. R. dir., *Trade in the ancient economy*, Londres, 1983, p.105-117; Wachter, J. *The Towns of Roman Britain*, 2e édition, Londres, 1995.

<sup>197</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.7 en résumant Finley M. I. *The Ancient Economy*, Londres, 1973.

<sup>198</sup> *Ibid.*, p.46.

Au premier regard, le développement des communautés civiles et militaires les rendait uniques les unes par rapport aux autres.<sup>199</sup> Cependant, si l'on utilise le modèle de Finley et que l'on considère une ville comme un élément qui représente un poids sur l'économie en raison de sa transmission de la culture matérielle romaine en retirant l'aspect et l'impact culturel de l'équation nous pouvons établir une comparaison entre les établissements militaires et civils. Cela est possible en considérant chacun d'eux en tant qu'agent de propagation de la romanisation et en comprenant que cette propagation représentait une dépense. Alors, sous cette optique, les différences quant à la nature exacte de la romanisation qu'ils apportaient deviennent moins pertinentes puisque nous souhaitons seulement analyser les coûts. Il est évident que les cités et les sites militaires sont des agents de la culture romaine, pas nécessairement la même, mais les deux ayant un coût bien réel. Pour illustrer la vision de Finley, nous allons utiliser comme exemple l'ancien site de Vindolanda grâce auquel nous comprenons mieux le fonctionnement d'une forteresse romaine, son approvisionnement et ces agents de la « romanisation » qu'étaient les membres de la communauté militaire. Grâce à cette source d'information, il est possible d'émettre une évaluation des ressources qui auraient été nécessaires pour maintenir cette forteresse romaine dans la province au courant du II<sup>e</sup> siècle en extrapolant les données qu'on peut retirer des sites tel que celui de Vindolanda aux autres forteresses. Par la suite, nous pourrions voir que comprendre les forteresses et les villes comme des parasites telles que proposées par Finley semble avoir quelques mérites.

Le quotidien à l'intérieur d'une forteresse était très similaire à ce qu'on aurait pu apercevoir au milieu d'une ville. Pour les Romains, plusieurs choses n'étaient pas délimitées avec une précision aussi claire que nos modèles et esprits modernes laissent entendre. Les sphères militaires et civiles étaient certainement l'un de ces aspects où la ligne n'était pas toujours clairement séparée. En observant les indices qui nous permettent de comprendre ce que devait être la vie d'un soldat sur un site militaire, plusieurs parallèles avec la vie civile demeurent possibles à établir. La forteresse était en effet un endroit fort vivant. Les amis d'officiers faisaient de nombreuses visites et pouvaient être accompagnés par leurs femmes et familles pour des fêtes ou autres événements.<sup>200</sup> Une lettre de Claudia Severa, invitant son amie Sulpicia Lepidina la femme du légat présente cette réalité.

---

<sup>199</sup> Mattingly D.J., *Op. cit.*, p. 18.

<sup>200</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p.138.

Claudia Severá Lepidinae suae  
saluțem Idus Septembres soror ad diem  
sollemnem natalem meum rogó  
libenter faciás ut uenias  
ad nos iucundiozem mihi [ diem] interuentú tuo facturá si (...)<sup>201</sup>

Les forteresses n'étaient en effet pas un endroit dans lequel les femmes étaient interdites et plusieurs habitaient au sein même du camp, même si elles ne faisaient pas partie de la famille du légat. En effet, comme mentionné auparavant les soldats vivaient parfois avec leur mère ou une sœur et celle-ci pouvait potentiellement s'occuper des tâches ménagères. De plus, l'interdiction pour un soldat de se marier ne les empêchait pas dans les faits d'avoir des conjointes *de facto*. Les travaux de Sara Elise Phang et Penelope Allison indiquent que malgré l'interdiction plusieurs familles illicites existaient.<sup>202</sup> On suppose aussi que cette interdiction ne s'appliquait pas aux centurions qui étaient souvent commémorés par leurs conjointes à leur décès en service actif. Un exemple appuyant cela est l'inscription dédiée à Flavius Verecundus, un centurion pannonien de la VI<sup>e</sup> Légion Victrix posté sur le mur d'Antonin, par sa femme, Vibia Pacata.<sup>203</sup> Alors, les lettres telles que celles de Vindolanda ainsi que les trouvailles archéologiques laissent peu de doute que les officiers supérieurs hébergeaient leurs conjointes et leurs enfants.<sup>204</sup> Ainsi, il est clair qu'il y avait des femmes à l'intérieur des forteresses parmi la famille du légat, mais aussi hors de sa famille.<sup>205</sup> De plus, tel que mentionné auparavant les femmes des officiers avaient aussi des femmes esclaves à leur service pour s'occuper des tâches domestiques.<sup>206</sup>

---

<sup>201</sup> Tab. Vind. 291 Claudia Severa envoie ses salutations à Lepidina. Le 11 septembre, ma sœur, pour le jour de la célébration de mon anniversaire, je vous invite chaleureusement. Faites en sorte que vous veniez chez nous, à rendre la journée plus agréable pour moi par votre arrivée, si vous êtes présente ...

<sup>202</sup> Allison P. « Mapping for gender: interpreting artefact distribution in Roman military forts in Germany ». *Archaeological Dialogues*, 13(1), 2006, p.1-48 et Phang S.E. *The Marriage of Roman Soldiers (13 B.C. - A.D. 235)*, Columbia Studies in the Classical Tradition, Volume 24, 2001, p.326-343.

<sup>203</sup> Allison, P. « Soldiers' Families in the Early Roman Empire ». Dans *A companion to families in the Greek and Roman worlds*. Chichester, West Sussex, Wiley-Blackwell, 2011, p.165.  
c.f. RIB 3504.

<sup>204</sup> Allison P. « Mapping for gender: interpreting artefact distribution in Roman military forts in Germany ». *Archaeological Dialogues*, 13(1), 2006, p.1-48; Allison, P. « Soldiers' Families in the Early Roman Empire ». Dans *A companion to families in the Greek and Roman worlds*. Chichester, West Sussex, Wiley-Blackwell, 2011, p.161-182; Phang S.E. *The Marriage of Roman Soldiers (13 B.C. - A.D. 235)*, Columbia Studies in the Classical Tradition, Volume 24, 2001.

<sup>205</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.111.

<sup>206</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p.141-145.

Ensuite, comme pour les cités plusieurs marchands gravitaient autour des forteresses et y vendaient des biens et provisions.<sup>207</sup> Les soldats achetaient assez pour contracter des dettes et faire des emprunts qui étaient par la suite enregistrés à l'écrit pour garder un livre de comptes.<sup>208</sup> La vie domestique et économique des sites militaires était donc un élément bien vivant dans le monde militaire. Des biens aussi simples que des bas, chaussettes, culottes, sandales, capes et tuniques chaudes pouvaient être acheminés à partir du continent pour être vendus dans les sites militaires. Les soldats écrivaient couramment entre amis et famille et ils n'étaient pas coupés de leur réseau social. Cette activité semble avoir été très importante et de nombreux reproches étaient faits si un parti tardait à répondre.<sup>209</sup> Sollemnis écrit à Paris de la 3<sup>e</sup> cohorte des Bataves.

Sollemnis Paridi fratri plurimam salutem  
ut scias me recte valere quod te invicem fecisse  
cupio homo inpientissime qui mihi ne unam epistulam misisti  
sed putó me humanius facere qui tibi scribo.<sup>210</sup>

C'est aussi grâce aux lettres des soldats que nous savons que le droit à certains congés était reconnu au début du II<sup>e</sup> siècle.<sup>211</sup> Plusieurs permissions étaient délivrées. Les soldats étaient parfois envoyés dans des voyages officiels dans lesquels ils servaient de courrier. Une somme d'argent leur était remise pour assurer leurs dépenses et leur logement sur le chemin.<sup>212</sup> Ainsi, en cité comme en forteresse les soldats et les citoyens voyageaient et n'étaient pas statiques. Les voyages pouvaient être officiels dans l'instance par laquelle les soldats pouvaient sortir hors du camp était pour assurer l'escorte des convois. Les forteresses donnaient un contrat à un particulier pour assurer l'approvisionnement. Par exemple, au début du II<sup>e</sup> siècle, l'homme chargé de cette responsabilité à Vindolanda s'appelait Octavius, selon les tablettes retrouvées sur le site.<sup>213</sup> La nourriture était transportée dans des chariots tirés par des bœufs qui jouaient un rôle crucial dans

---

<sup>207</sup> *Ibid.*, p.118-120.

<sup>208</sup> *Tab. Vind.* 180 et *Tab Vindol.* 181.

<sup>209</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002 p.101-107

<sup>210</sup> *Tab.Vind.* 311 : Sollemnis à Paris son frère, très cordialement. Je veux que tu saches que je suis en très bonne santé, et j'espère que tu l'es à ton tour, homme négligent, qui ne m'as même pas envoyé une lettre. Mais je pense que je me comporte de façon plus sensible en t'écrivant.

<sup>211</sup> *Tab. Vind.* 166-177.

*Tab. Vind.* 250.

<sup>212</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p.85-89.

<sup>213</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 512.

l'approvisionnement du nord de la province. De nombreux troupeaux de bœufs furent créés pour assurer qu'il y en aurait toujours suffisamment pour le déplacement. Ces convois assuraient un approvisionnement de volatile et de grain nécessaire pour nourriture et pour faire la bière. Il faut noter que la bière à cette époque est un alcool qui ressemble plus à une riche nourriture qu'à notre boisson moderne. Les soldats produisaient une grande quantité de leur propre bière grâce à un brasseur qui s'occupait du régiment.<sup>214</sup> Ce ravitaillement et l'installation d'artisan capable de la produire dans les forteresses illustrent les similarités entre ville et forteresse et l'on aurait pu boire aisément dans les deux. En se fiant aux tablettes de Vindolanda, on remarque que le ravitaillement de la bière était d'une telle importance que son manque était indiqué au préfet de la cohorte.

(...) ceruesam commilitones  
non habunt quamrogo iubeas mitti.(...) <sup>215</sup>

Dans le cas de Vindolanda, le grain était transporté à valeur de 53 *modii* par wagon. Cette unité de modius se convertit à 8.75 litres. Les besoins de nourriture sont souvent mentionnés dans les tablettes.<sup>216</sup> Le grain était de toute évidence le plus important de ces besoins. 5000 *modii* coûtaient 300 *Denarii*, cela représentait une somme considérable.<sup>217</sup> Il aurait été nécessaire de nourrir une force nominale de 752 soldats, incluant 6 centurions.<sup>218</sup> Au deuxième siècle pendant la période du mur d'Hadrien ce chiffre représentait la cohorte des Tongres.<sup>219</sup> Les besoins de l'armée au total général lors de l'érection de la frontière écossaise ont été estimés par David Mattingly à 10 000 tonnes de blé pour les soldats par année et 9 000 tonnes d'orges pour les chevaux par année. En plus, les soldats consommaient une quantité totale de 2000 bovidés, 5 000 porcs et 5 000 chèvres par année et 520 nouveaux chevaux devaient être amenés pour les unités de cavalerie pour soutenir environ 25 000 troupes.<sup>220</sup> En utilisant cette figure comparativement au nombre de soldats composant la force nominale de la cohorte des Tongres cela équivaldrait à 3% du total. La cohorte aurait à se répartir 60 bovidés, 150 porcs, 150 chèvres et 300 tonnes de blé

---

<sup>214</sup> *Tab. Vind.* 182.

<sup>215</sup> *Tab. Vindol.* 628 (...) *Mes camarades n'ont pas de bière, je vous prie de faire des commandes (...).*

<sup>216</sup> *Tab. Vindol.* 343.

<sup>217</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p.90-94.

<sup>218</sup> *Tab. Vindol.* 752.

<sup>219</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p.1.

<sup>220</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 161-162.

annuellement. 752 hommes consommaient donc environ par semaine un bovidé, 3 porcs, 3 chèvres et quotidiennement environ 1.1 kg de blé que ce soit sous forme de bière, pain ou autre.

Cette demande aurait été similaire pour toute forteresse romaine et créait une économie dont le but était de subvenir au besoin des soldats avant même de devoir subvenir aux besoins autres qu'alimentaires. C'est pourquoi en adoptant la vision introduite dans l'ouvrage de Moses Finley selon laquelle les villes exercent la fonction d'un parasite avec des demandes constantes sur les campagnes, il nous est possible de comparer et joindre ceux-ci avec les sites militaires parsemant la province étant donné la similarité de leur impact économique. Au niveau économique, tous deux étaient en fait que des lieux qui agrandissaient le poids fiscal exercé sur les campagnes qui se devait de les approvisionner avec la nourriture nécessaire pour assurer le maintien de ces agents de la romanisation. Comme cela se faisait grâce à un réseau d'échange avec le continent et une réquisition locale par laquelle on pouvait acheter les surplus des habitants. La forteresse devenait aussi très similaire à une ville avec son commerce local.<sup>221</sup> C'est pourquoi si l'on jette un regard purement économique sur les villes et les forteresses, il nous est possible de les comparer, car l'une comme l'autre n'était pas capable de répondre par soi-même à tous ses besoins, signifiant qu'elles avaient besoin de support de la part de l'administration romaine pour se maintenir et faire perdurer la transmission de la culture romaine assurant ainsi la stabilité de la province.

### 1.3 Le maintien du *cursus publicus*

Un dernier élément que nous devons aborder pour comprendre une autre des dépenses majeures associées au maintien des villes et des sites militaires dans la province romaine est le réseau de communication. En l'absence de routes et d'un réseau de communication efficace entre les différentes villes de la province il aurait été impossible de maintenir celles-ci et de continuer à faire s'écouler la culture romaine dans la province. Ce réseau de communication s'appelait le *cursus publicus*, c'est-à-dire la voie publique. Celui-ci était entretenu par l'état. Nous avons déjà vu certains de ses aspects quant à sa gestion et la responsabilité de son entretien, mais il est nécessaire d'en comprendre l'étendue si nous voulons extrapoler le poids logistique et financier que cela aurait pu représenter et si cette dépense était raisonnable par rapport au déplacement des ressources supplémentaires que la province devait se procurer pour maintenir son occupation civile

---

<sup>221</sup> *Ibid.*, p.161-162.

et militaire. Sa reconstruction en Bretagne est possible grâce aux travaux de reconstructions effectués grâce à l'existence de la Table de Peutinger et de l'itinéraire Antonin.<sup>222</sup>

Après la fin de la république, l'administration du principat s'était tranquillement réformée pour s'organiser autour de la personne de l'empereur, dont le pouvoir ne fit qu'augmenter au cours du II<sup>e</sup> siècle. Sous ces conditions, il était nécessaire d'avoir un réseau de communication extrêmement efficace pour assurer la bonne gestion d'un territoire en expansion et qui s'éloignait de plus en plus du centre du pouvoir. En évoluant avec cette centralisation du pouvoir, l'organisation de ce réseau de communication et le système de poste de l'Antiquité romaine formaient un circuit de route qui ne fût égalé qu'à partir du XX<sup>e</sup> siècle.<sup>223</sup> Les bases de système furent mises en place dès le début du principat par Auguste. L'origine de cette infrastructure bourgeonnante était militaire.<sup>224</sup> Nous rappelant une fois de plus que la démarcation entre le militaire et l'administration civile pouvait être tenue chez les Romains, il est nécessaire de comprendre que nous ne pouvons pas tenter de les définir simplement avec nos conceptions modernes ; ces distinctions n'étaient pas aussi noires et blanches qu'elles le sont aujourd'hui. Ainsi le pouvoir civil et militaire n'était pas nécessairement mutuellement exclusif. Selon Suétone qui décrit ce qui deviendra plus tard connu sous le nom de *cursus publicus* :

Et quo celerius ac sub manum adnuntiari cognoscique posset, quid in provincia quaque gereretur, iuvenes primo modicis intervallis per militaris vias, dehinc vehicula disposuit. commodius id visum est, ut qui a loco idem perferunt litteras, interrogari quoque, si quid res exigant, possint.<sup>225</sup>

---

<sup>222</sup> C.f. Talbert R. *Rome's world: the Peutinger map reconsidered*. Cambridge, Cambridge University Press, 2010. Voir l'application en ligne OmnesViae: Roman Routeplanner a reconstruction of an antique Roman map with internet technology Voorburg, René. OmnesViae: Itinerarium Romanum, [en ligne], <https://omnesviae.org/> (page consulté le 12 décembre 2021) et notre appendice 1.

<sup>223</sup> Lemcke L. «Status Identification on the Road: Requisitioning of Travel Resources by Senators, Equestrians, and Centurions without diplomata: A Note on the Sagalassus Inscription (SEG XXVI, 1392)». *Gephyra*, 9, 2012, p.106.

<sup>224</sup> Crogiez S. « Les stations du cursus publicus en Calabrie: un état de la recherche ». *MEFRA*, 102, 1990, p.395 et Pflaum H.-G., « Essai sur le cursus publicus dans le Haut-Empire. » Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France. Première série, Sujets divers d'érudition. Tome 14, 1<sup>e</sup> partie, 1940, p. 214.

<sup>225</sup> Suétone, *La Vie des douze Césars*, Auguste.49.3.

*Pour que pût être annoncé et connu plus vite et facilement ce qui se passait dans chaque province, il (Auguste) disposa d'abord des jeunes gens, ensuite des voitures à des distances moyennes le long des routes militairement occupées. Cette dernière mesure parut plus pratique, afin que ceux qui en personne portent les lettres du lieu de départ jusqu'à la fin du parcours pussent encore être interrogés si les circonstances le réclamaient en quoi que ce soit*

Ainsi, il semble que, très tôt, la logique impériale était d'ajouter à ce réseau la fonction de transport de personnes envoyées en mission pour l'état et le contrôle de ces dites personnes aux points de relais.<sup>226</sup> L'avantage de placer ces jeunes hommes le long de routes militairement surveillées était la sécurité et la fiabilité de la transmission de lettres et nouvelles au travers d'un très large empire, chose qui était difficile à atteindre durant l'époque républicaine à un niveau de gouvernement central. Le principat fit donc le choix de renforcer cette fiabilité et bien sûr avec la bureaucratie nécessaire pour parvenir à cela, l'administration et l'entretien de ce réseau entraînent de nouvelles dépenses inexistantes auparavant dans les territoires occupés par les Romains. Pour le fonctionnement du réseau de communication, un grand nombre de stations de postes et d'arrêts (*mansiones* et *mutationes*) furent bâties à des intervalles réguliers les uns des autres pour permettre une multitude d'itinéraires possible liant Rome à l'ensemble de ses possessions<sup>227</sup>. Le but de ce réseau n'était pas la rapidité du courrier, mais la précision et la fiabilité de celui-ci. Cela permettait aux régions les plus éloignées, telles que la Bretagne, d'être relié avec le reste de l'empire.<sup>228</sup> Ce réseau permettait un réel contrôle de l'espace militaire et économique.<sup>229</sup> Les voyages semblent avoir été rendus fiables sur l'ensemble de l'empire. Ce système démontre que les empereurs comprenaient très bien qu'un lien direct entre les provinces et les réseaux de communication était un atout pour eux.<sup>230</sup>

En conséquence, au II<sup>e</sup> siècle, la province de Bretagne était déjà solidement reliée au continent par le réseau de routes. On retrouve en effet 95 bornes routières en Bretagne confirmant cette connexion et la présence d'un large réseau de communication.<sup>231</sup> Une lettre envoyée de Rome jusqu'à Colchester au gouverneur de la province britannique aurait pris approximativement un mois pour se rendre à destination.<sup>232</sup> Concrètement et selon les données que nous pouvons conclure

---

<sup>226</sup> Crogiez S. « Les correspondances: des documents pour l'histoire du *cursus publicus*? ». Dans Delmaire R., Desmulliez J. et Gatier P.-L. dir., *Correspondances: Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive*, Lyon, 2003, p.154.

Pflaum Hans-Georg. *Loc. cit.*, p. 211.

<sup>227</sup> Lemcke L. *Imperial Transportation and Communication from the Third to the Late Fourth Century. The Golden Age of the *cursus publicus**, Éditions Latomus, Bruxelles, 2016, p. 12.

<sup>228</sup> Adams C. « Transport », Scheidel, W. dir. *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p.229.

<sup>229</sup> Kolb A. *Transport und Nachrichtentransfer im römischen Reich*. Klio, Beiträge zur alten Geschichte. Beiheft, Berlin 2000.

<sup>230</sup> Adams, C. *Loc. cit.*, p. 231.

<sup>231</sup> RIB 2219-2314.

<sup>232</sup> Orbis, *Orbis: the Stanford geospatial network model of the Roman world*, Princeton/Stanford Working Papers in Classics, Version 1.0, Mai 2015, [en ligne], <http://orbis.stanford.edu/> (page consulté le 3 juin 2018).

des reconstructions du réseau de routes, voici le nom des routes et endroits principaux par lesquels la lettre aurait transité. De Rome, elle aurait emprunté le chemin de la via Aurelia en passant par *Lorio, Bebiana, Turres, Aquas Apollinaris, Castro Novo, Civitavecchia, Mignogne Fl., Gravisca, Tabellaria, Marta Fl., Foro Avreli, Armenita Fl., Cosa, Albinia Fl., Telamone, Saleborna, Maniliana, Vadis Volateris, Velinis, Pisis, Adtaberna Frigida, Lune, Genova, Aquis Tatelis, Augusta Taurinorum*. Par la suite, en entrant en Gaule les arrêts majeurs auraient été à *Vigenna, Lugduno caput Galliarum, Cabillione, Aug Dunum, Eburobriga, Aug Bona, Aug Suessorum, Baca Conervio, Castello Menapiorn* et le passage à la mer se serait effectués à *Gesogiaco quod nunc Bononia* (Bois de Boulogne). Finalement, une fois en Angleterre la lettre serait débarquée à Richborough aurait voyagé par Canterbury, Rochester, Crayford, Londres, Saint-Abans, Leicester, Lincoln puis serait arrivé à Colchester.<sup>233</sup>

Potentiellement, un tel trajet de cela aurait pu être accompli encore plus rapidement qu'un mois en cas d'extrême urgence. Nous connaissons la rapidité de ce service grâce aux travaux de W. M. Ramsay et A. M. Ramsay qui démontrent qu'environ 80 kilomètres par jour auraient été la moyenne atteinte par le service de poste romain.<sup>234</sup> Cette estimation de 80 kilomètres par jour équivaldrait à partir de Rome à 56 jours pour se rendre à Alexandrie, 65 pour Césarée, 39 pour Antioche, 21 pour Constantinople et 7 pour Brindes. A. M. Ramsay, attribue le chiffre de 12.87 kilomètres entre chaque relais et donne une longueur pour les journées de marche un peu plus haute, soit entre 98.17 et 107.8 kilomètres par jour.<sup>235</sup> Cette différence peut couper quelques journées sur le temps que cela prenait pour faire le voyage. Si l'on se fie au chiffre d'une maison de relais à chaque 12.87 kilomètres pour assurer le bon fonctionnement de la province, maintenir un lien de communication entre *Camulodunum* et *Eburacum* situés à près de 615 kilomètres l'une de l'autre<sup>236</sup> aurait nécessité de la province d'environ 46 bâtiments entretenus par l'État pour le bon fonctionnement du réseau de communication et cela uniquement pour une seule des artères du réseau des villes romaines de la province britannique. Le fonctionnement efficace de ce système de communication dépendait des stations de postes appelées *mansiones* (sg. *mansio*) qui

---

<sup>233</sup> Voir Appendice 2 pour une carte du trajet de Rome à *Camulodunum*.

<sup>234</sup> Eliot C. W. «New Evidence for the Speed of the Roman Imperial Post. » *Phoenix*, 9, no. 2, 1955, p.76; Ramsay, A. M. « The Speed of the Roman Imperial Post. » *JRS*, 15, (1925), p.60-74; Ramsay, W. M. « Roads and Travel (in N. T.) ». Dans Hastings J. dir., *A Dictionary of the Bible*, New York 1904, p.375-402.

<sup>235</sup> Pflaum Hans-Georg. *Loc. cit.*, p. 385.

<sup>236</sup> *Orbis, Orbis: the Stanford Geospatial network model of the Roman world*, Princeton/Stanford Working Papers in Classics, Version 1.0, Mai 2015, [en ligne], <http://orbis.stanford.edu/> (page consulté le 3 juin 2018).

permettaient de faire un arrêt pour la nuit ou tout simplement de changer de chevaux. En raison de leur grand nombre et de leur coût de construction, la maison de poste était le plus souvent bâtie à l'intérieur de la ville, car cela coûtait moins que d'en construire une en rase campagne et l'empereur ne s'opposait pas à ce que les municipalités les bâtissent en ces endroits puisque la charge d'entretien était déjà assez lourde et intrusive.<sup>237</sup>

Cette option aurait été minime au départ dans la nouvelle province de Bretagne inoccupée et sans le même nombre de grandes villes qui existaient au courant du II<sup>e</sup> siècle. De plus, il faut comprendre que les sources archéologiques concernant ces bâtiments sont difficiles à trouver et parfois même inexistantes en certaines régions, car les ruines de ces édifices sont presque indiscernables de ceux d'une auberge privée.<sup>238</sup> Aucune fouille n'a par ses seules données fournies des solutions au problème d'identification des *mansiones*. Souvent, les rares sites candidats à être une *mansio* ne sont pas sur le trajet d'une voie attestée indiscutablement, remettant en question l'interprétation que les archéologues pourraient faire sur la fonction du site. Ainsi, il est difficile d'évaluer le nombre exact de ces bâtiments dans la province, mais il est indiscutable que ceux-ci auraient bel et bien existé et se seraient développés en parallèle de la fondation des villes et des sites militaires au cours du II<sup>e</sup> siècle de notre ère. La reconstruction de la table de Peutinger nous permet d'avoir une excellente idée de ce à quoi aurait ressemblé ce réseau.<sup>239</sup> Ses bâtiments amenaient avec eux des dépenses considérables associées à leur construction et puis leur maintien. Il est possible que ce maintien ait été le résultat d'actes d'évergétisme, mais en fin de compte cela entraînait une dépense pour une frange de la population ou une autre.<sup>240</sup>

En effet, que la construction soit le résultat d'acte d'évergétisme ou d'un besoin administratif il est évident que l'entretien de ces maisons représentait un grand poids sur les populations, mais aussi sur les administrateurs provinciaux responsables du bon roulement de celles-ci. La majorité des coûts d'entretien et de construction de l'infrastructure devait être payée par les populations locales. Une inscription de *Pisidia* de l'époque de Tibère peut nous donner une indication de la

---

<sup>237</sup> Pflaum Hans-Georg. *Loc.cit.*, p. 341.

<sup>238</sup> Crogiez S. « Les stations du cursus publicus en Calabrie: un état de la recherche ». *MEFRA*, 102, 1990, p.390 et Lemcke L. *Imperial Transportation and Communication from the Third to the Late Fourth Century. The Golden Age of the cursus publicus*, Éditions Latomus, Bruxelles, 2016, p.38.

<sup>239</sup> C.f. Talbert R. *Rome's world: the Peutinger map reconsidered*. Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

<sup>240</sup> C.f. Black E. W. *Cursus Publicus: The Infrastructure of Government in Roman Britain*, Oxford, 1995.

lourdeur des réquisitions.<sup>241</sup> Les réquisitions d'animaux et l'entretien d'un bâtiment pesaient très lourd sur les populations locales. La province de Bretagne n'étant pas très riche, elle devait assurer le maintien de ses obligations pour ce réseau. Comme le *cursus publicus* était un système de courrier et de transports administré par l'État romain, son maintien se faisait à travers un système de réquisition local des animaux, véhicules et provisions, ce qui en faisait l'une des formes d'imposition les moins populaires de l'empire et l'une de ses mesures administratives les plus lourdes. L'efficacité du système fit en sorte que ce réseau de poste fut aussi employé pour le déplacement des biens de l'état.<sup>242</sup> Les sites de postes étaient placés à des endroits géographiquement stratégiques et ayant comme objectif de soutenir une route efficace comme le site de Godmanchester.<sup>243</sup>

En regardant les sources antiques, il semble sans doute que le poids économique et logistique d'approvisionner les stations avec assez d'animaux frais pour le relais était considérable. L'auteur antique Procope au VI<sup>e</sup> siècle indiquait qu'il devait y avoir plus de quarante chevaux fournis à chaque station.<sup>244</sup> Ce chiffre doit être pris avec un grain de sel, car il est très distant de notre cadre temporel. De plus, les chevaux semblaient rares dans les stations d'arrêts, cette affirmation a été remise en question par les historiens modernes qui ont mis ce chiffre de quarante pour l'ensemble des animaux de tout type (chevaux, ânes, bœufs, mules, etc.) dans les stations.<sup>245</sup> Cela demeurait tout de même un nombre considérable pour les populations.<sup>246</sup> Des troupeaux de ces animaux, en particulier les bœufs, devaient être maintenus par la population pour assurer le bon fonctionnement de ce réseau de routes impérial. Ainsi, le poids de l'autorité impériale et de son influence sur les villes et les sites militaires des provinces romaines telles que la Bretagne s'exprimait pour la plus grande partie de la population comme un fardeau dans leur vie.

Ce poids existait aussi sur l'élite locale qui devait personnellement assurer que les stations étaient bien fournies si les réquisitions locales s'avéraient être insuffisantes par actes

---

<sup>241</sup> Lemcke L. «Status Identification on the Road: Requisitioning of Travel Resources by Senators, Equestrians, and Centurions without diplomata: A Note on the Sagalassus Inscription (SEG XXVI, 1392)». *Gephyra*, 9, 2012, p.129. Voir appendice 3 pour une traduction de l'inscription SEG XXVI, 1392.

<sup>242</sup> Lo Cascio E. « The Early Roman Empire: The state and the economy ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p.619-648.

<sup>243</sup> Green M. « Godmanchester Roman History - The Mansio ». *Current Archaeology*, 16, 1969 p.133-138.

<sup>244</sup> Procope, *Histoire Secrète de Justinien*, 30.4.

<sup>245</sup> Lemcke L. *Imperial Transportation and Communication from the Third to the Late Fourth Century. The Golden Age of the cursus publicus*, Éditions Latomus, Bruxelles, 2016, p. 47.

<sup>246</sup> *Ibid.*, p.47.

d'évergétisme possiblement. À la tête de ces administrations locales, les gouverneurs et les *mancipes* s'occupaient de la paperasse, du contrôle et de l'administration quotidienne de ce réseau.<sup>247</sup> Les chefs de stations avaient le titre de *manceps*.<sup>248</sup> Ces derniers étaient présents dans chaque *mansio*. Leur charge de travail était de garder les rapports de déplacement et de s'assurer que les animaux étaient bien nourris. Peu de représentants de l'administration provinciale souhaitaient obtenir ce poste coûteux.<sup>249</sup>

Un autre facteur qui aurait contribué au coût de ce réseau était les abus potentiels que son utilisation aurait entraînés. En théorie, il était nécessaire pour ses usagers d'obtenir un permis (*diplomata/ plus tard evectio*) émis sous l'autorité de l'empereur pour utiliser ce réseau de relais. Cependant, il est clair que le poids fiscal que cela entraînait était exacerbé par de nombreux usages excessifs du système. Pline le Jeune, par exemple, défend son utilisation du système pour sa femme auprès de l'empereur Trajan dans une de ses lettres. Voici ce qu'il écrit à l'empereur :

Usque in hoc tempus, domine, neque cuiquam diplomata commodavi neque in rem ullam nisi tuam misi. Quam perpetuam servationem meam quaedam necessitas rupit. Uxori enim meae audita morte avi volenti ad amitam suam excurrere usum eorum negare durum putavi, cum talis officii gratia in celeritate consisteret, sciremque te rationem itineris probaturum, cuius causa erat pietas. Haec tibi scripsi, quia mihi parum gratus fore videbar, si dissimularem inter alia beneficia hoc unum quoque me debere indulgentiae tuae, quod fiducia eius quasi consulto te non dubitavi facere, quem si consulissem, sero fecissem.

Jusqu'à présent, Seigneur, je n'ai accordé aucun passeport de faveur, ni pour d'autres affaires que pour les vôtres. Une nécessité imprévue m'a forcé de violer cette loi que je m'étais faite. Sur la nouvelle que ma femme a reçue de la mort de son aïeul, elle a souhaité de se rendre au plus tôt près de sa tante. J'ai cru qu'il y aurait de la dureté à lui refuser des passeports. Le mérite d'un devoir si légitime consiste dans l'empressement à le remplir, et je savais d'ailleurs que vous ne désapprouveriez pas un voyage entrepris par piété. Je vous mande ces détails, seigneur, parce que je me serais accusé d'ingratitude, si, parmi tant de grâces que je dois à votre bienveillance, j'avais dissimulé celle-ci. C'est la confiance que j'ai en elle qui m'a fait faire, comme si vous me l'aviez permis, ce que j'eusse fait trop tard, si j'eusse attendu votre permission.<sup>250</sup>

Dans le cas de Pline, Trajan lui pardonnera son utilisation du *cursus* à ses fins personnelles. Une bonne relation avec les membres de l'administration semble donc être par moment tout ce

<sup>247</sup> *Ibid.*, p.93.

<sup>248</sup> Adams, C. *Loc. cit.*, p.222.

<sup>249</sup> Lemcke L. *Imperial Transportation and Communication from the Third to the Late Fourth Century. The Golden Age of the cursus publicus*, Éditions Latomus, Bruxelles, 2016, p.49-52.

<sup>250</sup> Pline, *Lettres*, 10.120.

dont on aurait besoin pour abuser du système et, par le fait même, ajouter au poids économique que l'utilisation de celui-ci entraîne sur les populations locales. L'éloignement des centres de contrôle permettait aux usagers du *cursus* d'encourager les abus et de commettre des exactions grâce aux avantages que procurait ce transport d'état.<sup>251</sup> Il suffisait de réclamer plus d'animaux, de nourriture, de biens ou de s'attarder longtemps à une station. Cela permettait pour quelque temps de vivre aux crochets de l'état.

Le personnel de la poste pouvait lui aussi abuser du système à leur avantage. Certains réclamaient plus que nécessaire et spéculaient sur les biens reçus, ce qui créait un grand poids sur les municipalités qui n'avaient pas beaucoup de recours contre cette fâcheuse situation.<sup>252</sup> Les recours de populations éloignées telles que celle de la Bretagne auraient été minimes et difficiles à faire parvenir au gouvernement central, surtout en l'absence d'une classe sénatoriale pour les représenter. Pour leur nuisance au fonctionnement de l'administration, ces utilisations abusives de la part de hauts personnages et d'administrateurs étaient en opposition avec la volonté impériale.<sup>253</sup> Ainsi, les dépassements et les usages excessifs de ce système représentaient un affront au plus grand symbole de la culture romaine, l'empereur. Nous pouvons nous interroger sur l'influence réelle qu'avait un empereur sur le gouvernement de la Bretagne. Très peu d'empereurs ont fait des visites personnelles en Bretagne. Leur influence n'aurait pas été directe. Elle aurait été par réglementation et édit.

Par exemple, le transport de biens était limité à 500 kg par wagon pour empêcher le transport d'une trop grande quantité de marchandise sans autorisations s'il y avait eu usurpation d'identité avec succès aux postes de contrôle.<sup>254</sup> Malgré ces efforts de limiter les abus potentiels, on peut voir que la charge fiscale déjà importante pour la population locale et l'administration provinciale de la Bretagne était susceptible à l'ajout d'un poids supplémentaire en raison de la corruption et du favoritisme inhérent à ce réseau. Le trésor impérial et provincial aurait dû soutenir une charge supplémentaire à l'entretien, rajoutant un degré d'inefficacité sur l'appareil administratif déjà mis à rude épreuve par le développement d'un grand nombre de villes et de sites militaires requérant l'installation et le maintien de routes et de maison de relais. La promulgation de nombreuses lois

---

<sup>251</sup> Crogiez S. « Les correspondances: des documents pour l'histoire du *cursus publicus*? ». Dans Delmaire R., Desmulliez J. et Gatier P.-L. dir., *Correspondances: Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive*, Lyon, 2003, p. 163.

<sup>252</sup> *Ibid.*, p.162.

<sup>253</sup> *Ibid.*, p.163.

<sup>254</sup> Adams C. *Loc. cit.*, p.220.

visant à contrôler les déplacements est une indication claire que ce problème n'était pas seulement Breton, mais bel et bien répandu sur l'ensemble de l'empire. Ainsi, les usages excessifs existaient et contribuaient au poids fiscal inutile de la Bretagne, mais cette dépense n'était pas un facteur unique de la province, mais un parmi plusieurs et dont le poids était partagé par tous.

Finalement, chacun de ces éléments permet de prendre en compte les coûts qui auraient été associés à la construction des villes et des sites militaires dans la province de Bretagne au cours du deuxième siècle, ainsi que les demandes que celles-ci auraient exercées sur les campagnes forcées de nourrir ces énormes centres urbains incapables de se suffire. Ces « parasites » sur l'économie auraient assurément été un poids considérable pour l'économie locale et auraient forcé le remaniement des populations régionales. L'érection d'un réseau de routes pour pouvoir soutenir ces nouvelles constructions et assurer un lien de communication efficace entre l'administration provinciale et centrale rajoutait un autre facteur majeur sur l'économie de cette province déjà fortement éprouvée par les changements apportés par les Romains et leurs agents. Les abus potentiels et inhérents de ce réseau de communication ne venaient qu'empirer cette situation peu envieuse. Certes, il s'agissait d'un investissement pour les Romains, mais par la suite ils étaient forcés de maintenir cet investissement en dépensant les sommes nécessaires au maintien de ce réseau. Nous pouvons ainsi comprendre pourquoi, dans l'esprit des Romains, une des grandes constantes traditions était l'impression qu'en vérité cette province n'était pas profitable et ne pouvait le devenir, l'investissement était trop considérable. La perception générale était que le maintien même de ce territoire est trop cher. Ce sentiment trouve écho dans les écrits antiques mentionnant la Bretagne.<sup>255</sup> En effet, la Bretagne dépend des ressources de l'empire et, au premier siècle en particulier, ce fut un poids très lourd pour l'économie romaine si l'on se fie aux recherches et conclusions de Michael Fulford qui s'appuyait sur les données archéologiques recueillies dans les sites majeurs de villes telles que Londres, Verulamium, Richborough. Il conclut qu'au premier siècle l'importation de poterie de style « Samian ware » est représentative de l'ensemble des artefacts importés dus au fait que cette poterie est l'artefact qu'on retrouve dans la plus grande quantité sur l'étendue de l'occupation romaine et car il est difficile d'utiliser un autre type d'artefact, car ils ne sont pas présents en assez grand nombre pour tirer des conclusions valables. Toujours selon Fulford les données montrent que la poterie de style « Samian ware » est la plus

---

<sup>255</sup> Mattingly D.J., *Op. cit.*, p. 38 avec Cicéron, *Correspondance*, 139 Strabon, *Géographie*, 2.5.8 et 4.5.3, Suétone, *Vies des douze Césars*, Néron, 18, ainsi qu'Appien, préface, 5.

communément importée au premier siècle et diminue dans le deuxième et troisième siècle ce qui démontrerait une dépendance envers les importations importantes au premier siècle puis une diminution subséquente.<sup>256</sup>

Dans notre prochain chapitre, nous allons observer si certains facteurs associés à l'occupation de ce territoire permettaient de venir diminuer les coûts de cette occupation romaine en regardant les biens manufacturés que la province pouvait produire ainsi que la production agricole de la province au cours des années. Ainsi, nous pourrions chercher à comprendre les avantages potentiels que l'administration romaine aurait pu utiliser pour justifier le maintien de cette province que tant de contemporains semblent décrire comme une dépense énorme et ultimement superflue pour le réseau impérial.

---

<sup>256</sup> Fulford M. « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». Dans Blagg T. F. C. et King A. dir., *Military and Civilian in Roman Britain: Cultural Relationships in a Frontier Province*, Oxford: British Archaeological Reports, 1984, p.132-139 ; Marsh, G. « London's samian Samian supply and its relationship to the development of the Gallic samian industry ». *Roman pottery research in Britain and North-West Europe*, Anderson A.C. et Anderson A.S. dir., Oxford, BAR, 73, 1981, p.173-238 et Pucci G. *Loc. cit.*, p.105-117.

Pucci, G. « Pottery and trade in the Roman period ». Dans P. Garnsey, K. Hopkins et C. R. Whittaker (ed.), *Trade in the ancient economy*, Londres, 1983, p.105-117.

## Chapitre 2 : Les biens manufacturés et la productivité des villes

En terme simple, ce qu'on peut appeler la « romanisation » consiste en ce qu'on peut considérer comme les éléments principaux de la culture romaine et leur influence sur l'économie, l'alimentation, l'habillement, le langage et la religion des peuples conquis.<sup>257</sup> Ces éléments associés à l'occupation romaine dans la province ont certainement un coût que l'on peut observer grâce aux milieux urbains et aux développements en Bretagne au cours du II<sup>e</sup> siècle. Ce chapitre tentera d'apprécier le coût de la province dans les grands centres urbains et dans la campagne, car celle-ci représente la majorité de la population durant l'Antiquité.

### 2.1 Économie romaine

Pour les Romains, l'économie n'était pas une sphère distincte de la politique comme c'est le cas pour les sociétés modernes. Il n'y avait pas une vision systématique de ces aspects de la société telle que notre vision de la politique et de l'économie non plus.<sup>258</sup> Dans l'esprit romain, la politique et l'économie fonctionnaient conjointement. De ce fait, les changements économiques apportés à la province britannique et les coûts de son développement et de son maintien au cours du II<sup>e</sup> siècle auraient été considérés comme une activité tout autant politique qu'économique dans l'esprit des administrateurs romains. La *Pax Romana* avait en effet permis la diminution des coûts liés aux réseaux d'échanges grâce à une stabilité et une sécurité beaucoup plus grande qu'auparavant. Les biens étaient alors plus abordables pour une grande partie de la population.<sup>259</sup> Les recherches de Willem Jongman semblent ainsi indiquer que, dès l'époque de la république tardive et du début du principat, le pouvoir d'achat augmenta considérablement.<sup>260</sup> En addition à cela, le développement du réseau d'échange méditerranéen en un réseau fiable permit au début de la période du principat de changer le type d'agriculture selon les spécialités et les avantages des différentes régions. Également, le fait que le droit romain sécurisait les contrats et pouvait ainsi baisser les coûts de transactions était un facteur important, comme l'arguait récemment Taco

---

<sup>257</sup> Leveau P. *Loc. cit.*, p.666.

<sup>258</sup> Vivenza, G. « Roman economic thought ». Dans Scheidel, W. dir. *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press 2012, p.25.

<sup>259</sup> Temin, P. « The contribution of economics ». Dans Scheidel, W. dir., *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press 2012, p.59.

<sup>260</sup> Jongman, W.M. *Loc. cit.*, p. 592-618.

Terpstra dans son ouvrage *Trade in the Ancient Mediterranean : Private Order and Public Institutions*.<sup>261</sup>

L'Italie passa par exemple à la viticulture et se mit à dépendre plus de ses provinces pour l'approvisionner en grains.<sup>262</sup> Les échanges étaient par conséquent plus bénéfiques et permettaient ainsi d'acquérir une plus grande quantité de grain qu'auparavant ce qui fit diminuer leur prix.<sup>263</sup> Cependant, cela signifiait que, dorénavant, l'administration centrale aurait besoin de maintenir la stabilité de ces provinces pour s'assurer de son approvisionnement alimentaire. C'est-à-dire qu'il fallait maintenir la « romanisation » de ces nombreuses provinces pour soutenir ce développement économique. En Bretagne, maintenir cette romanisation était la tâche de maintenir un équilibre très fragile. Au I<sup>er</sup> siècle, la rébellion de Boudicca et la famine subséquente que subit la province démontrent qu'une attention constante était essentielle pour maintenir l'influence et le pouvoir romain.<sup>264</sup> Même au II<sup>e</sup> siècle, alors qu'apparaît une nouvelle élite « romanisée » de sénateurs provinciaux provenant des riches provinces, la Bretagne n'est pas l'une d'elles.<sup>265</sup> La Bretagne n'est pas une de ces provinces, car sa richesse et sa productivité étaient inférieures comparativement aux autres provinces comme la Gaule, l'Afrique et l'Espagne. Elle ne permettait à aucun de ses occupants d'atteindre le rang de sénateur. Cependant, au courant de cette période, les preuves zooarchéologiques et archéobotaniques suggèrent une augmentation marquée dans le secteur de la production du grain. Il existe cependant un débat entre les archéologues sur la raison derrière cette croissance. Les uns arguant un développement technologique et les autres arguant une demande accrue pour nourrir Rome. Les inventions permettant cette augmentation de l'efficacité de la production dans l'agriculture auraient été le terrassement agricole étendant la grandeur sur laquelle les cultures agricoles pourraient être cultivées. La vis d'Archimède était utilisée dans l'agriculture céréalière pour drainer les terres. Les preuves sont inégales, mais indiquent un modèle selon lequel la diffusion d'inventions et des techniques agricoles était répartie sur de larges territoires de l'empire et auraient entraîné une augmentation du salaire au travers de

---

<sup>261</sup> Terpstra Taco. *Trade in the Ancient Mediterranean: Private Order and Public Institutions*, The Princeton Economic History of the Western World, Princeton, Princeton University Press, 2019, p.125-167.

<sup>262</sup> Geraghty R. M. « The impact of globalization in the Roman Empire, 200 bc – ad 100 ». *Journal of Economic History*, 67, 2007, p.1036-1061.

<sup>263</sup> Temin, P. *Loc. cit.*, p.60.

<sup>264</sup> Fulford, M., « Britain and the Roman Empire: the evidence for regional and long distance trade ». *Loc. cit.*, p.38.

<sup>265</sup> Temin P. *Loc. cit.*, p.53.

l'empire.<sup>266</sup> Nous notons également l'optimum climatique mentionné dans les recherches de Kyle Harper et Michael McCormick. Ceux-ci dénotent une large association entre des conditions stables et favorables de cette période de croissance de l'économie et l'expansion impériale.<sup>267</sup> L'hypothèse est donc que la période impériale semble avoir entraîné une croissance économique ayant permis une augmentation générale des biens et des services produits par une personne.<sup>268</sup> Les fermiers et la population auraient pu apprécier cette croissance en bénéficiant du fait que le prix du grain était en constante diminution. En effet, les cités romaines étaient dépendantes des fermiers qui devaient vendre en ville leur grain.<sup>269</sup> Ainsi, il est compris que les prix du grain étaient une information facilement accessible à cette période pour un paysan au vu de son importance et pour leur alimentation.<sup>270</sup> La capacité de production de l'empire s'était développée et rationalisée à un point où la production de grain pouvait être diversifiée et l'apparition d'une plus grande quantité de produits engendrait une diminution de leurs prix à travers le système impérial.<sup>271</sup>

Dans le cas de la Bretagne, le sud de la province gagna plusieurs avantages économiques majeurs dus à sa proximité des réseaux d'échanges continentaux. La population des environs bénéficiait des premiers développements techniques amenés par les Romains.<sup>272</sup> Une grande portion de cette croissance économique se fit avec le développement de la production agricole. C'était sans aucun doute un développement nécessaire suite à la concentration de la population dans les grands centres urbains et le développement de nouvelles villes à travers la province.<sup>273</sup> Pour l'administration romaine, une autre source de revenu important à travers cette province, hormis l'agriculture, était l'industrie minière. L'exploitation de métaux précieux tels que l'or, l'argent, le fer, l'étain et le plomb signifiait pour cette période une grande richesse pour

---

<sup>266</sup> Temin, P, *Loc.cit.*, p.52-53; Hopkins K. « Taxes and trade in the Roman Empire (200 b.c.-a.d. 400) ». *Journal of Roman Studies*, 70, 1980, p.101-125; Saller R. « Human capital and economic growth ». Dans Scheidel, W. dir., *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press 2012, p.71-86; Scheidel, W. « A model of demographic and economic change in Roman Egypt after the Antonine Plague ». *Journal of Roman Archaeology*, 15, 2002, p.97-114 ; Wilson A. « The economic impact of technological advances in the Roman construction industry ». Dans Lo Cascio dir., *Innovazione Tecnicae Progresso Economico Nel Mondo Romano*, 2006, p.225-236.

<sup>267</sup> Harper, Kyle et Michael McCormick, M. « Reconstructing the Roman Climate». Dans Scheidel, Walter, dir., *The Science of Roman History: Biology, Climate, and the Future of the Past*. Princeton University Press, 2018, p.11-52.

<sup>268</sup> Temin, P, *Loc.cit.*, p.60-61.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p.50.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p.53.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p.56.

<sup>272</sup> Creighton J. *Op. cit.*, p.11.

<sup>273</sup> Cherry D. *Loc. cit.*, p.722.

l'administration et les individus privés qui étaient chargés de l'exploitation de ces ressources essentielles pour la civilisation romaine. Le plomb, en particulier, était fortement présent dans la province britannique et représentait la plus grande industrie qui y existait au courant du II<sup>e</sup> siècle.<sup>274</sup> Cette forte présence en Bretagne et l'exploitation de celle-ci sont constatées dès le I<sup>er</sup> siècle par les contemporains tels que Pline l'Ancien.<sup>275</sup> Les métaux et ressources premières étaient de la plus haute importance pour l'empire et ils y étaient exportés en grandes quantités. Les sites d'exploitations étaient loués par l'État à des entrepreneurs privés en échange de paiements qui servaient à diminuer les coûts de l'administration dans la province sans avoir à dépenser pour la construction de l'infrastructure qui aurait été nécessaire pour parvenir à l'extraction des ressources naturelles de la province.<sup>276</sup> Le terme technique de cet arrangement est l'affermage, un type de contrat de délégation d'exploitation par lequel on vend une concession. Les revenus générés par cette exploitation auraient alors été lucratifs autant pour l'état que pour les particuliers.<sup>277</sup>

Durant la période impériale, les grandes fluctuations économiques furent engendrées par les chocs démographiques exercés sur la population à travers les épidémies. L'étude structurelle d'une société est ce sur quoi l'historien devrait se concentrer pour décerner la santé économique d'une administration. Ainsi, il est nécessaire d'observer les impacts économiques de ces chocs sur la vie des gens « ordinaires ».<sup>278</sup> La création de nouvelles villes dans la province entraîne de nouvelles difficultés, car la mortalité des villes est beaucoup plus élevée qu'en milieu rural et ses habitants étaient plus sensibles aux épidémies que leurs équivalents des campagnes.<sup>279</sup> Aux environs de 160, la peste Antonine parfois appelée *la peste de Galien* est ramenée de l'est et frappe l'empire d'une extrémité à l'autre (*litt.* de la Perse jusqu'au Rhin et aux Gaules) tel que décrit ici par Ammien Marcellin :

---

<sup>274</sup> Kehoe, D. P. *Loc. cit.*, p.566-568 et Edmondson J. C. «Mining in the Later Roman Empire and beyond: Continuity or Disruption? » *The Journal of Roman Studies*, 79, 1989, p.84-102.

<sup>275</sup> Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, 34.49.

<sup>276</sup> Fulford, M., « Britain and the Roman Empire: the evidence for regional and long distance trade ». *Loc. cit.*, p.39

<sup>277</sup> Kehoe, D. P. *Loc. cit.* p.566.

<sup>278</sup> Temin, P. *Loc. cit.*, p.61.

<sup>279</sup> Saller R. « Human capital and economic growth ». Dans Scheidel, W. dir., *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press 2012, p. 81-82.

... Qua per duces Veri Caesaris (ut ante rettulimus), expugnata, avulsum sedibus simulacrum Comei Apollinis, perlatumque Romam, in aede Apollinis Palatini deorum antistites collocarunt. Fertur autem quod post directum hoc idem figmentum, incensa civitate, milites fanum scrutantes invenere foramen angustum, quo reserato, ut pretiosum aliquid invenirent, ex adyto quodam concluso a Chaldaeorum arcanis, labes primordialis exsiluit, quæ insanabilium vi concepta morborum, eiusdem Veri Marcique Antonini temporibus, ab ipsis Persarum finibus ad usque Rhenum et Gallias, cuncta contagiis polluebat et mortibus...<sup>280</sup>

Quand les généraux de Vêrus César la pillèrent, comme nous l'avons rapporté plus haut ils y arrachèrent de son socle la statue d'Apollon Cômaios et la transportèrent à Rome, où les prêtres des dieux l'installèrent dans le sanctuaire d'Apollon Palatin. Et l'on rapporte qu'après l'enlèvement de cette même statue, au cours de l'incendie de la cité. Les soldats, en fouillant le sanctuaire, tombèrent sur un étroit orifice ; en l'ouvrant, ils pensaient tomber sur un objet précieux, mais de cette sorte de saint lieu impénétrable, clos par les secrets des Chaldéens, s'élança un fléau venu du fond des âges. Engendrant avec virulence des maladies incurables, il souilla l'univers de sa contagion mortelle, à l'époque de ce même Vêrus et de Marc Antonin, depuis le territoire même de la Perse jusqu'au Rhin et aux Gaules.

L'historien Eutrope décrit l'ampleur de cette épidémie en disant qu'à Rome et dans toute l'Italie et les provinces la plupart des gens, et presque tous les soldats de l'armée, ont été affligés par cette faiblesse.<sup>281</sup> En effet, les pertes et la maladie semblent avoir affecté l'ensemble de la société de l'esclave jusqu'à l'élite. L'armée, si l'on se fie aux sources antiques, semble être le véhicule par lequel la peste s'est propagée au travers de l'empire. Le fonctionnement de celle-ci ne semble pas être compromis. Une perte de troupes est enregistrée, mais Marc-Aurèle se dirige vers le nord et fait face aux incursions germaniques lors de la guerre contre les Marcomans apparemment non troublés par cette épidémie.<sup>282</sup>

<sup>280</sup> Ammien Marcellin. *Histoires*, 23.6.24 avec Boeft J. den.. Philological and historical commentary on Ammianus Marcellinus XXIII. Groningen: E. Forsten. 1998.

. Autres textes qui nous parlent de la peste de Galien sont Cassius Dion, *Histoire Romaine*, 71.2.4, *Histoire Auguste*, Verus, 8.1.1–2 et Orose 7.15.5.

<sup>281</sup> Eutrope, *Abrégé de l'histoire romaine* 8.12. *Romae ac per Italiam provinciasque maxima hominum pars, militum omnes fere copiae languore defecerint/À Rome, dans toute l'Italie et les provinces, la plus grande partie du peuple et presque toutes les troupes des soldats étaient épuisées de fatigue.*

<sup>282</sup> Flemming R. « Chapter 9: Galen and the Plague ». Dans *Galen's Treatise Περὶ Ἀλωπίας*, Studies in Ancient Medicine, Volume 52, Brill, 2018, p.219-244 avec *Histoire Auguste*, Marcus, 13.3, 17.2 et 21.6.

L'évaluation des diverses sources indiquant la présence d'une pandémie indique une perte de population d'entre 14 à 20 pour cent. Cette population aurait seulement pu être remplacée après 75 ans en acceptant un taux de reproduction démographique de 3 % par année.<sup>283</sup> Walter Scheidel indique que la perte de population serait probablement supérieure pour certaines régions particulièrement dans des provinces où les conditions favorisaient la propagation de la peste.<sup>284</sup> Démographiquement, cela aurait entraîné la perte d'une main-d'œuvre spécialisée se soldant en l'augmentation du salaire pour ceux restant, couplé d'une diminution des loyers. Cela aurait grandement nui à la capacité des élites de maintenir les villes grâce à l'évergétisme puisqu'elles auraient perdu une portion de leurs ressources pour contrebalancer les effets de l'épidémie.<sup>285</sup> En effet, une diminution de la population signifie une plus grande disponibilité des ressources se trouvant sur le territoire romain, et par ce fait le pouvoir d'achat des survivants se trouvait considérablement augmenté.<sup>286</sup> La productivité était cependant réduite, car elle ne pouvait être à son maximum lorsqu'une population subit un choc démographique rapide.<sup>287</sup>

L'économie durant la période du principat et des premiers siècles impériaux avait connu une croissance grâce à un capital humain augmentant. Cependant, comme la capacité de production maximale de la société n'avait pas vraiment changé, exception faite de développement technologique, une stagnation semblait inévitable.<sup>288</sup> En Bretagne, l'impact de la peste Antonine semble avoir été moindre que dans les autres provinces. Ammien Marcellin, tel que nous l'avons vu, ne mentionne même pas qu'elle s'y rend. Une épidémie moins virulente en Bretagne aurait signifié qu'il n'y aurait pas eu un enrichissement de la population locale ni même d'une élite prête à s'approprier de plus large territoire là où une population aurait disparu et que leur capacité à maintenir les cités grâce aux actes d'évergétisme n'aurait pas été affectée aussi fortement. En effet, les preuves archéologiques qui nous parviennent aujourd'hui semblent indiquer que le caractère

---

<sup>283</sup> Duncan-Jones R. P. « The impact of the Antonine Plague ». *JRA*, 9, 1996, p.134-135 ainsi que Lo Cascio E. « La dinamica della popolazione in Italia da Augusto al III secolo ». Dans *L'Italie d'Auguste à Dioclétien. Actes du colloque international organisé par l'École Française de Rome, Rome 25-28 mars 1992*, 1994, Rome, p.124-125, Lo Cascio E. « Popolazione e risorse nel mondo antico ». Dans V. Castronovo dir., *Storia dell'economia mondiale Permanenze e mutamenti dall'antichità al medioevo*, Rome, 1996, p.296 et Littman, R. J. et Littman, M. L. « Galen and the Antonine Plague », *AJPh*, 94, 1973, p.243-255.

<sup>284</sup> Scheidel, W. « A model of demographic and economic change in Roman Egypt after the Antonine Plague ». *Journal of Roman Archaeology*, 15, 2002, p.97-114.

<sup>285</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.315-316.

<sup>286</sup> Temin, P. *Loc. cit.*, p.62.

<sup>287</sup> *Ibid.*, p.64.

<sup>288</sup> *Ibid.*, p.69.

insulaire de cette province par rapport aux autres provinces l'aurait grandement épargné des grandes hécatombes de la peste Antonine. En effet, il a été suggéré que l'essor des domaines de villas dans l'ouest de la Bretagne suivant l'épidémie durant le III<sup>e</sup> siècle aurait été un résultat de cet avantage. La Bretagne aurait été un refuge attrayant pour les propriétaires fonciers des Gaules et de la Germanie.<sup>289</sup> Il n'existe en effet aucune preuve concrète que la peste Antonine aurait ravagé la Bretagne au même degré que les autres provinces et l'Italie au courant du II<sup>e</sup> siècle, et cette situation aurait été similaire pour les autres épidémies. Bien entendu, le commerce international était toujours existant, il fallait que les gens du continent passent dans l'île à un moment ou l'autre. La pandémie aurait été présente dans les centres commerciaux tels que Londres, mais son développement aurait été plus limité qu'ailleurs.<sup>290</sup> Ainsi, la population de la Bretagne aurait été moins affectée par les grands changements démographiques qui auraient touché le reste de l'empire. Son économie aurait alors connu moins de fluctuations que dans d'autres provinces.

Comme nous l'avons déjà mentionné, après la diminution de la population résultant des effets de la pandémie il faut près de 75 ans pour retrouver un équilibre démographique. Au retour de cet équilibre, cependant, il semble que la province britannique était désormais considérée comme essentielle dans l'approvisionnement en grain des provinces voisines. En effet, au début du IV<sup>e</sup> siècle, la province est relativement épargnée par les pressions exercées par les peuples frontaliers sur les autres provinces. La prospérité de la province augmente finalement à cette époque et elle approvisionne alors les troupes stationnées sur le Rhin avec de nombreux cargos de grain et de céréales.<sup>291</sup> Elle devient alors une partie essentielle de l'engrenage administratif romain. Ammien Marcellin mentionne la construction de greniers pour stocker le grain provenant de la Bretagne.<sup>292</sup> Cependant, il faut comprendre que le coût du maintien de la province demeure considérable. Les réalités économiques et les dépenses de cette province existent toujours. La seule différence est qu'elle joue un rôle important dans l'approvisionnement d'autres provinces. L'accumulation de plusieurs situations similaires un peu partout à travers l'empire qui crée graduellement des contraintes économiques grandissantes. En effet, les solutions aux contraintes

---

<sup>289</sup> Branigan, K. « Villa settlement in the West Country ». Dans Branigan K. et Fowler P. dir., *The Roman West Country: Classical Culture and Celtic Society*, Londres, 1976, p.120-141 et Smith J. T. « Halls or yards? A problem of villa interpretation ». *Britannia*, 9, 1978, p.351-358.

<sup>290</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p.334.

c.f. Wachter, J. *Op. cit.*

<sup>291</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p. 424-425.

<sup>292</sup> Ammien Marcellin, *Histoires*, 18.2.3.

démographiques grandissantes de l'empire créent un appareil administratif de plus en plus coûteux. Les provinces riches peuvent le soutenir, mais les provinces qui déjà étaient coûteuses avant ces chocs démographiques deviendront extrêmement problématiques. Au long terme, l'économie romaine se verra incapable de passer au travers de ces contraintes particulièrement pour les provinces moins rentables.<sup>293</sup>

## 2.2 Alimentation sous les Romains

Un autre facteur de dépense face à une occupation romaine est les changements alimentaires entraînés par l'arrivée de cette nouvelle culture. En effet, l'alimentation est l'activité humaine la plus constante. Elle prend généralement plus d'une génération à changer. En archéologie, l'expression « on est ce que l'on mange » prend tout son sens. Les habitudes alimentaires permettent de comprendre les modifications qui s'opèrent d'une génération à l'autre. Après l'invasion romaine, l'alimentation ne subit pas de changement immédiat, la vie se poursuit comme auparavant pour la majorité de la population.<sup>294</sup> À ses débuts, la province accuse une certaine dépendance face aux produits de l'empire et nécessite une forte importation pour assurer son maintien. Pour la période de 43 jusqu'à la fin du I<sup>er</sup> siècle, les preuves archéologiques indiquent une forte importation. Cette importation demeure non négligeable au courant du II<sup>e</sup> siècle. Elle est coûteuse et les cargos qui arrivaient avec du grain et d'autres biens ne repartaient pas nécessairement avec des biens en retour. On retrouve peu de poterie de style britannique au I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècle.<sup>295</sup> C'est en raison de l'apparition d'un nouveau charançon sur l'île de Bretagne (*Sitophilus granarius*), que les archéologues ont été capables de prouver l'importation du blé auquel ils s'attaquaient dans la province. On suppose alors que ce blé aurait été nécessaire pour assurer le maintien de la province et approvisionner les sites urbains et militaires construits et maintenus dans la province suite à l'installation de la culture romaine dans cette nouvelle province

---

<sup>293</sup> Scheidel W. « Approaching the Roman economy ». Dans Scheidel, W. dir., *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press 2012, p.11.

<sup>294</sup> Wallace, L. *Loc. cit.*, p.127.

<sup>295</sup> Fulford M. « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». Dans Blagg T. F. C. et King A. dir., *Military and Civilian in Roman Britain: Cultural Relationships in a Frontier Province*, Oxford: British Archaeological Reports, 1984, p.133-134. Pour illustration consulter figure 1: The pattern of imports to Britain as represented by the Samian evidence et figure 2 Map of distribution areas of the principal Samian ware kiln centres of the 2<sup>nd</sup> and early 3<sup>rd</sup> centuries; Relative costs for transporting Samian ware to Britain  
Marsh, G. *Loc. cit.*, p.173-238. et Potsherd, *Potsherd Atlas of Roman Pottery*, Version 2010 - , [en ligne], <http://potsherd.net/map2021/> (pages consulté le 18 février 2022) avec  
Fulford M. *New Forest Roman pottery. Manufacture and distribution, with a corpus of pottery types*, British archaeological reports 17, Oxford, BAR., 1975.

de l'empire.<sup>296</sup> Cette nourriture aurait été importée par bateaux à l'intérieur de la poterie la plus commune de l'antiquité qu'étaient les amphores. Celles-ci étaient utilisées pour transporter le vin, l'huile d'olive, le *garum* et les céréales.<sup>297</sup> Grâce à la quantité d'amphores que l'on peut retrouver un peu partout sur l'île, il est possible de comprendre quels étaient les centres de commerce les plus fréquentés. Même dans les endroits les plus reculés de l'île on peut retrouver des amphores.<sup>298</sup> Cependant, il est clair que la région en contenant le plus grand nombre était le sud de la province.<sup>299</sup> C'est le style de ces céramiques qui permet de comprendre le lien que les importations avaient avec le continent au début de l'occupation, mais qui progressivement s'estompera au cours des siècles en faveur d'un style de poterie locale. Cela peut être interprété comme un indicateur d'une indépendance économique grandissante. Au II<sup>e</sup> siècle, lors de la consolidation de la « romanisation », on peut finalement observer certains changements, ce qui nous permet d'apprécier les coûts d'un changement de la diète. En effet, les bovins et les porcs verront une augmentation de leur nombre alors que les moutons et les chèvres verront une baisse.<sup>300</sup> Ces animaux nourrissent un plus grand nombre de personnes et ont des coûts d'entretien inférieurs. Il est aussi à noter que de nombreuses recherches ajoutent que la consommation de poissons et de fruits de mer augmentera en ville et dans les sites militaires.<sup>301</sup> Ces changements demeureront moins marqués dans les sites ruraux parce qu'ils demeurent généralement résistants aux changements.<sup>302</sup> La viticulture aurait aussi atteint la province selon les preuves archéologiques qui ont été recueillies.<sup>303</sup>

---

<sup>296</sup> Fulford, M., « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». *Loc. cit.*, p.132.

<sup>297</sup> Morley, N. *Loc. cit.*, p.573.

<sup>298</sup> Haverfield F. *Op. cit.*, p. 46-47.

Voir Appendice 4.

<sup>299</sup> Fulford, M.. « Economic Structures », *Loc. cit.*, p.311.

<sup>300</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p.474-476.

<sup>301</sup> C.f. Hamshaw-Thomas J. « When in Britain do as the Britons: dietary identity in early Roman Britain ». Dans P. Rowley-Conwy dir., *Animal Bones, Human Societies*, Oxford, 2000; Meadows K. « You are what you eat: diet, identity and Romanization », *TRAC*, 4, 1995, p.133-140; Meadows K. « The appetites of households in early Roman Britain ». Dans P. Allison dir., *The Archaeology of Household Activities*, Londres, 1999, p.101-120; Hawkes G. « Wolves' nipples and otters' noses? Rural foodways in Roman Britain ». *TRAC*, 11, 2002, p.45-50; Booth P. « Inter-site comparisons between pottery assemblages in Roman Warwickshire. Ceramics as indicators of site status ». *Journal of Roman Pottery Studies*, 4, 1991, p.1-10; Evans J. « Material approaches to different Romano-British site types ». Dans James S. et M. Millett dir., *Britons and Romans*, York, 2001, p.26-35 ; King A. « Animal bones and the dietary identity of military and civilian groups in Roman Britain, Germany and Gaul ». Dans Blagg T.F.C et King A. dir., *Military and Civilian in Roman Britain*, 1984, p. 1-27.

<sup>302</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p.474-475.

<sup>303</sup> Leveau P. *Loc. cit.*, p.659.

Pour les archéologues tout autant que pour les historiens, la poterie demeure pour toutes les époques une des meilleures sources d'information pour comprendre les structures du commerce. La poterie retrouvée est extrêmement pertinente dans la compréhension de l'importation de la nourriture, car pour les archéologues, les biens manufacturés retrouvés sous-entendent le déplacement de commodité invisible comme la nourriture. Ces commodités sont appelées invisibles, car elles disparaissent avec le passage du temps. Les bateaux naufragés qui sont retrouvés ne contiennent habituellement que peu de produits manufacturés. Pour un archéologue, il en est ainsi, car la majorité de leurs produits aurait été ces produits « invisibles ». Les importations de biens étaient faites pour remplir le besoin d'outils et de poteries qui n'avaient pas d'équivalents en Bretagne avant le III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle. Ainsi, au II<sup>e</sup> siècle le coût de la « romanisation » demeurait considérable dans le but d'introduire les produits manufacturés aux convenances de la culture romaine. L'étude de ces poteries permet de comprendre quelles étaient les routes d'échanges les plus fréquentées. Sans la poterie, ce serait tout simplement impossible faute de la quantité de preuves nécessaire.<sup>304</sup> Il y a certes potentiel d'erreur et de confusion avec les interprétations archéologiques de la poterie, mais la quantité d'autres matériaux ou d'objets retrouvés ne sont pas assez communs pour nous permettre de tirer des observations significatives.

Pour comprendre la situation, il est nécessaire de comprendre que dans la province britannique, les plus grands réseaux d'échanges connectaient les estuaires de la Tamise et du Rhin et formaient de grands points d'échanges à Londres et Richborough.<sup>305</sup> En nous fiant à la Table de Peutinger nous pouvons comprendre l'importance portuaire de ces villes dans leur connexion au réseau continental via le port de Gesoriacum (Boulogne-sur-Mer). Nos connaissances sont donc influencées par une réflexion de la vie plus proche des grands centres d'échanges. C'est l'analyse des poteries qu'on retrouve dans ces sites qui permettent de comprendre la culture matérielle de la Bretagne durant les premiers siècles de l'administration romaine. On observe une forte présence de biens importés du continent et les preuves archéologiques disponibles corroborent les écrits antiques que dans ces premiers siècles en tant que province la Bretagne ne pouvait pas encore

---

<sup>304</sup> Fulford M. « Pottery and Britain's foreign trade in the Later Roman period ». Dans Peacock D.P.S. dir., *Pottery and Early Commerce. Characterization and Trade in Roman and Later Ceramics*, Londres, Academic Press, 1977, p. 70.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p.57.

subvenir à ses propres besoins sans le support de l'appareil impérial.<sup>306</sup> En addition, les preuves botaniques confirment une grande importation de nourriture. En sachant que la nourriture devait être amenée par la mer, il est aisé de comprendre que l'emplacement des nouvelles villes et forts militaires aurait été pensé en conséquence pour prévoir un approvisionnement facile<sup>307</sup>. Ceux-ci se retrouvèrent donc à proximité des rivières et usuellement on retrouve sur ces sites plusieurs amphores qui autrefois contenaient les produits classiques utilisés par un Romain c'est-à-dire le vin, l'huile et le *garum*.<sup>308</sup>

Hormis ces produits, une analyse paléopathologique des os des squelettes de cette époque indique que la consommation de viande aurait augmenté considérablement/abruptement vers la fin de la république et aurait atteint son plein potentiel au cours de la période du principat. En analysant les ossements de 10 000 individus sur une période de 1 000 ans, Willem Jongman et Klein Goldewijk ont fait le calcul du standard de vie durant la période romaine chez les hommes et les femmes. Pour ce faire, ils ont analysé la grandeur des ossements retrouvés. Ils ont enregistré un déclin dans les derniers siècles avant l'ère moderne pour constater une reprise vers le II<sup>e</sup> siècle. Cette période correspond à celle où l'on affirme une plus grande richesse alimentaire. Pour parvenir à ces résultats, ils ont recueilli des rapports ostéologiques publiés et non publiés sur les squelettes trouvés dans l'Empire romain, et datés entre 500 AEC et 750. Ils ont par la suite utilisé ces ossements pour établir un facteur du standard de vie selon les époques et ont séparé ceux-ci selon leurs époques pour établir une analyse historique. Cependant, ils ont mis en garde que la grandeur du corps peut refléter la santé, mais ceci n'est pas une certitude de la richesse.<sup>309</sup> Ainsi, la bonne santé pourrait potentiellement avoir une explication autre qu'une richesse alimentaire grâce à de futures découvertes. Mais, il semble clair que la consommation de viande augmente si l'on se fie au nombre d'ossements animaux trouvés ainsi que leur répartition aux environs du II<sup>e</sup> siècle.<sup>310</sup> Dans notre cas, il faut comprendre que cette recherche inclut l'ensemble de l'empire et il est possible que la Bretagne ait été plus particulière.

---

<sup>306</sup> Fulford, M., « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». *Loc. cit.*, p.135-136.

<sup>307</sup> Mattingly D.J., *Op. cit.*, p. 511.

<sup>308</sup> Morley, N. *Loc. cit.*, p.573.

<sup>309</sup> Jongman W. M., Jan J. et Goldewijk K. « Health and wealth in the Roman Empire ». *Economics & Human Biology*, Volume 34, 2019, p.138-150.

<sup>310</sup> Voir Appendice 5.

Cependant, au vu de ses recherches réduire la diète romaine en Bretagne à la simple consommation de céréales serait une erreur qu'il faut éviter si l'on veut comprendre les impacts sur l'alimentation que la romanisation aurait concrètement apportés en Bretagne.<sup>311</sup> Simplement en observant les distributions publiques de nourriture, la variété des biens distribués au large public indique une alimentation bien plus variée que de simples céréales. Le vin, l'huile et le porc étaient en effet commun lors de ces distributions.<sup>312</sup> Pour les Romains, la consommation du vin semble avoir été particulièrement élevée. Les preuves archéologiques indiquent une consommation environnant une centaine de litres annuellement. Cela correspond à environ 280 millilitres de vin par jour pour chaque adulte. C'est une quantité possible en prenant compte l'estimation du nombre de la population.<sup>313</sup> Des quantités encore plus grandes ont été proposées par le passé, mais celles-ci ne prenaient pas réellement en compte que les enfants devaient probablement moins consommer qu'un adulte.<sup>314</sup>

Une importation aurait été nécessaire pour subvenir à ce besoin et est attestée par la trouvaille d'amphores dans des sites militaires.<sup>315</sup> L'introduction de la viticulture dans la province n'aurait pas été de qualité suffisante pour alimenter la demande et le climat peu favorable pour la viticulture devait faire en sorte qu'il était nécessaire de procéder à une importation de vin.<sup>316</sup> La qualité de celui-ci devait être différente aussi.

Ces changements des habitudes alimentaires et l'arrivée de nouveaux produits dans l'alimentation amenèrent avec eux un système d'*enclosure*, des routes plus facilement utilisables et des champs entourés de ruisseaux et de rivière indiquant le développement de l'agriculture et de l'élevage en territoire breton sous l'occupation romaine.<sup>317</sup> Ces progrès n'étaient pas sur l'ensemble de la province. Par exemple, la région du Pays de Galles demeure peu productive sur

---

<sup>311</sup> Jongman, W. M. *Loc. cit.*, p.604.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p.604-605.

c.f. Veyne P. *Le pain et le cirque: sociologie historique d'un pluralisme politique*. Paris, Seuil, 1976.

<sup>313</sup> Jongman, W. M. *Loc. cit.*, p.604., p.603-605.

c.f. Jongman W. M. *The Economy and Society of Pompeii*. Amsterdam, 1988.

<sup>314</sup> Purcell N. « Wine and wealth in ancient Italy ». *JRS*, 75, 1985, p.1-19.

<sup>315</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 221.

<sup>316</sup> Harris, W. V. « Trade ». Dans Bowman, Garnsey et Rathbone dir., *The Cambridge Ancient History; 11. The High Empire, A.D. 70 – 192*, 2000, p.710-740.

<sup>317</sup> Wallace, L. *Loc. cit.* p.129.

RIB 2219-2314.

Voir Appendice 6.

Voir Appendice 7.

l'ensemble du temps de l'occupation romaine.<sup>318</sup> Les zones stratégiquement plus importantes étaient donc celles où l'on pouvait voir le plus de développement. Il faudra attendre le IV<sup>e</sup> siècle avant d'observer une certaine richesse dans le milieu rural.<sup>319</sup> En moyenne, le niveau de production de nourriture augmente proportionnellement à la richesse locale et à la démographie. Ainsi, pendant les deux premiers siècles les preuves archéobotaniques indiquent elles aussi que l'importation demeure considérable.<sup>320</sup> C'est la diminution marquée des importations au cours des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles qui est interprétée comme une preuve tangible d'une certaine autosuffisance dans la production alimentaire.<sup>321</sup> Ainsi, au regard de l'archéologie, l'approvisionnement en nourriture de la province demeure une réalité ayant un coût tout au courant du II<sup>e</sup> siècle. Cela représente donc près de 150 ans de dépendance alimentaire à degré variable selon le moment par la province.

L'étude de l'alimentation est aussi importante pour comprendre le niveau de prospérité ou l'absence de celle-ci grâce à la consommation de viande. En effet, son importance permet d'évaluer avec une plus grande facilité le niveau de prospérité de la population, car la viande coûtait plus cher que les céréales. Au cours du II<sup>e</sup> siècle, une augmentation observable du nombre de squelettes d'animaux qu'on peut retrouver dans les sites civils et militaires indique un degré intermédiaire de prospérité dans la province. Cependant, la préférence donnée à la viande de porcs, moutons et chèvres corrobore l'hypothèse que cette prospérité demeure modeste. En effet, ces animaux font moins de compétition avec les humains quant aux ressources nécessaires pour les maintenir. Ils sont économiques.<sup>322</sup> C'est pourquoi le fait qu'ils soient favorisés dans la province de Bretagne indique que malgré une amélioration de la diversité alimentaire, ses ressources demeurent toutefois modestes. Bref, c'est de la viande, mais une viande économique. En raison de cette consommation plus variée, les preuves paléopathologiques semblent indiquer que la santé moyenne de la population était meilleure au II<sup>e</sup> siècle qu'auparavant. Mais, cet optimisme est tempéré par un manque de données pour assurer la certitude de cette affirmation.<sup>323</sup> Bien que les recherches de Klein Goldewijk et de Willem Jongman suggèrent qu'au début de l'empire jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle, la taille moyenne des Romains était élevée, cette recherche se limite à 10 000 squelettes

---

<sup>318</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 411.

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 505.

<sup>320</sup> Fulford, M., « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». *Loc. cit.*, p.132.

<sup>321</sup> Morley, N., *Loc. cit.*, p.590.

<sup>322</sup> Jongman, W. M. *Loc. cit.*, p.604-605

<sup>323</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 323.

répartis sur près de 1000 ans sur l'ensemble de l'empire.<sup>324</sup> Ces informations nous permettent de comprendre qu'au II<sup>e</sup> siècle, la richesse alimentaire de la population est sans doute supérieure à celle de ses prédécesseurs.<sup>325</sup> Comme l'importation demeure importante, on suggère que cette « richesse » alimentaire doit être financée. La romanisation de l'alimentation est donc une dépense, bien qu'elle apporte des bénéfices sur la diversité alimentaire et sur la santé de la population.

Le nombre de soldats était certainement un facteur important expliquant le degré d'importation de nourriture nécessaire pour le maintien des sites militaires dans la province. Ceux-ci étaient environ 55 000 entre 120-210.<sup>326</sup> À partir des règnes des empereurs Trajan et Hadrien, les preuves archéologiques nous indiquent qu'on commençait déjà à se fier de plus en plus aux biens domestiques comparativement à ceux du continent pour assurer logistique de la province.<sup>327</sup> À un degré que le style de poterie, même celle qui n'était pas utilisée pour le transport, changeait. Ainsi, la poterie appelée « Samian ware » ou « terra sigillata » style typique du continent diminue en quantité durant le II<sup>e</sup> siècle et encore plus lors du troisième. Le fait qu'elles deviennent moins communes par rapport aux données du I<sup>er</sup> siècle indique que la province commence au cours du II<sup>e</sup> siècle à se débarrasser progressivement de son état de dépendance commerciale plus ou moins complet des ressources de l'empire.<sup>328</sup>

Ainsi, tel que nous pouvons le voir, l'analyse de la poterie est de la plus grande importance, car c'est le produit le plus commun dont on peut retrouver des traces et permet ainsi de mieux comprendre les réseaux d'échanges et les endroits où la « romanisation » du territoire aurait été la plus concentrée par l'affluence de nombreux produits. C'est grâce à cela qu'il est possible de voir clairement que le sud de l'Angleterre au regard de sa forte concentration de poterie était plus touché par la romanisation de ses centres urbains que le nord de la province.<sup>329</sup> Les réseaux d'échanges

---

<sup>324</sup> Willem M. Jongman, Jan P.A.M. Jacobs, Geertje M. Klein Goldewijk, Health and wealth in the Roman Empire, *Economics & Human Biology*, Volume 34, 2019, Pages 138-150.

Jongman, W. M., *Loc. cit.*, p.607.

<sup>325</sup> *Ibid.*, p.593.

<sup>326</sup> Fulford, M., « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». *Loc. cit.*, p.137.

<sup>327</sup> Fulford, M., « Economic Structures ». *Loc. cit.*, p.315.

<sup>328</sup> Fulford, M., « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». *Loc. cit.*, p.132.

<sup>329</sup> Fulford, M., « Pottery and Britain's foreign trade in the Later Roman period ». *Loc. cit.*, p.38-43.

de la province au cours du II<sup>e</sup> siècle indiquent que les échanges se faisaient non seulement avec le continent, mais aussi avec le monde méditerranéen.<sup>330</sup>

Le commerce britannique était relié à l'énorme réseau impérial et, donc, avec les coûts associés du maintien de celui-ci que nous avons pu apprécier grâce à nos observations sur le *cursus publicus*. Le fort niveau d'importation du premier siècle peut certainement être attribué à la construction des nouvelles villes de la province. Il est plus difficile d'estimer les besoins que ces sites civils auraient pu entraîner que les sites militaires, car nous ne possédons que des estimations sommaires de la population britannique de cette époque, mais il va sans dire que c'était une dépense considérable.<sup>331</sup> Estimer la population britannique de cette époque est une tâche difficile, voire impossible. Une des premières sources fiables nous provient en 1541 avec une estimation probable d'autour de 2,4 millions d'habitants.<sup>332</sup> Mattingly quant à lui estime que pour notre période étudiée la population rurale aurait été d'environ 1,6 million, la population urbaine 200 000 et 200 000 pour les communautés militaires. Il explique à quel point les estimations ont changé au cours des années avec 400 000 à 500 000 suggérés au début du XX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à 4 à 6 millions dans les années 1980. Pour parvenir à son chiffre, il utilise les données recueillies par reconnaissance aérienne illustrant la réalité de la concentration des villes romaines en Bretagne.<sup>333</sup> Cependant, ces données et ce genre d'estimé sont sujets à d'âpres débats, car les sources archéologiques employées pour accomplir ces calculs sont probablement limitées qu'à la moitié du territoire Romain. Parce qu'elle se fie à la poterie qui est retrouvée en grande quantité dans le sud qui correspondrait aujourd'hui à ce qui est la Grande-Bretagne.<sup>334</sup>

---

<sup>330</sup> Fulford M. « The interpretation of Britain's late Roman trade: the scope of medieval historical and archaeological analogy ». Dans Joan du Plat Taylor et Henry Cleere dir., *Roman Shipping and Trade: Britain and the Rhine Provinces*, Londres, Council for British Archaeology, 1978, p. 60.

<sup>331</sup> Fulford, M., « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». *Loc. cit.*, p.138.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p.131.

<sup>333</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 366

c.f. Campbell B. *The Writings of the Roman Land Surveyors*, Londres, 2000; Bewley R. H. *Lincolnshire's Archaeology from the Air*, Lincoln, 1998; Frere S. S. et St Joseph J. K. *Roman Britain from the Air*, Cambridge, 1983; Riley D. *Early Landscapes from the Air*, Sheffield, 1980; Whimster R. *The Emerging Past: air photography and the buried landscape*, Londres, 1989; Wilson D. R. « Romano-British villas from the air ». *Britannia*, 5, 1974, p.251-261; Fulford M. et Nichols E. dir. *The effects of new discoveries on knowledge of the most susceptible landscapes for air-photography, Developing Landscapes of Lowland Britain. The Archaeology of the British gravels: a review*, Londres, 1992.

<sup>334</sup> Fulford M. « Economic Structures ». Dans Todd M. dir., *Blackwell Companion to Roman Britain*, Londres, Blackwell, 2003, p.311.

### 2.3 Bâtiments des cités

La population croît sous l'occupation romaine. Les villes qui vont abriter cette population vont, au cours du deuxième siècle, jouer un rôle majeur dans le développement de l'économie et des routes commerciales, mais illustrent bien, par l'omniprésence des biens continentaux, que la conquête romaine et la « romanisation » du territoire entraînent des dépenses qui ne peuvent être remplies par elle-même. L'argent nécessaire provient donc du gouvernement central ou bien de riches particuliers à travers des actes d'évergétisme. Cette contribution est cependant difficile, voire impossible, à calculer.<sup>335</sup> Cependant, il est clair que celle-ci devait être considérable. Les cités de l'Antiquité ne produisent pas de nourriture par elles-mêmes. Leur nourriture provient des fermes et du monde rural autour d'elles.<sup>336</sup> La ville n'a donc pas seulement un coût de production, mais un coût de consommation permanent qui doit être rempli par des actes d'évergétisme ou autre.<sup>337</sup> Le commerce et les routes qu'elles créent et maintiennent sont les bénéficiaires de ses coûts.

Ainsi, dans le système administratif romain, les bâtiments publics entraînaient une dépense afférente à la simple existence d'une cité. La richesse produite par l'agriculture était dépensée pour l'érection de bâtiments publics. Ces bâtiments étaient financés par les propriétaires de ce monde agraire, c'est-à-dire l'élite, et souvent à un énorme coût.<sup>338</sup> La société romaine reposait ainsi essentiellement sur des actes d'évergétisme et de mécénat. Par exemple, à Rome Auguste lui-même encourageait l'élite à investir dans la construction et la restauration des bâtiments publics. Suétone déclare ainsi que

... Quaedam etiam opera sub nomine alieno, nepotum scilicet et uxoris sororisque fecit, ut porticum basilicamque Gaii et Lucii, item porticum Liviae et Octaviae theatrumque Marcelli. Sed et ceteros principes viros saepe hortatus est, ut pro facultate quisque monumentis vel novis vel relictis et excolitis urbem adornarent...<sup>339</sup>

Ainsi l'état des bâtiments publics était un miroir de la richesse des élites. Les bâtiments les plus communs que l'on peut retrouver sont les bains publics. Ceux-ci, après leur construction,

---

<sup>335</sup> Fulford, M., « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». *Loc. cit.*, p.138

<sup>336</sup> Temin, P. *Loc. cit.*, p.50.

<sup>337</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.7.

<sup>338</sup> Kehoe, D. P. *Loc. cit.*, p.550.

<sup>339</sup> Suétone, *La vie des douze Césars*, Auguste 29.4.

*On lui doit aussi d'autres édifices qui ne portent pas son nom, mais le nom des petits fils de sa femme ou de ses neveux, comme le portique et la basilique de Gaius et Lucius, les portiques de Livie et d'Octavie et le théâtre de Marcellus. Mais entre autres il engagea souvent les citoyens importants à décorer Rome soit en élevant de nouvelles constructions soit en restaurant les anciennes.*

devaient être maintenus et rénovés pour fonctionner correctement et rester en ligne avec les styles contemporains.<sup>340</sup> Chaque nouveau bâtiment entraînait donc une dépense non seulement à sa construction, mais aussi tout le temps de son maintien dans l'appareil public. L'élite administrative et l'armée ne semblent pas avoir suffi à assurer le maintien de cette infrastructure et la construction de bâtiment par leur propre moyen. Pour le cas des amphithéâtres, un bâtiment fortement associé à la culture romaine, les inscriptions et noms en Gaule, Germanie et Bretagne indiquent qu'une plus grande proportion de gens sans aucun lien avec l'armée contribuait à la construction des édifices publics.<sup>341</sup> Cette « élite » britannique était cependant plus pauvre que celles des autres provinces, car aucun sénateur n'apparaît en Bretagne et comme discuté auparavant le nombre d'inscriptions avec dédicace est moindre en Bretagne. De ce fait, la construction de ce type de bâtiment était sans aucun doute un poids considérable pour les « élites » britanniques qui tentaient de copier celles des autres provinces lorsqu'elles étaient intégrées à l'administration romaine.

La différence en richesse est facilement observable par la taille même des amphithéâtres qu'on peut retrouver sur le territoire britannique. La plupart de ceux-ci sont construits au tournant du I<sup>er</sup> siècle au II<sup>e</sup> siècle, dans le « riche » sud de la province. Chichester (*Noviomagus Reginorum*), Dorchester (*Durnovaria*), Cirencester (*Corinium Dobunorum*) et Silchester (*Calleva Atrebatum*) et les sites avec une présence de vétérans et de soldats tels qu'à Carmathen (*Moridunum*), Caerleon (*Isca*) et Chester (*Deva*).<sup>342</sup> Londres qui est décrite par Tacite comme une ville riche possédait elle aussi un amphithéâtre au regard des preuves archéologiques.<sup>343</sup> Lorsqu'on compare la taille de ceux-ci avec ceux que l'on peut trouver en Italie ou en Afrique, on peut remarquer que les amphithéâtres en Bretagne sont beaucoup moins nombreux que ceux des riches provinces.<sup>344</sup> Leur taille et leur conception indiquent aussi une capacité d'audience beaucoup plus petite que celles des autres provinces. Néanmoins, la plupart des amphithéâtres en Bretagne montrent des preuves d'une phase initiale de construction en bois qui a ensuite été remplacée par une structure en pierre.

---

<sup>340</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.228.

<sup>341</sup> *Ibid.*, p.266.

c.f. Vismara, C. et Caldelli, M. L. *Epigrafia anfiteatrale dell'Occidente Romano V. Alpes Maritimae, Gallia Narbonensis, Tres Galliae, Germaniae, Britannia*. Rome, 2000.

Voir Appendice 8.

<sup>342</sup> Voir les appendices 7 et 9 pour mieux saisir l'emplacement de ses villes.

<sup>343</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.271.

Tacite. *Annales*, 14.33

<sup>344</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.271.

Cela indique que malgré leur petite taille et leur capacité d'audience réduite il y existait une volonté de maintenir les amphithéâtres au courant du II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècle.<sup>345</sup>

Étant donné que le développement de ces bâtiments et de l'infrastructure publique en général dépendait de riches mécènes, la taille et l'état de ces bâtiments nous indiquent bel et bien que ces mécènes possédaient moins de capital que ceux d'autres provinces.<sup>346</sup> Leur nombre limité de dédicaces qu'on peut retrouver renforce cette hypothèse de l'absence ou de la limite de l'élite sociale et économique de la Bretagne. Comme discuté, on ne retrouve que dix-neuf inscriptions en Bretagne indiquant clairement une contribution à la construction ou la restauration d'un bâtiment public.<sup>347</sup> La concentration progressive des richesses dans l'élite sénatoriale romaine se confirma au cours des siècles, empirant jusqu'à un point où environ 1 % de la population contrôlait presque l'ensemble des surplus produits à travers l'empire.<sup>348</sup> Ce déséquilibre économique créa une situation dans laquelle les provinces moins riches, la Bretagne y comprise, stagnèrent après une croissance économique initiale causée par l'inclusion des développements techniques importés par les Romains.<sup>349</sup> Aux suites des changements démographiques du II<sup>e</sup> siècle, une économie stagnante entraînait un appauvrissement général de la population et une plus grande dépendance aux actes d'évergétisme auquel la Bretagne semble aurait alors été exposée si l'on compare ses bâtiments publics avec ceux d'autres provinces.<sup>350</sup>

Face à cet état de fait, au II<sup>e</sup> siècle, il y aurait eu une absence de riches individus en Bretagne. La province aurait été alors dans une situation où elle aurait été exploitée plutôt que développée. De plus, l'administration centrale devait investir beaucoup plus de ressources que dans d'autres provinces. Cependant, les développements dans l'infrastructure se limitaient aux grands centres du pouvoir romains et la « romanisation » était inégale lorsqu'on s'éloignait des régions urbaines et militaires. Dans le territoire rural, par exemple, les maisons rondes britanniques

---

<sup>345</sup> De La Bédoyère G. *The Buildings of Roman Britain*. Londres, 1991, p.100-102.

<sup>346</sup> Fulford, M., « Economic Structures *Loc. cit.*, p.324.

<sup>347</sup> *Britannia* 7 (1976) no.1, no.2; RIB 2; *Britannia* 10 (1979); RIB 270; JRS 52 (1962) no.8; RIB 658; *Britannia* 8 (1977) no.18; RIB 656; JRS 46 (1956) no.3; RIB 103; RIB 91; RIB 288; RIB 707; RIB 88; RIB 235; *Britannia* 8 (1977) no.4; RIB 141, RIB 152.

<sup>348</sup> Jongman, W. M., *Loc. cit.*, p.617-618.

<sup>349</sup> Lo Cascio E. « The Early Roman Empire: The state and the economy ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p.647.

<sup>350</sup> Scheidel W. « Approaching the Roman economy ». Dans Scheidel, W. dir., *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press 2012, p.11.

persistent même après l'apparition plus répandue des villas. Le style et la culture britannique ne disparaissent pas en faveur du style et de la culture romaine. Au contraire, la culture autochtone perdure et porte son influence à travers l'époque romaine. Dans le milieu rural, les maisons rondes de style breton demeurent plus répandues que les villas de style romain. On en retrouve aussi à Londres et dans les villes d'Alcester, Godmanchester, Baldock, Ashton, Heybridge, Westhawk Farm.<sup>351</sup>

Pratiquement, l'infrastructure britannique subit plusieurs changements en conséquence de la « romanisation », mais la majorité des coûts et des modifications se limitaient aux grands sites militaires et civils tels que celui de Colchester la supposée capitale romaine.<sup>352</sup> Une majorité de la population rurale n'aurait donc pas observé ou bénéficié des changements opérés par cette nouvelle administration et les énormes coûts du maintien de cette infrastructure n'auraient pas supplanté l'identité bretonne, mais aurait créé une fusion des deux cultures. La concentration des centres urbains dans les régions du sud entraînait une plus grande influence que celle qu'on peut observer au nord de la province hormis les centres militaires. En plus, au regard de leur implication dans la « romanisation » par leur financement des édifices publics, « l'élite » urbaine britannique subit une plus grande influence que la majorité de la population.<sup>353</sup>

#### **2.4 Langage, numismatique et réseau de commerce**

Pour comprendre les effets de la « romanisation » sur la langue et la monnaie, un court portrait de l'état de l'île avant l'occupation romaine est nécessaire. Les preuves archéologiques indiquent que les pièces de monnaie venant du continent apparaissent en Angleterre vers 200 avant notre ère.<sup>354</sup> De plus, il indique une influence gauloise, les Gaulois eux-mêmes influencés par (et imitant) le monnayage grec. Cela nous indique que, déjà à cette époque, on ne peut considérer l'île comme une entité isolée du continent.<sup>355</sup> Les pièces de monnaie donnaient alors une place

---

<sup>351</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 285-375

c.f. Hingley R. *Rural settlement in Roman Britain*, Londres, 1989; Friendship-Taylor R. et D. *From Roundhouse to Villa*, Hackleton, 1997; Oswald A. « A doorway on the past: practical and mystic concerns in the orientation of roundhouse doorways ». Dans Gwilt et Haselgrove dir., *Reconstructing Iron Age Societies*, 1997, p.87-95; Morris P. *Agricultural Buildings in Roman Britain*, Oxford, 1979.

<sup>352</sup> C.f. Crummy P. *Excavations at Lion Walk, Balcerne Lane and Middlesborough*, Colchester, 1984; Crummy P. *Excavations at Culver Street and Miscellaneous Sites 1971-85*, Colchester, 1992; Crummy P. *City of Victory: the story of Colchester – Britain's first Roman town*, Colchester, 1997; Hawkes C. and Crummy P. *Camulodunum 2*, Colchester, 1996.

<sup>353</sup> Haverfield F. *The Romanization of Roman Britain*, Oxford, 1912, p.79.

<sup>354</sup> Creighton J. *Op. cit.*, p.28.

<sup>355</sup> Champion T. *Loc. cit.*, p.159.

symbolique importante au cheval par l'élite. Les nobles étaient entourés d'une garde de cavalier qui devenait une noblesse entourant le chef, faisant écho au style celte de la Gaule. La symbolique de ces pièces associait les chevaux avec le pouvoir royal et les guerriers sur des chevaux comme un ordre social distinct. Le lien entre la royauté et les chevaux représentait une alliance entre la nature et un chef. Cela servait à mieux asseoir son pouvoir. Ces styles et l'importance symbolique du cheval pour la classe des chefs entourés d'une garde de cavalier est ce que nous pouvons retirer de la monnaie de l'époque préromaine.<sup>356</sup> Pendant la période romaine subséquente, on observe avec la « romanisation » quelques changements indiquant les priorités symboliques romaines et le résultat du mélange avec la culture britannique.

Une analyse des pièces de monnaie retrouvées lors de l'époque impériale permet de voir l'utilisation de la monnaie impériale comme outil de propagande politique. Par exemple, l'empereur Claude illustra son triomphe et celle de son représentant, Aulus Plautius par l'émission de pièce de monnaie avec la mention de Bretagne.<sup>357</sup> Cette pratique semble avoir duré pendant une grande partie de l'administration romaine et de nombreux empereurs utilisaient la monnaie pour tenter d'asseoir des symboles de leur autorité sur la province. Ce sera le cas de l'empereur Septime Sévère qui fera de nouvelles pièces en 208 pour illustrer sa guerre contre les rebelles et son fils Caracalla fera de même en 209.<sup>358</sup> Ainsi, les preuves archéologiques indiquent qu'au cours des deux premiers siècles, la société britannique devient beaucoup plus monétisée. Au cours des siècles suivants, Londres et Colchester deviennent même des lieux de frappes pour la monnaie.<sup>359</sup> Ces apparitions concluent avec l'usurpateur Carausius. En effet, puisqu'il est un « empereur » il doit battre de la monnaie à son effigie. Comme sa base d'opérations est la Bretagne, il choisit des lieux sur son territoire pour produire ces pièces. Cela signifie que la production locale et la propre monétisation de la Bretagne se passent plus tardivement que la période que nous observons avec la politisation de la province sous les différents usurpateurs originaire de cette province (Carausius, Constantin et Magnus Maximus).<sup>360</sup> Vraisemblablement, grâce aux efforts de monétisation de

---

<sup>356</sup> Creighton J. *Op. cit.*, p.24-54.

<sup>357</sup> RIC, I, p. 123, no. 45.

RIC, I p.131, no. 122.

<sup>358</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.201.

<sup>359</sup> Plus de 1600 pièces frappées sur ces sites ont été retrouvés à ce jour dans le RIC (Roman Imperial Coinage) c.f. OCRE. Online Coins of the roman, Empire, [en ligne], [http://numismatics.org/ocre/results?q=region\\_facet:%22Britannia%22](http://numismatics.org/ocre/results?q=region_facet:%22Britannia%22) (Page consulté le 26 octobre 2021)

<sup>360</sup> RIC V Carausius 1-1097.

l'administration romaine des pièces de monnaie peuvent être retrouvées partout sur l'île.<sup>361</sup> Ces pièces et leur concentration permettent aussi de mieux comprendre les endroits qui étaient favorisés pour le commerce. Ces endroits étaient bien entendu surtout sur les grands sites urbains du sud<sup>362</sup> de la province et confirment la prééminence de grandes villes tels que Londres comme centre de commerce. Dès le premier siècle, les pièces de monnaie tribales disparaissent en faveur de la monnaie impériale.<sup>363</sup> De sorte qu'une grande partie de la population aurait été exposée à cet aspect de la « romanisation ».

Ainsi, un effet parallèle et nécessaire à cette diffusion de cette nouvelle monnaie était le développement et le maintien d'un réseau commercial qui connectait la Bretagne au monde romain. Le commerce dépendait alors du maintien de l'infrastructure et principalement du réseau de routes et de la voie maritime.<sup>364</sup> De ce fait, pour maintenir l'introduction du système monétaire romain, l'État se devait de construire les routes commerciales et devait les maintenir pour assurer le maintien non seulement de son ravitaillement alimentaire et de son courrier, mais aussi de son commerce.<sup>365</sup> Au courant du deuxième siècle, le maintien des routes provinciales et leur amélioration étaient de la plus haute importance, car le commerce à longue distance subissait une diminution pour un commerce à courte distance.<sup>366</sup> En effet, le nombre d'épaves que les archéologues retrouvent comparativement au premier siècle indique qu'au deuxième siècle, beaucoup moins de bateaux circulaient vers la Bretagne.<sup>367</sup> Ainsi, les dépenses pour rendre le commerce efficace auraient été concentrées sur l'intérieur de l'île. En raison du fonctionnement du *cursus publicus*, cela aurait augmenté le poids économique sur la population, car l'entretien de ce réseau fonctionnait grâce à une contribution locale.<sup>368</sup>

---

<sup>361</sup> Lo Cascio E. « The Early Roman Empire: The state and the economy ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p.628.

<sup>362</sup> Fulford M. « Economic hotspots and provincial backwaters: modelling the late Roman economy ». Dans Cathy E. King et David G. Wigg dir., *Coin Finds and Coin Use in the Roman World*, Studien zu Fundmünzen der Antike, Berlin, Mann Verlag, 1996, p.177.

<sup>363</sup> Leveau P. *Loc. cit.*, p.663.

C.f. Roman Provincial Coinage Online (RPC). <https://rpc.ashmus.ox.ac.uk/> (Page consulté le 21 octobre 2021)

<sup>364</sup> Voir Appendice 6 et 7.

RIB 2219-2314.

<sup>365</sup> Leveau P. *Loc. cit.*, p.663.

<sup>366</sup> Fulford, M., « Britain and the Roman Empire: the evidence for regional and long distance trade ». *Loc. cit.*, p.40.

<sup>367</sup> *Ibid.*, p.44.

<sup>368</sup> Voir Appendice 3.

Ensuite, un autre effet de cette « romanisation » qui venait affecter le quotidien était l'introduction d'une nouvelle langue de commerce, le latin. L'introduction de cette langue était un changement observable dans la numismatique de l'île. Les Romains, pendant leur occupation, apportaient non seulement leurs édifices, leurs routes, leurs nourritures, mais aussi leur monnaie et par incidence leur langue. En effet, l'étude des monnaies durant la période romaine permet de constater l'introduction du latin dans la province. Son utilisation semble avoir été encouragée par l'administration romaine et servait d'outil pour mieux asseoir leur autorité et inclure l'élite dans le giron romain.<sup>369</sup> Les fonds nécessaires pour assurer ce changement étaient donc une facette de la « romanisation » de la province et de la volonté de stabiliser celle-ci. Pour faciliter ce processus, l'administration cherchait à créer une élite proche de la culture latine.

Ce processus s'était enclenché dès l'établissement de royaumes clients bien avant l'occupation. Ainsi, lorsque Jules César envahit la Bretagne il y introduit déjà un changement des structures du pouvoir. De nouvelles pièces de monnaie avaient été fondues pour en créer de nouvelles qui dorénavant incorporait des symboles inspirés par Rome.<sup>370</sup> Lors de l'invasion initiale de la province en 43, l'élite politique de la Bretagne subissait depuis longtemps une forte influence romaine et les inspirations du style romain étaient évidentes dans la monnaie qu'ils utilisaient.<sup>371</sup> Même les techniques de conception de la monnaie étaient romaines.<sup>372</sup> En effet, les premières pièces ayant des inscriptions latines se retrouvent au premier siècle avant notre ère sous le règne de Commios.<sup>373</sup> Plus tardivement, Cunobelinos, dont le royaume se situait aussi au sud, utilisait le titre de *rex* sur certaines de ses pièces.<sup>374</sup> Ses fils tenteront de résister à l'invasion en 43, sans succès.<sup>375</sup> L'utilisation de monnaie avec inscriptions latines devenait une façon pour les dirigeants d'asseoir leur légitimité. En effet, les royaumes du sud-est étaient considérés comme clients de Rome et leur utilisation du latin aurait confirmé qu'ils avaient le support de Rome à leurs adversaires. Les preuves archéologiques confirment le lien de proximité parmi les membres de

---

<sup>369</sup> Tacite, *Agricola*, 21.

<sup>370</sup> Creighton J. *Op. cit.*, p.74.

<sup>371</sup> *Ibid.*, p.179.

<sup>372</sup> *Ibid.*, p.217.

<sup>373</sup> *Ibid.*, p.147.

*Ibid.*, p.65.

C.f. Commios VA 350: S6.

<sup>374</sup> Plus de 150 ont été retrouvés avec l'inscription REX

Celtic Coin Index (CCI). *Celtic Coin Index digital* [en ligne], CCI 00.0991, <https://cci.arch.ox.ac.uk/results?q=Cunobelinus%20AND%20fulltext%3Arex>, (Page consulté le 2 avril 2022).

<sup>375</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 74.

l'élite britannique et Rome.<sup>376</sup> C'est pourquoi nous pouvons observer que les pièces de monnaie de style romain étaient confortablement établies dans le sud de la Bretagne dès 80 avant notre ère.<sup>377</sup> De ce fait, au moment de l'invasion entreprise par Claude en 43, Rome avait déjà « romanisé » la noblesse du sud-est de l'île.

Ces changements étaient concentrés dans les régions du sud-est, et les investissements économiques affectaient en premiers lieux l'économie urbaine de cette région. En effet, le changement dans le style de monnaie et la langue employée sont moins nombreux et les produits importés étaient plus rares en campagne. Le schéma de la « romanisation » peut aussi être rendu clair grâce à la quantité de preuves archéologiques et numismatiques que nous avons de l'île. Les centres urbains et militaires étaient plus touchés que les autres régions de l'influence romaine. Les pièces y sont retrouvées en plus grands nombres qu'ailleurs.<sup>378</sup> Cependant, elles n'y sont pas encore produites au II<sup>e</sup> siècle, ces pièces sont donc importées. La langue et les symboles romains du pouvoir introduit à travers la monnaie, le commerce et les élites n'auraient certes pas été sans effet, mais auraient été moins importants pour une grande majorité de la population. Bref, l'élite aurait été plus affectée que le reste de la population. La langue latine aurait été connue grâce au commerce avant la conquête romaine.<sup>379</sup>

Cependant, il faut se méfier de surestimer l'information que le commerce et la numismatique peuvent nous procurer. En effet, le langage du pouvoir ne correspond pas nécessairement à un changement sur le langage commun.<sup>380</sup> Les dialectes locaux et la langue du peuple perdurent au travers l'occupation. Le régionalisme et ses caractéristiques rendent les effets de la « romanisation » différents selon les régions. Les grands centres civils et militaires subissent l'approche la plus directe de la part des Romains. Ainsi, les communications du quotidien pour une majorité de la population seraient demeurées Celtiques.<sup>381</sup> La survie des langages gallois, cornique, breton et celte démontre qu'un multilinguisme existait dans la province romaine et que le latin n'était pas le seul langage employé particulièrement si l'on excluait les membres de l'administration et de l'armée.<sup>382</sup> Sans aucun doute, les administrateurs romains étaient conscients

---

<sup>376</sup> *Ibid.*, p.71.

<sup>377</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 69.

<sup>378</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>379</sup> Creighton J. *Op. cit.*, p.157.

<sup>380</sup> *Ibid.*, p.150.

<sup>381</sup> *Ibid.*, p.147.

<sup>382</sup> *Ibid.*, p.158.

de cette situation. Hormis eux et les sites militaires, la langue commune n'était pas le latin. La diffusion de la monnaie et du latin était présente là où les routes commerciales étaient entretenues et construites pour répondre aux besoins des endroits où l'administration romaine était présente. En raison de leur forte concentration, les archéologues ont interprété la distribution des pièces officielles comme une monétisation de la société qui se limitait aux centres urbains, forteresses et forts en raison de leur rareté hors des sites militaires ou avec un passé militaire.<sup>383</sup> Il semble que la monétisation de la société avait ses racines et ses limites sur les points de diffusion de la « romanisation ».

Les élites urbaines et militaires de la société auraient ainsi été plus exposées à la monnaie et au commerce romain. Cette petite frange de la population est celle qui aurait été la plus exposée à la « romanisation ». La langue latine permettait d'être accoutumé avec les symboles romains et la monnaie romaine imposait un cours légal aux frappes, auquel les Romains et leurs partenaires commerciaux pouvaient se fier.<sup>384</sup> L'émission de nouvelles monnaies latines avec les symboles du pouvoir romain aurait donc été importante pour l'administration romaine. Par leur nature de proximité avec les agents de la « romanisation », il est naturel que ce soit dans les centres urbains et militaires que les pièces romaines soient retrouvées en majorité. Ainsi, ce chapitre nous permet de comprendre que la « romanisation » comprenait plusieurs dépenses et le maintien de plusieurs coûts sur une longue durée due à ce qu'elle impliquait c'est-à-dire le développement et maintien de bâtiments, la circulation de monnaies, le maintien de réseaux d'échanges et de commerces, l'introduction d'un nouveau régime alimentaire et l'introduction d'une nouvelle langue administrative sur un large territoire.

---

<sup>383</sup> Cherry D., « The Frontier Zones ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir. *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p.733 et Whittaker C. R. *Frontiers of the Roman Empire. A Social and Economic Study*, Baltimore, 1994, p.128.

c.f. Fulford M. « The economy of Roman Britain ». Dans M. Todd dir., *Research on Roman Britain 1960–89*, Londres, Society for the Promotion of Roman Studies, 1989, p. 175-201.

<sup>384</sup> Terpstra Taco. *Trade in the Ancient Mediterranean: Private Order and Public Institutions*, The Princeton Economic History of the Western World, Princeton, Princeton University Press, 2019, p.125-167.

### **Chapitre 3 : Les coûts du personnel et des infrastructures militaires**

Dans ce chapitre, nous aborderons les coûts associés à la présence des militaires dans la province de Bretagne. La Bretagne fut une zone mouvementée dès sa conquête et les premiers siècles demandèrent une présence militaire considérable pour maintenir l'administration romaine et assurer la stabilité de la région. Pendant le deuxième siècle, cette présence était toujours considérable et plusieurs sites militaires furent construits et devaient être maintenus par la suite, ce qui constituait certainement des importants frais rattachés aux soldes des soldats. Pour comprendre le poids économique ainsi que les effets que la nécessité de maintenir une armée dans la province britannique demande, nous allons commencer par une explication de la composition et le fonctionnement de l'armée romaine au deuxième siècle et nous observerons en quoi la Bretagne était similaire ou différente des autres provinces de son époque. Pour ceci, nous choisissons le cas de la Germanie comme comparaison que nous aborderons au cours du quatrième chapitre.

Nous mentionnerons le rôle non seulement économique, mais aussi social que les légionnaires et les troupes auxiliaires portaient avec eux dans la province britannique. Par la suite, nous discuterons les dépenses quotidiennes que les soldats amenaient avec eux au niveau matériel et alimentaire. Ainsi, nous évaluerions si la province avait la capacité de soutenir celles-ci par elle-même et si les dividendes économiques justifiaient la présence militaire des légions sur le territoire britannique. Nous déterminerons alors si d'autres facteurs que le bénéfice économique justifiaient la présence militaire importante. Finalement, nous concentrerons notre analyse sur l'infrastructure défensive la plus connue de la province encore à ce jour : le mur d'Hadrien. Nous analyserons le rôle que celui-ci a joué dans la province et l'intention derrière sa construction au début du deuxième siècle. Cela permettra par la suite de comprendre les raisons derrière la construction d'un second mur sous le règne de l'empereur Antonin le Pieux et le retrait de la « frontière » sur le mur d'Hadrien vers la fin de son règne.

Le regard que nous porterons sur ces éléments permettra de mieux comprendre l'impact de l'armée sur le paysage de la province et le rôle économique que les éléments militaires romains avaient intégré avec eux dans la province britannique. Avec ces derniers éléments, nous pourrions finalement avoir un regard d'ensemble nous permettant d'évaluer plus clairement les apports et les dépenses économiques que l'occupation de la Bretagne par l'administration romaine entraînait. Par la suite, nous donnerons quelque piste pour justifier le choix de maintenir et d'investir dans le futur de cette province par les nombreux successeurs de Claude au courant du deuxième siècle, et

si le retour sur cet investissement était perceptible vers la fin de ce siècle, souvent décrit par les auteurs contemporains comme l'apogée de l'Empire romain. Nous pourrions ainsi voir si au sommet de sa capacité économique la Bretagne était un fardeau ou un bénéfice pour l'empire. En effet, Dion Cassius écrivait à la mort de Marc Aurèle que l'histoire romaine passait de l'or au fer et à la rouille.

περὶ οὗ ἤδη ῥητέον, ἀπὸ χρυσοῦς τε βασιλείας ἐς σιδηρᾶν καὶ κατιωμένην τῶν τε πραγμάτων τοῖς τότε Ῥωμαίοις καὶ ἡμῖν νῦν καταπεσοῦσης τῆς ἱστορίας.<sup>385</sup>

### 3.1 Histoire des légions et des auxiliaires dans la province

Au début du deuxième siècle, l'administration romaine est capable de maintenir son autorité et son pouvoir sur ses nombreuses provinces non seulement grâce à la coopération des élites dirigeantes locales, mais aussi grâce à l'existence des légions et de l'énorme appareil qu'est l'armée romaine. Le maintien de l'ordre dans la province britannique fut, au cours de son occupation, un constant problème qui requérait la présence de nombreuses légions. Nous avons déjà mentionné qu'Auguste n'avait pas voulu entreprendre la conquête de l'île, car il n'en voyait pas les bénéfices potentiels. Cette attitude fut maintenue bien après sa mort. En effet, selon Suétone, Néron aurait envisagé l'abandon complet de la province, mais aurait été empêché par orgueil et la honte qu'un retrait aurait fait rejaillir sur son prestige impérial.<sup>386</sup> Les décisions politiques sont rarement influencées par le côté purement rationnel et, dans le cas de la Bretagne, on n'échappe pas à cette règle. Il était impensable pour un empereur romain de tolérer qu'un peuple qu'il considérait comme inférieur puisse défier avec succès les capacités de l'appareil impérial et particulièrement pour Néron d'admettre que son père Claude avait commis une erreur. De plus, une fois l'investissement initial fait pour assurer le contrôle de l'île, on ne pouvait pas aisément justifier cette dépense si l'on décidait tout simplement d'abandonner les gains faits au coût du sang des soldats.

Un autre facteur qui venait limiter la capacité des gouverneurs à assurer la stabilité était que ceux-ci n'étaient pas libres d'entreprendre une rapide conquête de l'ensemble de l'île. Aux yeux des empereurs, cette province était considérée comme d'une importance somme toute

---

<sup>385</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, 72.36.4 *Cette question doit être notre nouveau sujet, car notre histoire descend maintenant d'un royaume d'or à un royaume de fer et de rouille comme les affaires le faisaient pour les romains de cette époque.*

<sup>386</sup> Suétone, *La Vie des Douze Césars*, Néron.18.1 et Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.42.

mineure. Nombre de ses soldats furent redéployés sur différents fronts jugés plus importants. Le nombre de troupes varia entre trois et quatre légions avant de se stabiliser à trois. Bref, pour une majorité de son occupation, le nombre de soldats présents dans la province britannique ne permettait pas la conquête totale des îles britanniques, mais plutôt le maintien d'un *statu quo*.<sup>387</sup> Les gouverneurs étaient des membres du Sénat avec le rang d'ex-consuls assistés par de plus jeunes sénateurs comme assistant de juridiction (*iuridici*) et de futurs sénateurs (*tribuni laticlavii*).<sup>388</sup> L'élite sénatoriale cultivait également cette vision et un retrait de cette province aurait été une perte de prestige énorme pour l'empereur parmi « ses pairs ».

En 43, lors de la conquête de la province, Claude avait déployé quatre légions. La II<sup>e</sup> légion *Augusta*, IX<sup>e</sup> légion *Hispana*, la XIV<sup>e</sup> légion *Gemina* et la XX<sup>e</sup> *Valeria Victrix*. Vers la fin des années 70, quatre légions demeuraient en Bretagne. La II<sup>e</sup> légion *Augusta* à Isca (Carleon) dans ce qui est aujourd'hui le sud du pays de Galles, la II<sup>e</sup> *Adiutrix* à Deva (Chester), la IX<sup>e</sup> légion *Hispana* à Eboracum (York) et finalement la XX<sup>e</sup> légion *Valeria Victrix* à Viroconium (Wroxeter).<sup>389</sup> En 66, Néron retirait la XIV<sup>e</sup> légion *Gemina* qui avait été cruciale pour défaire la rébellion de Boudicca pour la redéployer pour son expédition dans le Caucase. Cependant, il privait de ce fait la Bretagne d'une grande portion de son personnel militaire d'expérience.<sup>390</sup> Celle-ci fut remplacée quelques années plus tard par la II<sup>e</sup> légion *Adiutrix* avec l'arrivée du gouverneur Petilius Cerialis et l'administration romaine revigorée par les mesures bureaucratiques de la dynastie flavienne. Ce remplacement était une réponse aux nombreux troubles qui affectaient toujours le contrôle de cette province turbulente.<sup>391</sup> L'administration romaine semble à partir de cette époque préférer engager des gouverneurs qui connaissent bien le territoire sous leur tutelle. En effet, Petilius Cerialis, ancien légat de la IX<sup>e</sup> légion, est le premier gouverneur de la province ayant fait des années de service militaire dans celle-ci.<sup>392</sup> Son successeur Sextus Iulius Frontinus était crédité par Tacite de la subjugation du peuple des Silures, un peuple du sud de l'Écosse moderne qui avait tenu les armées romaines sur leur garde près de trente ans.<sup>393</sup>

---

<sup>387</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 90.

<sup>388</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.2.

<sup>389</sup> Hassall M. « The Army ». Dans Bowman A.K. et al. dir., *The Cambridge Ancient History; 11. The High Empire, A.D. 70 - 192*. 2<sup>e</sup> édition, Cambridge University Press, 2000, p.321.

<sup>390</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.56.

<sup>391</sup> *Ibid.*, p.57 avec Tacite, *Agricola*, 8.

<sup>392</sup> *Ibid.*, p.63.

<sup>393</sup> Tacite, *Agricola*, 17.

C'est sous la dynastie flavienne et avec l'attention d'empereurs compétents et actifs dans l'administration romaine que les gouverneurs de la province purent solidifier la conquête de l'île et implanter le mode de vie romain en vertu d'une présence militaire accrue et à la permission de passer à l'offensive. Cependant, ce remaniement des troupes prit quelques années, car les légions britanniques avaient, à l'aube de cette nouvelle dynastie romaine, perdu une partie de la confiance de l'administration impériale, car nombre d'entre eux avaient supporté Vitellius avant de se rallier à Vespasien.<sup>394</sup>

Le gouverneur le plus connu de cette époque est le successeur de Frontinus, le général Cnaeus Julius Agricola. C'est le seul gouverneur connu de cette province ayant servi au rang de tribun, légat et gouverneur dans la même province. Dans le monde militaire romain, servir deux fois avec la même armée était rare. Vespasien mettait donc en place un gouverneur expérimenté qu'on pouvait bel et bien qualifier d'expert de la Bretagne.<sup>395</sup> C'est sous cette combinaison d'un empereur informé des besoins de la province (Vespasien lui-même ayant été présent en Bretagne lors de sa conquête sous Claude<sup>396</sup>) et d'un gouverneur compétent que les plus grands gains pouvaient être accomplis. Autrement, atteindre le contrôle total de l'île était une tâche trop difficile pour l'administration romaine. Chaque engrenage était nécessaire et rare à avoir simultanément. Il était difficile d'avoir un gouverneur compétent et un empereur compétent et surtout qui comprenait bien le territoire et ses particularités.

De fait, Agricola ayant servi sous Cerialis et sous Paullinus durant la rébellion de Boudicca était fort accoutumé aux régions, aux habitants et aux troubles de la province pour laquelle il devint gouverneur. Grâce à son beau-fils Tacite, qui publia une biographie de sa vie, nous avons une bonne idée de ses agissements lors de ses années à la tête de la province britannique. Cependant, nous vous rappelons qu'il faut mesurer la fiabilité de Tacite en raison de son lien familial avec Agricola. Lui-même remet en question la valeur de ses écrits.<sup>397</sup> Selon ces écrits, en 77, il conquiert l'île de Mona près de 10 ans après que la campagne pour son contrôle avait été abandonnée sous l'administration de Caius Suetonius Paullinus en raison de la rébellion de Boudicca.<sup>398</sup> Agricola, par la suite, repoussa la frontière jusqu'à Inchtuthil après sa victoire sur les peuples rebelles de la

---

<sup>394</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.61 avec Tacite, *Agricola*, 16-17.

<sup>395</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.72 avec Tacite, *Agricola*, 18.

<sup>396</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.22 avec Tacite, *Agricola*, 13.

<sup>397</sup> Tacite, *Agricola*, 3.

<sup>398</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.49 avec Tacite, *Agricola*, 18.

Bretagne à la bataille du *Mons Graupius* en 83. Par la suite, une garnison de légionnaires occupait à Inchtuthil, ce qui nous indique une domination complète de l'île à cette époque. Cependant, une crise militaire sur la frontière du Danube en 87 entraîna un retrait de la II<sup>e</sup> légion *Adiutrix* et plusieurs unités de troupes auxiliaires furent remobilisées avec eux. Une formule classique pour la province refit alors surface. Sa stabilité et son contrôle intégral étaient sacrifiés en faveur d'autres zones que l'administration jugeait plus importantes. La forteresse d'Inchtuthil fut démantelée et une grande partie des conquêtes d'Agriola furent tout simplement abandonnées sans aucun combat.<sup>399</sup>

Sous la dynastie des Antonins, la présence militaire dans la province britannique était de trois légions ainsi qu'environ cinquante à soixante unités de troupes auxiliaires. Durant le règne de l'Empereur Hadrien. La II<sup>e</sup> légion demeurait à Caerleon, la XX<sup>e</sup> est à Chester et la VI<sup>e</sup> était basée à York.<sup>400</sup> Trois légions étaient le minimum que l'on verra dans la province, et ce jusqu'à son abandon par Rome au début du V<sup>e</sup> siècle.<sup>401</sup> Une vision globale du déplacement des troupes assignées à la Bretagne permet de comprendre que l'attention des empereurs n'était pas souvent axée vers la conquête complète, mais vers des campagnes plus « populaires ». À cette époque, près de deux générations avaient passé depuis la conquête romaine.<sup>402</sup> Le règne de Nerva continua l'intégration d'éléments militaires dans la province et leur influence augmentait dans le milieu social avec la fondation d'une troisième colonie de vétérans à Gloucester (*Glevum*), qui venaient s'ajouter à Colchester (*Camulodunum*), fondé en 49 et Lincoln (*Lindum*), fondé sous Domitien.<sup>403</sup> Une accélération de l'intégration d'élément militaire semblait donc être en place en Bretagne au début du II<sup>e</sup> siècle. Cela en faisait une zone propice au recrutement de nouveaux éléments militaires en comparaison avec d'autres provinces. Le recrutement militaire était en effet considérable pour la Bretagne, atteignant environ 1200 à 1500 troupes auxiliaires annuellement (12 000 à 15 000 par décennie). Ceci aurait représenté un recrutement en haut de la moyenne comparativement aux autres provinces.<sup>404</sup> Cependant, cette situation n'apportait pas de bénéfices pour la province elle-même, mais aurait épaulé le reste du monde romain. La province était moins attentivement

---

<sup>399</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p. 57.

<sup>400</sup> Hassall M., *Loc. cit.*, p.321-322.

<sup>401</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p. 320.

<sup>402</sup> Génération = environ 25 ans.

<sup>403</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.11-12.

<sup>404</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 92-93.

surveillée durant cette période et ne représentait pas une zone très active de l'empire. Nombre de forts qui gardaient le territoire écossais étaient abandonnés sous le règne de Trajan et les unités auxiliaires étaient redéployées en grand nombre vers sa campagne au Danube contre les Daces. La IX<sup>e</sup> légion *Hispana* fut retirée de la province pour être redéployée vers d'autres frontières à cette époque.<sup>405</sup> Cependant, les événements qui vont se produire sous le règne du successeur de Trajan, l'empereur Hadrien, sont un rappel que la province ne pouvait toujours pas se permettre d'être délaissée d'une présence militaire significative en raison de la facilité avec laquelle elle pouvait se rebeller et représenter une menace.

La succession d'un empereur était le moment le plus propice aux troubles civils et une rébellion majeure perturbe la province éloignée de Bretagne en 117, lors de la succession de Trajan par Hadrien, et cette rébellion infligea de nombreuses pertes romaines.<sup>406</sup> Un indice important est la tombe d'un centurion à proximité de Vindolanda correspondant à cette époque.<sup>407</sup> Cependant, les preuves archéologiques ne nous permettent pas de confirmer si la IX<sup>e</sup> légion *Hispana* retourna en Bretagne après la campagne de Trajan, mais, ce qui est certain, c'est qu'à cette période, elle fut remplacée par la VI<sup>e</sup> légion *Legio Victrix*. Le folklore moderne a émis plusieurs théories sur le sort énigmatique de la neuvième légion et lui a donné le sobriquet de « La Légion perdue ». Une théorie avancée par l'historien Theodor Mommsen était que la légion avait été décimée au combat par les troupes du nord de la Bretagne à la suite de leur retour du front germanique quelque part après 108, date de la dernière inscription faite par la légion retrouvée en Bretagne.<sup>408</sup> Aujourd'hui, cependant, cette théorie a fait l'objet de fortes critiques grâce à de nombreuses preuves archéologiques trouvées depuis qui contredisent les suppositions faites auparavant. Par exemple, plusieurs inscriptions de la légion IX *Hispana* ont été retrouvées en 2015 sur le site de Nijmegen aux Pays-Bas indiquant leur présence dans la région aux alentours de 120, bien après leur supposée destruction. La nouvelle théorie est que la légion fut déplacée de la Bretagne vers d'autres fronts et qu'elle fut détruite dans un autre conflit. Les hypothèses proposent la révolte de Bar Kokhba

---

<sup>405</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.106.

<sup>406</sup> *Ibid.*, p.106.

<sup>406</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002., p. 73-75 et Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 119-120.

<sup>407</sup> RIB 3364.

<sup>408</sup> Cette vision fut grandement popularisée en 1954 après la publication du roman intitulé *L'aigle de la neuvième légion* de Rosemary Sutcliff, qui a fait l'objet d'une adaptation au cinéma en 2011. Voir maintenant Campbell Duncan B. *The Fate of Tthe Ninth. The curious Curious disappearance Disappearance of one One of Rome's legions Legions* . 2018, Bocca della Verità Publishing / Kindle Direct Publishing, p.48-53.

(132-135) ou la guerre contre les Parthes en Arménie (161-166), comme de potentiels responsables de sa disparition. Ceux qui maintiennent toujours la théorie de leur destruction en Bretagne suggèrent que les multiples inscriptions trouvées à Nijmegen sont celles d'un simple détachement et non de l'entière de la légion. Dans tous les cas, la certitude est qu'à la fin du deuxième siècle, les listes des légions qu'on retrouve n'incluent pas cette légion. Ces listes sont celles trouvées sur une colonne romaine (CIL VI 3492)<sup>409</sup> et dans les écrits de Dion Cassius aux environs de 210-232).<sup>410</sup>

Ainsi, pour la Bretagne, la VI<sup>e</sup> légion *Legio Victrix* est transférée de la Germanie inférieure pour assurer une continuité de l'occupation militaire au vu du déplacement de la neuvième.<sup>411</sup> C'est en 122 que le nouveau gouverneur Aulus Plautorius Nepos arrive avec celle-ci et que la nouvelle légion remplace officiellement la neuvième à leur base de York.<sup>412</sup> Ainsi, à partir du règne d'Hadrien, les garnisons de légionnaires assurant le contrôle de la turbulente province sont la II<sup>e</sup> *Augusta* à Caerleon, la XX<sup>e</sup> *Valeria Victrix* à Chester et la VI<sup>e</sup> *Victrix* à York.<sup>413</sup> Les sources contemporaines indiquent que le contrôle de la province était difficile à maintenir même à cette époque. Dans la *vita Hadriani* de l'Histoire Auguste, on décrit les Bretons comme un peuple qu'on ne pouvait garder sous contrôle, un stéréotype datant du IV<sup>e</sup> siècle même, quand la province était encore paisible jusqu'à l'usurpation de Magnus Maximus en 383.<sup>414</sup>

### 3.2 Fonctionnement et coût de l'armée romaine en Bretagne

Pour comprendre les coûts qui sont associés au maintien des unités militaires stationnées dans la province de *Britannia* au courant du deuxième siècle, certains éléments sont essentiels. En premier lieu, il faut comprendre la composition d'une légion. La légion était une entité qui a connu plusieurs changements au cours de l'histoire romaine tant en ce qui concerne son fonctionnement et en matière de sa composition. La provenance de ses membres, leur équipement et leur alimentation étaient sujets aux changements non seulement selon les époques, mais aussi par les régions auxquelles elles étaient attirées. Leur capacité d'adaptation a souvent été attribuée comme une des principales raisons de la longévité de l'Empire romain. En gardant ces informations en

---

<sup>409</sup> Voir appendice 3.

<sup>410</sup> Cassius Dion, *Histoire romaine*, 55.23-24.

<sup>411</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.106.

<sup>412</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p.75.

<sup>413</sup> *Ibid.*, p. 320.

<sup>414</sup> *Histoire Auguste*, Hadrien, 5.1.

têtes et en se gardant de faire de trop larges généralisations, il est possible de créer un modèle approximatif ce qu'une légion romaine était au courant du deuxième siècle de notre ère.

Une légion romaine était composée de deux types de soldats. Les premiers et le cœur de toute légion étaient les légionnaires. Un légionnaire faisait partie d'un *contubernium*, une tente commune, avec 7 autres camarades. Dix de ces unités (80 hommes) composaient une *centuria* (centurie). À la centurie étaient assignés un commandant (*centurio*), un second (*optio*), un porte-étendard (*signifer*) et un commandant de la garde (*tesserarius*). Six de ces unités composaient ce qu'on appelait la cohorte (*cohors*). Le nombre de légionnaires dans cette unité était de 480 individus. Dix de ces unités combinées ensemble composaient l'unité qu'on appelle aujourd'hui la légion romaine. Ces unités étaient nommées du numéro un au numéro dix. La première cohorte était composée un peu différemment des autres unités. Elle était composée de 5 centuries (80 soldats) dont le nombre a été doublé (160 soldats). Ce qui amenait le total de la première cohorte à 800 soldats. Les autres cohortes étaient composées du nombre normal de 480 individus.<sup>415</sup> Les légions étaient habituellement accompagnées d'une petite unité de cavalerie les *equites legionis* (litt. cavaliers de la légion) composées de 120 soldats. Un soldat était nommé pour être le porte-étendard de la légion et son nom était *aquilifer* (litt. le légionnaire qui porte l'aigle).

Les cinq centurions des premières cohortes étaient nommés les *primi ordines* (litt. les premières lignes) et le plus haut gradé parmi ceux-ci s'appelait le *primus pilus* (litt. le premier javelot). En haut de celui-ci et dernier poste auxquels un centurion peut espérer être nommé par la légion est le *praefectus castrorum* (litt. préfet de camps). Celui-ci a la charge du fonctionnement quotidien de la légion. C'est celui-ci qui aurait eu l'importante charge de s'occuper de la logistique associée au fonctionnement de sa légion. Toute information et donnée que cet individu aurait détenue permettrait de mieux comprendre le coût réel d'une légion et son influence sur les changements des zones auxquelles celle-ci était affectée.

Les supérieurs de cet homme étaient tous nommés par le sénat romain. Il y avait cinq tribuns militaires. Il s'appelaient les *tribuni angusticlavii* (litt. les tribuns qui portent l'angusticlave). Chacun membre de l'ordre équestre. Leur supérieur direct était le *tribunus laticlavius* (litt. le tribun avec la rayure large). Ce dernier était un futur sénateur. Le poste de *laticlavius* était la première

---

<sup>415</sup> Hassall M. *Loc. cit.*, p.324.

étape vers cette carrière, ce poste était occupé par un jeune homme de 18 ou 19 ans n'ayant aucune expérience militaire et qui, théoriquement, apprendrait le commandement et la voie romaine sous le commandement de l'ultime détenteur de l'autorité de la légion. Il jouait le rôle d'une sorte d'apprenti au légat, le *legatus legionis* (litt. le légat de la légion). Ce dernier était un membre du Sénat de Rome, et le prestige de son rôle reflétait son importance au sein de celui-ci.<sup>416</sup> Ci-bas, je me permets d'introduire deux tableaux permettant de visualiser aisément les unités romaines ainsi que le nombre d'individus composant une légion modèle.<sup>417</sup>

**Tableau 1 Composition d'une légion**

|                                     |                      |
|-------------------------------------|----------------------|
| Contubernium                        | 8 legionarii         |
| Centuria                            | 80 legionarii        |
| Cohors                              | 480 legionarii       |
| Legio                               | 5120 legionarii      |
| Equites Legionis                    | 120 equites legionis |
| Officiers, Sous-officiers et autres | 250 milites          |

**Tableau 2 Nombres d'individus par rang**

|                              |      |
|------------------------------|------|
| Legatus Legionis             | 1    |
| Tribunus <i>laticlavius</i>  | 1    |
| Tribuni <i>angusticlavii</i> | 5    |
| Praefectus castrorum         | 1    |
| Primus pilus                 | 1    |
| Primi ordines                | 4    |
| Centuriones                  | 59   |
| Optiones                     | 59   |
| Tessarii                     | 59   |
| Signiferi                    | 59   |
| Legiones                     | 5120 |
| Equites legionis             | 120  |
| Aquilifer                    | 1    |
| Force théorique d'une légion | 5490 |

<sup>416</sup> *Ibid.*, p.326.

<sup>417</sup> ISO DESIGN. Roman Army Structure | Vindolanda Museum.  
[https://www.youtube.com/watch?v=Rcbedan5R1s&ab\\_channel=ISODESIGN](https://www.youtube.com/watch?v=Rcbedan5R1s&ab_channel=ISODESIGN).  
 (Page consulté le 19 Janvier 2021).

Ainsi, comme on peut l'observer, une légion comprenait théoriquement 5490 individus lorsqu'on y ajoutait les officiers et les porte-étendards. Au deuxième siècle, l'armée romaine aurait compris environ 30 légions pour un effectif d'environ 160 000 soldats.<sup>418</sup> Cela signifie qu'avec les trois légions stationnées et les unités auxiliaires près de 10 % des troupes étaient dans la province de Bretagne.

En plus des citoyens, la légion était accompagnée d'unité auxiliaire. Ceux-ci venaient jouer le rôle de spécialistes et palliaient le manque de flexibilité que les légions pouvaient avoir. Ces unités d'auxiliaires pouvaient être composées de frondeurs, archers, cavaleries ou d'infanterie légère. En théorie, une unité d'auxiliaires consistait en environ mille personnes au maximum. Cependant, plusieurs de ces unités ne dépassaient pas le nombre de cinq cents.<sup>419</sup> La différence marquante entre un auxiliaire et un légionnaire, hormis l'équipement, était que le légionnaire était un citoyen Romain alors que l'auxiliaire ne l'était pas.

En matière de leur nombre total dans l'empire, ils dépassaient largement le nombre de légionnaires. Au début du deuxième siècle, ils étaient en tout près de 220 000 en comparaison aux 160 000 membres de la légion.<sup>420</sup> Sur le total des 440 unités d'auxiliaires connus de cette période, entre cinquante et soixante sont connus pour avoir été stationnés en Bretagne au milieu du deuxième siècle.<sup>421</sup> Ce nombre représenterait lui aussi environ 10 % des unités militaires disponibles au gouvernement impérial.<sup>422</sup> En théorie, un soldat auxiliaire qui servait pendant vingt-cinq ans dans l'armée romaine accédait au statut de citoyen romain ainsi que tous ses descendants.<sup>423</sup>

En se basant sur les données éparpillées de la documentation ancienne, Michael P. Speidel a proposé un modèle du salaire des soldats durant une grande majorité du deuxième siècle.<sup>424</sup> Une information clé pour notre travail est le fait que Septime Sévère avait augmenté le salaire des soldats en 197.<sup>425</sup> Ainsi, nous utiliserons comme référence pour le salaire des soldats la somme

---

<sup>418</sup> Hassall M. *Loc. cit.*, p.320.

<sup>419</sup> *Ibid.*, p.320.

<sup>420</sup> *Ibid.*, p.320.

<sup>421</sup> *Ibid.*, p.323.

<sup>422</sup> *Ibid.*, p.324.

<sup>423</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p. 99.

<sup>424</sup> Voir appendice 11.

<sup>425</sup> Speidel M. « Roman Army Pay Scales ». *Journal of Roman Studies*, 1992, p.350; Suétone, *La vie des douzes Césars.*, Domitien. 7.3; Cassius Dion, *Histoire romaine*, 67.3.5; CIL XII 2602; *Histoire Auguste*, Sévère. 12.2.

qui leur était versée à partir du règne de Domitien de 84 jusqu'à 197. Le salaire fixe des soldats nous permet d'évaluer le coût approximatif d'une légion. Le salaire annuel des légionnaires était de 12 *Aurei* (1200 sesterces).<sup>426</sup> Le salaire des cavaliers aurait été de 14 *Aurei* (1400 sesterces), les centurions auraient été payés 180 *Aurei* (18 000 sesterces), les *primi ordines* 360 *Aurei* (36 000 sesterces), le *Primus Pilus* 720 *Aurei* (72 000 sesterces).<sup>427</sup> Le salaire des tribuns et légats semble avoir été volatil selon les provinces et les époques. Cependant, il semble que le légat ait été payé des sommes aux environs de 2000 *Aurei* (200 000 sesterces).<sup>428</sup> Après le calcul des salaires cumulatifs des différents membres de la légion, nous pouvons affirmer que les coûts auraient approché 7 790 000 sesterces, c'est-à-dire 77 900 *Aurei* annuellement.<sup>429</sup>

**Tableau 3 coûts annuels d'une légion**

| Rang                                      | Paie ( <i>en sesterces</i> ) |
|---|------------------------------|
| 5120 légionnaires (1200 sesterces)        | 6,144 000                    |
| 120 cavaliers (1400 sesterces)            | 168 000                      |
| 59 centurions (18 000 sesterces)          | 1 062 000                    |
| 4 <i>primi ordines</i> (36 000 sesterces) | 144 000                      |
| 1 <i>Primus Pilus</i> (72 000 sesterces)  | 72 000                       |
| 1 Légat                                   | 200 000                      |
| Coût annuel                               | 7 790 000                    |

### 3.3 Coût des auxiliaires

Faire le calcul du salaire des auxiliaires de l'armée romaine est plus complexe. En effet, leur rôle complémentaire signifiait que leur nombre était variable et il en allait de même pour leur composition. Ainsi, quoique nous puissions faire un calcul selon le nombre théorique des unités, il s'agit d'un modèle que nous pouvons modifier dans le cadre d'études de cas grâce aux preuves archéologiques et historiques qui pourraient pointer vers des divergences dans la composition des unités réelles sur le terrain. Les unités présentes en Bretagne ne font pas exception et présente des irrégularités quant à leur nombre et composition. L'unité auxiliaire des Tongres stationnés à

---

c.f. Kraay C. M. « Two New Sesterii of Domitian ». *American Numismatic Society Museum*, Notes 9, 1960, p.109-116; Passerini A, *Athenaeum*, 24, 1946, p.145-159 et Jahn J. « Zur Entwicklung römischer Soldzahlungen von Augustus bis auf Diokletian ». *Studien zu den Fundmünzen der Antike*, 2, 1984, p.53-74.

<sup>426</sup> Speidel M. « Roman Army Pay Scales ». *Journal of Roman Studies*, 1992, p.353.

<sup>427</sup> *Ibid.*, p.380.

<sup>428</sup> *Ibid.*, p.379.

<sup>429</sup> Voir Tableau 3.

Vindolanda au début du deuxième siècle présente un exemple de cette situation, car leur nombre réel était supérieur à leur force sur papier. En effet, il y avait 751 hommes dans leur unité, mais seulement six centurions. Chaque centurie aurait donc eu un surnombre.<sup>430</sup> Ainsi, il est important de comprendre que malgré le nombre théorique que nous pouvons attribuer au nombre d'auxiliaires ce chiffre est grandement volatil. Au milieu du deuxième siècle, les données qui nous sont accessibles supposent l'existence de 28 légions et environ 440 régiments d'auxiliaires dans l'Empire romain.<sup>431</sup> En Bretagne, le nombre d'unités auxiliaire aurait été entre 50 et 60.<sup>432</sup> Pour nos calculs, nous utiliserons la figure de soixante unités auxiliaires et nous pouvons répartir leur type selon la moyenne à travers l'empire avec comme objectif d'illustrer le scénario le plus coûteux. Ce choix permet de faire progresser une estimation du nombre de soldats qui aurait été présent dans la province pour pouvoir faire un calcul du salaire.

### 3.3.1 Sous-types des auxiliaires

Au milieu du deuxième siècle, nous pouvons diviser l'organisation des unités auxiliaires en six sous-types. La première unité et la plus commune parmi les troupes auxiliaires étaient la *cohors quinquagenaria*. Ses unités étaient divisées de la même façon que la légion romaine. C'est-à-dire que l'unité comprenait six centurions de 80 hommes pour un total de 480 auxiliaires. La deuxième unité était la *cohors milliaria*, une version plus nombreuse de la *cohors quinquagenaria*. Elle comprenait dix centurions et donc 800 auxiliaires. Les auxiliaires faisant partie de ces deux premières unités étaient appelés les *miles cohortis* et recevaient le salaire le plus bas parmi les auxiliaires. Au deuxième siècle, il était de 1000 sesterces annuellement. Pour leur compte, les officiers de ces unités, les *centuriones cohortis*, étaient payés un salaire de 5000 sesterces.<sup>433</sup>

La troisième unité était l'*ala*, une unité de 480 cavaliers divisés en seize *turmae*, des escadrons de trente hommes chacun.<sup>434</sup> Théoriquement, cela faisait de leur nombre numérique l'équivalent d'une cohorte. La quatrième unité était l'*ala milliaria*, celle-ci était composée de vingt-quatre *turmae* pour un total de 720 auxiliaires. Les cavaliers de l'*ala* étaient appelés les *equites alae*. Ils étaient les membres les mieux payés des unités auxiliaires. En effet, ils recevaient un

---

<sup>430</sup> Hassall M. *Loc. cit.*, p.334.

<sup>431</sup> *Ibid.*, p.323.

<sup>432</sup> *Ibid.*, p.323.

<sup>433</sup> Speidel, M. « Roman Army Pay Scales ». *Journal of Roman Studies*. 1992, p.349-380.

<sup>434</sup> Hassall M. *Loc. cit.*, p.332.

salaires de 1400 sesterces. Quant à leurs officiers, les *decuriones alae*, ils recevaient un salaire de 7000 sesterces.<sup>435</sup>

La cinquième unité était une unité mixte avec infanterie et cavalerie. Celle-ci se nommait *cohors equitata* et sa composition était de six centuries et quatre *turmae*. Leur nombre était donc de 480 fantassins et 120 cavaliers pour un total de 600 hommes dans l'unité. Finalement, la dernière unité était la *cohors equitata milliaria*. Celle-ci comprenait théoriquement une force de dix centuries et huit *turmae* pour un total de 800 fantassins et 240 cavaliers.<sup>436</sup> Le salaire des fantassins était l'équivalent de celui des deux premières unités. Cependant, le salaire des cavaliers de cette unité, les *equites cohortis*, était inférieur à celui d'une unité exclusivement de cavaliers. Ils recevaient un salaire de 1200 sesterces. Une distinction salariale entre les officiers de cette unité existait aussi. Les officiers de l'infanterie, les *centuriones cohortis*, recevaient un salaire de 5000 sesterces et ceux de la cavalerie, les *decuriones cohortis*, un salaire de 6000 sesterces.<sup>437</sup>

Sur l'ensemble de l'empire, il y avait environ 130 à 135 unités de *cohors quinquagenariae* et 18 *milliarii*. Les unités d'*alae* étaient moins nombreuses comptant 82 unités d'*alae quinquagenariae* et 8 *milliarii*. Finalement, les unités mixtes représentaient un nombre environ équivalent aux unités des cohortes. Ainsi, il y avait environ 128 *cohortes equitatae* et 22 *cohortes equitatae milliarii*.<sup>438</sup> Le commandement d'une de ces unités était assuré par un préfet de la cohorte (*praefectus cohortis*) et les officiers. Dans le calcul du nombre de décurions responsables des escadrons de cavaliers, qu'ils soient des unités mixtes ou uniquement des *alae*, il faut en calculer un seul par escadre de trente hommes. Il ne faut pas confondre ce grade avec son équivalent de la période républicaine dans laquelle le décurion avait la charge de dix hommes. En effet, à l'époque du principat, il n'y avait qu'un seul décurion par escadron là où il y en aurait eu trois durant la période républicaine.<sup>439</sup>

---

<sup>435</sup> Speidel, M. « Roman Army Pay Scales ». *Journal of Roman Studies*. 1992, p.380.

<sup>436</sup> Hassall M. *Loc. cit.*, p.333-335.

<sup>437</sup> Speidel, M. « Roman Army Pay Scales ». *Journal of Roman Studies*. 1992, p.349-380 et Hassall M. *Loc. cit.*, p.336.

<sup>438</sup> Hassall M. *Loc. cit.*, p.332-335.

<sup>439</sup> *Ibid.*, p.335.

**Tableau 4 : Les six types d'unités auxiliaires**

| Type d'unité               | Nombre d'unité | Nombre d'effectifs   |
|----------------------------|----------------|--|
| Ala quinquageniaria        | 82             | 480 <i>Equites alae</i>  |
| Ala milliaria              | 8              | 720 <i>Equites alae</i>  |
| Cohors quinquageniaria     | 130-135        | 480 <i>Milites cohortis</i>                                      |
| Cohors milliaria           | 18             | 800 <i>Milites cohortis</i>                                      |
| Cohors equitatae           | 128            | 480 <i>Milites cohortis</i><br>et<br>120 <i>Equites cohortis</i> |
| Cohors equitatae milliaria | 22             | 800 <i>Milites cohortis</i><br>et<br>240 <i>Equites cohortis</i> |

Comme indiqué auparavant, durant le deuxième siècle, entre environ 50 et 60 unités d'auxiliaires sont connues pour avoir été présentes en Bretagne.<sup>440</sup> Les unités Bataves et Tongres sont les plus connues de celles-ci grâce aux connaissances extraites du site de Vindolanda. Comme il est difficile de connaître le nombre exact présent dans chaque unité, nous sommes forcés de faire une estimation grossière du nombre d'auxiliaires présents en Bretagne. Pour y parvenir, nous calculerons les unités de la Bretagne en assumant un ratio équivalent à leur ratio sur l'ensemble du territoire impérial. Les *alae quinquagenariae* représentaient environ 20 % des unités auxiliaires de l'empire, les *alae milliarii* 2 %, les *cohortes quinquagenariae* 35 %, les *cohortes milliarii* 5 %, les *cohortes equitatae* 33 % et finalement les *cohortes equitatae milliarii* 5 %.

En utilisant le chiffre de soixante unités auxiliaires présentes en Bretagne, une division assumant un ratio équivalent à leur ratio sur l'ensemble du territoire impérial des unités auxiliaires sur l'ensemble de l'empire en Bretagne aurait signifié que pendant le deuxième siècle la province aurait compté douze *alae quinquagenariae*, une *alae milliaria*, vingt et une *cohors quinquageniaria*, trois *cohortes milliarii*, vingt *cohortes equitatae* et trois *cohortes equitatae milliarii*. Cela aurait signifié la présence théorique d'environ 6480 *equites Alae*, 3120 *equites cohortis* et 22 080 *miles cohortis*. Le nombre d'officiers quant à lui aurait été de 60 *praefectus cohortis*, 216 *decuriones alae*, 306 *centuriones cohortis* et 104 *decuriones cohortis*.

<sup>440</sup> Hassall M. *Loc. cit.*, p.323.

**Tableau 5 : Nombres d'auxiliaires en Bretagne**

| Type d'unité               | Nombre unité en Bretagne  | Nombre d'effectifs par unité   | Nombre d'effectifs totaux  | Nombre d'officiers Par unité   | Nombre total d'officiers  |
|----------------------------|---------------------------|--|--|--|---|
| Alae quinquagenaria        | 12                        | 480<br><i>Equites Alae</i>   | 5760<br><i>Equites Alae</i>  | 16<br><i>Decuriones Alae</i>   | 192<br><i>Decuriones Alae</i>   |
| Alae milliaria             | 1* <sup>441</sup> (nommé) | 720<br><i>Equites Alae</i>   | 720<br><i>Equites Alae</i>   | 24<br><i>Decuriones Alae</i>   | 24<br><i>Decuriones Alae</i>  |
| Cohors quinquagenaria      | 21                        | 480<br><i>Milites Cohortis</i>   | 10 080<br><i>Milites Cohortis</i>  | 6<br><i>Centuriones Cohortis</i>   | 126<br><i>Centuriones Cohortis</i>  |
| Cohors milliaria           | 3                         | 800<br><i>Milites Cohortis</i>   | 2400<br><i>Milites Cohortis</i>  | 10<br><i>Centuriones Cohortis</i>  | 30<br><i>Centuriones Cohortis</i>   |
| Cohors equitatae           | 20                        | 480<br><i>Milites Cohortis</i><br>Et<br>120<br><i>Equites Cohortis</i> | 9600<br><i>Milites Cohortis</i><br>Et<br>2400<br><i>Equites Cohortis</i> | 6<br><i>Centuriones Cohortis</i><br>Et<br>4 <i>Decuriones Cohortis</i>     | 120<br><i>Centuriones Cohortis</i><br>Et<br>80 <i>Decuriones Cohortis</i> |
| Cohors equitatae milliaria | 3                         | 800<br><i>Milites Cohortis</i><br>Et<br>240<br><i>Equites Cohortis</i> | 2400<br><i>Milites Cohortis</i><br>Et<br>720<br><i>Equites Cohortis</i>  | 10<br><i>Centuriones Cohortis</i><br>Et<br>8<br><i>Decuriones Cohortis</i> | 30<br><i>Centuriones Cohortis</i><br>Et<br>24 <i>Decuriones Cohortis</i>  |

<sup>441</sup> L'Ala Petriana est nommé dans Tacite, *Histoires*, 1.70.

En vertu de cette estimation du nombre de soldats auxiliaires et d'officiers présents dans la province, il nous est possible de faire une évaluation de leur paie en ajoutant en premier lieu le salaire des officiers responsables de l'ensemble de l'unité auxiliaire. Le salaire de ces hommes, les préfets de cohortes, est difficile à évaluer avec les preuves archéologiques qui nous sont disponibles à ce jour. Néanmoins, le consensus est qu'ils étaient payés d'un salaire comparable à celui du centurion d'une légion.<sup>442</sup> Ainsi, pour notre calcul du salaire total des auxiliaires de la Bretagne nous équivaldrions le salaire des 60 *praefectus cohortis* à celui d'un centurion de la légion c'est-à-dire 18 000 sesterces.<sup>443</sup>

Alors, avec soixante unités d'auxiliaire présent en Bretagne et avec la division proportionnelle de leurs types que nous avons proposés le salaire théorique de ces unités aurait été équivalent à 39 642 000 sesterces, c'est-à-dire 396 420 *Aurei*.

**Tableau 6 : Coût des unités auxiliaires**

| Grade               | Nombre total | Solde individuel<br>(Sesterces) | Solde total<br>(Sesterces) |
|---------------------|--------------|---------------------------------|----------------------------|
| Miles Cohortis      | 22 080       | 1000                            | 22 080 000                 |
| Eques Cohortis      | 3120         | 1200                            | 3 744 000                  |
| Eques Alae          | 6480         | 1400                            | 9 072 000                  |
| Centurio Cohortis   | 306          | 5000                            | 1,530,000                  |
| Decurio Cohortis    | 104          | 6000                            | 624 000                    |
| Decurio Alae        | 216          | 7000                            | 1 512 000                  |
| Praefectus Cohortes | 60           | 18 000                          | 1 080 000                  |

Solde total des auxiliaires : 39 642 000 sesterces

Finalement, cela signifie que le coût total du salaire annuel des soldats présents en Bretagne au deuxième siècle aurait été de 63 012 000 sesterces ou 630 120 *Aurei*. Ce chiffre final provient de l'addition du salaire des trois légions présentes en Bretagne (23 370 000 sesterces) et du salaire des auxiliaires de la Bretagne (39 642 000 sesterces). Cette estimation comprend un nombre d'auxiliaires approximatif de 32 666 auxiliaires et de 15 916 légionnaires que nous avons obtenu grâce aux figures exposées plus haut. Cela fait un total théorique approximatif de 48 500 soldats en Bretagne. L'archéologue David John Mattingly avait, quant à lui, estimé le nombre de troupes

<sup>442</sup> Speidel, M. « Roman Army Pay Scales». *Journal of Roman Studies*. 1992, p.376.

<sup>443</sup> *Ibid.*, p.376.

réel à environ 55 000, un chiffre qui se justifie si l'on considère les soldats surnuméraires de Vindolanda comme une base d'estimation. Dans tous les cas, un tel nombre serait la plus grande densité de personnel militaire à travers l'Empire romain.<sup>444</sup> En utilisant l'évaluation du PIB de l'Empire romain fait par l'historien Keith Hopkins, qui situait celui-ci à 9 milliards de sesterces,<sup>445</sup> le seul coût du salaire annuel des soldats en Bretagne aurait représenté environ 0,7 % du budget annuel de l'empire, et cela avant l'inclusion des coûts de l'infrastructure nécessaire pour le maintien et le bien-être de ceux-ci. Il est indéniable que la simple paie des soldats de la Bretagne et leur nombre était un cas unique et extrêmement coûteux pour l'administration romaine.

### **3.4 Approvisionnement des troupes, vie alimentaire et effet sur l'environnement.**

En addition au salaire des soldats, il était nécessaire de les nourrir. Keith Hopkins estime que le besoin de subsistance minimal annuellement aurait été de 250 kg de céréales pour un équivalent 120 sesterces.<sup>446</sup> Le nombre de légionnaires, en théorie, était de 15 915 légionnaires et les soixante unités auxiliaires de 32 336. Ainsi, en tout, il aurait fallu nourrir 48 251 soldats pour un coût annuel dans le meilleur des cas, qui aurait été au minimum de 5 790 120 sesterces pour environ 12 000 tonnes de céréales. Cela correspondrait à environ 250 kg par soldats annuellement. Ce chiffre est un peu en deçà de l'évaluation de 60 bovidés, 150 porcs, 150 chèvres et 300 tonnes de blé annuellement que nous avons calculé pour la garnison de Vindolanda qui valait 1,1 kg de blé par jour (401,5 kg annuellement) sans compter le coût de la viande. Il est donc évident que le coût d'approvisionnement de l'armée dépassait la simple subsistance en céréale. Les preuves archéologiques et historiques nous indiquent clairement que la diète du soldat ne se limitait pas aux céréales. En effet, bien que la diète des militaires fût différente de la diète de la communauté civile, les études archéologiques et historiques nous montrent qu'elle demeurait beaucoup plus variée que simplement des céréales.<sup>447</sup>

---

<sup>444</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 166.

<sup>445</sup> Hopkins, K. « Rome, taxes, rents, and trade ». *Kodai*, 6, 41–75, dans Scheidel et von Reden, dir., 2002, p.190-230 et Kehoe, D. P. *Loc. cit.*, p.546.

C.f. Duncan-Jones R. P. *The Economy of the Roman Empire*. Quantitative Studies, 2<sup>e</sup> édition, Cambridge, 1982.

<sup>446</sup> Kehoe, D. P. *Loc. cit.*, p.546.

<sup>447</sup> Jongman W. M., Jan J. et Goldewijk K. « Health and wealth in the Roman Empire ». *Economics & Human Biology*, Volume 34, 2019, p.138-150; Purcell N. « Wine and wealth in ancient Italy ». *JRS*, 75, 1985, p.1-19; Jongman W. M. « The Early Roman Empire: Consumption ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir. *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 604; Mattingly D. J. *Op. cit.*, p.220 et l'étude fondamentale sur l'évergétisme Veyne P. *Le pain et le cirque: sociologie historique d'un pluralisme politique*. Paris, Seuil, 1976.

Elle incluait viande, fromage, légumineuse, huile d'olive, vin et sel qui provenaient soit d'importation ou de champs agricoles à proximité. Ainsi, la présence de l'armée dans ces territoires imposait un agrandissement de l'espace cultivé et des innovations des techniques d'élevage et d'agriculture.<sup>448</sup> La découverte d'amphores à vin, d'huile et de sauce à poisson (*garum*) est extrêmement commune sur les sites militaires.<sup>449</sup> Selon ses propres calculs, David John Mattingly estime la consommation à 10 000 tonnes de blé annuellement et entre 8000 et 9000 tonnes d'orge pour les chevaux de la cavalerie. Toujours selon ses calculs, la consommation de viande aurait été de 5 000 cochons et 5 000 chèvres annuellement. Martin Millet, quant à lui, estime le besoin de blé entre 8 000 et 20 000 tonnes, ce qui semble raisonnable en rapport aux estimations de Mattingly. Toujours selon Millet, les légionnaires réquisitionnaient une portion de leur blé ce qui aurait nécessité l'exploitation d'environ 20 000 hectares.<sup>450</sup> Selon chacun de ses calculs, il est indéniable que le poids aurait été lourd et supérieur au simple calcul du coût de subsistance en céréales, mais pas impossible à soutenir.<sup>451</sup> De plus, à ces céréales et à cette viande une grande quantité de bière et de vin était nécessaire pour les soldats. C'est pourquoi les forteresses avaient généralement leurs propres brasseurs pour faire de la bière (*cervisia*). Celui de Vindolanda par exemple s'appelait Atrectus.<sup>452</sup>

Faire une estimation de la nourriture totale importée par rapport à celle réquisitionnée est difficile à déterminer avec précision.<sup>453</sup> Cependant, au deuxième siècle il est évident que l'importation à longue distance spécialement dans le nord de la province et une intense réquisition des surplus locaux étaient tous les deux nécessaires pour maintenir la présence militaire.<sup>454</sup> L'importation de nourriture nécessitait le maintien de wagons et de bœufs pour les transporter. Les forteresses maintenaient donc des troupeaux de bœufs pour s'assurer que leur transport de

---

<sup>448</sup> Lo Cascio E. « The Early Roman Empire: The state and the economy ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p.636.

Voir aussi sur l'archéologie expérimentale de l'alimentation des soldats romains la monographie de Junkelmann M. *Panis militaris*, Mayence, Philipp von Zabern 1997.

<sup>449</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 221.

<sup>450</sup> Millet M. *The Romanization of Britain: An Essay in Archaeological Interpretation*, Cambridge, 1990, p.56-57 et Cherry D. « The Frontier Zones ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir. *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p.728.

<sup>451</sup> Fulford, M. *Loc. cit.*, p.130.

<sup>452</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p.93-94. *Tab. Vind.* 182.

<sup>453</sup> Cherry D., *Loc. cit.*, p.729-730.

<sup>454</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 161-162.

matériaux était apte.<sup>455</sup> En Bretagne, les coûts d’approvisionnement auraient ainsi été amortis par la réquisition locale et le maintien d’une infrastructure permettant l’importation de nourriture. La comptabilité de certains achats faits par les légionnaires peut être trouvée en abondance sur les papyrus et *ostraca* que l’on retrouve sur les sites ayant accueilli les garnisons romaines.<sup>456</sup> Les légionnaires pouvaient acheter sur le site même les biens qui leur étaient nécessaires grâce au maintien d’un réseau d’approvisionnement (*cursus publicus*).<sup>457</sup> Les preuves archéologiques indiquent que les soldats achetaient assez pour contracter des dettes et même faire des emprunts enregistrés dans les livres de comptes de la forteresse. Par conséquent, il semble bien que les soldats eux-mêmes aidaient à amortir les coûts considérables de leur entretien.<sup>458</sup> Ainsi, un grand nombre de marchands et entrepreneurs assurait les nécessités quotidiennes de nourriture pour les forteresses.<sup>459</sup> Mais malgré cette volonté d’amortir les coûts et d’acquérir progressivement une plus grande quantité de ressources par une exploitation locale, le déclin de *terra sigillata* (céramique utilisée comme mandataire/proxy pour calculer l’importation de nourriture) n’est pas observable avant le milieu du troisième siècle.<sup>460</sup> Tout cela illustre clairement qu’au milieu du deuxième siècle, l’appareil militaire romain en Bretagne était dans une situation où il tentait d’amortir les coûts et de modérer ses dépenses, mais qu’il n’était pas encore capable d’être autosuffisant et dépendait fortement d’un approvisionnement extérieur et du maintien d’une grande infrastructure sans laquelle il ne serait pas capable de maintenir son autorité et pourvoir sur la province.

---

<sup>455</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p.90-94.

<sup>456</sup> ISO DESIGN. Roman Army Structure | Vindolanda Museum. [https://www.youtube.com/watch?v=Rcbedan5R1s&ab\\_channel=ISODESIGN](https://www.youtube.com/watch?v=Rcbedan5R1s&ab_channel=ISODESIGN). (Page consulté le 19 Janvier 2021).

<sup>457</sup> Speidel M. « Roman Army Pay Scales ». *Journal of Roman Studies*, 1992, p.366.

<sup>458</sup> Cherry D., *Loc. cit.*, p.729-730.

<sup>459</sup> Lo Cascio E. « The Early Roman Empire: The state and the economy ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p. 363.

<sup>460</sup> Morley N. *Loc. cit.*, p.576.

### 3.5 Coût d'une Forteresse

L'autre dépense majeure pour l'infrastructure était bien évidemment la construction des sites militaires et leur maintien. Un exemple archéologique majeur du modèle des forteresses romaines est le site de *Vindolanda* à proximité du mur d'Hadrien. Cet important site a permis de découvrir de nombreuses tablettes de bois qui ont permis de mieux comprendre les besoins d'une forteresse au quotidien.<sup>461</sup> Depuis 1973, 456 tablettes de bois ont été trouvées et traduites et permettent de mieux comprendre la période entre Agricola et Hadrien. Certaines preuves semblent indiquer que l'empereur Hadrien y aurait même séjourné en 122, entraînant plusieurs dépenses et rénovations.<sup>462</sup> De nombreuses constructions et accommodations datent de cette époque et il est raisonnable d'associer ces travaux à l'arrivée de l'empereur.<sup>463</sup> Aussi, entre 130 et 160, le fort fut rebâti en pierre.<sup>464</sup> En observant ce site, il est clair qu'une forteresse romaine était en constante évolution. Par des agrandissements et des rénovations à travers les années, elle entraînait des dépenses importantes. Par exemple, sur le site d'une forteresse romaine, les archéologues peuvent souvent retrouver jusqu'à 20 tonnes de clous en fer.<sup>465</sup>

De ce fait, la construction de ces fortifications et la présence accrue du personnel militaire au nord de la province entraînaient avec eux plusieurs changements motivés par la volonté de l'administration de limiter les coûts d'entretien des dépenses militaires et de maintenir l'ordre et la cohésion parmi les troupes. Ainsi, les zones des sites militaires de production agricole du nord de la province et les techniques agricoles subirent de nombreux développements pour tenter de répondre aux besoins de nourrir à bon prix les soldats et la hausse de la demande.<sup>466</sup> L'armée dans le nord se voyait accorder des terres autant pour les légions que pour les auxiliaires pour la pâture des animaux et l'agriculture.<sup>467</sup> Ce faisant, au nord, l'armée était un propriétaire terrien important d'une façon qu'elle ne pouvait être dans la société civile du sud. Les différences entre le nord et le

---

<sup>461</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p. 22.

<sup>462</sup> Vindolanda Tablets Online. <http://vindolanda.csad.ox.ac.uk/> (Page consulté le 26 octobre 2021).

<sup>463</sup> Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002, p.76.

<sup>464</sup> *Ibid.*, p.157.

<sup>465</sup> Morley, N. *Loc. cit.*, p.576 et Drummond St. et Nelson H. *The Western Frontiers of Imperial Rome*, Londres, 1994, p.80.

c.f. Breeze D. « Demand and supply on the northern frontier ». Dans Micket R. et C. Burgess C. dir., *Between and Beyond the Walls: Essays on the Prehistory and History of Northern Britain in Honour of G. Jobey*, Edinbourg, 1984, p.264-286 et en plus l'étude de cas chez Pitts L. *Inchtuthil: The Roman Legionary Fortress Excavations 1952-65*. Gloucester, 1985.

<sup>466</sup> Cherry D. *Loc. cit.*, p.724-726.

<sup>467</sup> Galsterer H. « Local and Provincial Institutions and Government ». Dans Bowman A.K. et al. dir., *The Cambridge Ancient History; 11. The High Empire, A.D. 70 - 192. 2.*, Cambridge University Press, 2000, p.348.

sud peuvent être expliquées en plusieurs instances par le contraste de concentration militaire entre les deux régions. Par exemple, au nord, c'était surtout par la nécessité de répondre aux besoins de l'armée que plusieurs produits romains furent introduits. Par contraste, le sud introduisait ces produits par ses élites locales et son commerce urbain.<sup>468</sup> En effet, il semble que, pour diminuer les coûts, les Romains permettaient aux soldats d'être une locuste sur les territoires et les ressources que celle-ci contenait.

À l'époque de Trajan, certains centurions étaient même au commandement de régions administratives au grand complet dans une sorte de loi martiale permanente.<sup>469</sup> La mentalité romaine par rapport au nord de la province était telle qu'on devait sacrifier l'exploitation de ses ressources et de son territoire pour maintenir l'armée, sans laquelle on ne pourrait contrôler le territoire.<sup>470</sup> Cette situation expliquait pourquoi plusieurs zones du nord de la Bretagne étaient placées directement sous une administration militaire rigide. Le but était de pouvoir mieux répondre aux problèmes et assurer la défense des zones vulnérables en garantissant que l'exploitation de ses ressources était réservée à l'armée.<sup>471</sup> Pour venir à bout de cette situation, la conquête permanente de l'ensemble de l'île aurait été nécessaire et aurait permis un développement qui ne se serait pas limité au sud. Celle-ci eut sans doute été théoriquement possible, mais elle aurait requis l'attention complète de l'empereur et un investissement supplémentaire de ressources et d'hommes initialement tel qu'il avait été fait à l'époque d'Agriola.<sup>472</sup> L'administration romaine ne semble pas avoir réellement voulu cela, car, vers l'empire tardif, la province était de mieux en mieux intégrée et son caractère insulaire ne la rendait pas immunisée aux influences des nombreux usurpateurs.<sup>473</sup> Un usurpateur pouvait alors être au commandement de plusieurs légions s'il contrôlait le territoire britannique. Les dynasties des empereurs flaviens ainsi que les Sévères firent face à cette situation lorsque les légions britanniques se rangèrent dans le camp de leurs

---

<sup>468</sup> Lo Cascio E. « The Early Roman Empire: The state and the economy ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p.636.

<sup>469</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.14.

<sup>470</sup> Hunter F. « Beyond Hadrian's Wall ». Dans Millett M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford, 2016, p.182.

<sup>471</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.14

<sup>472</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 126-128.

<sup>473</sup> Esmonde Cleary, S. « Britain at the end of Empire ». Dans Millett M., Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016, p.146.

adversaires.<sup>474</sup> Ainsi, la conquête totale de la Bretagne semble avoir été considérée comme un risque trop grand par rapport aux bénéfices potentiels. Le maintien de l'ordre nécessitait un trop grand contingent de troupes romaines et une attention permanente de l'empereur était nécessaire pour prévenir une usurpation, ou que tout simplement que les troupes soient mécontente de leur sort.<sup>475</sup>

Donc, le modèle du nord de la Bretagne demeura celui de poursuivre continuellement l'amélioration et l'entretien des structures militaires en se limitant au bénéfice direct du personnel militaire et avec une vision limitée du développement futur, sacrifié sur l'autel d'un impératif de limiter et diminuer le coût colossal de la présence de trois légions et soixante unités auxiliaires. Les forteresses romaines devenaient alors de grands centres de commerce et d'échanges en raison de la forte demande matérielle pour assurer leur maintien.<sup>476</sup> C'est pourquoi tout changement qu'on observe dans le nord demeure souvent plus pratique et immédiat que les grandes installations du sud. Une vision à long terme et une à court terme s'oppose entre le nord et le sud dus au contraste de leur réalité de stabilité relative par rapport à un danger plus ou moins constant. C'est pourquoi le rayonnement culturel et économique apporté par la culture militaire n'était pas aussi grand que celui des villes. En somme, une cité avait plus de poids économique et culturel qu'une forteresse.<sup>477</sup> Cela se reflète même dans les techniques de construction utilisées dans les deux régions. Le nord demeure plus dispersé et moins converti aux méthodes de constructions romaines, et cela à toute époque.<sup>478</sup> Somme toute, les caractéristiques majeures de l'occupation romaine étaient la concentration de centres militaires, le réseau de routes et des stations de postes, le contrôle accru des zones et villes portuaires, les villes, les aqueducs et les bains publics.<sup>479</sup> Chacun de ces éléments était une dépense considérable, mais nécessaire pour maintenir la présence des soldats et de la romanité. Maintenir une multitude de forteresses telle celle de Vindolanda était une dépense considérable.

---

<sup>474</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.61 et *Histoire Auguste*, Sévère, 10.1-2 ainsi que Dion Cassius, *Histoire romaine*, 75.6-7.

<sup>475</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, 72.9.

<sup>476</sup> Mattingly D.J., *Op. Cit.*, p.363.

<sup>477</sup> *Ibid.*, p.366-367.

<sup>478</sup> *Ibid.*, p. 379-383.

<sup>479</sup> *Ibid.*, p. 358.

### 3.5.1 Construction et maintien du Mur d'Hadrien et du Mur d'Antonin

La dépense structurelle la plus grande de l'armée était sans aucun doute les réseaux de fortifications construits par les empereurs Hadrien et Antonin le Pieux. Ces réseaux de fortifications sont aujourd'hui connus sous les noms de mur d'Hadrien et mur d'Antonin. Ces murs étaient une représentation physique de la vision des frontières par les Romains au II<sup>e</sup> siècle, les *limes*. Ces frontières représentaient la vision de l'impérialisme romain qui prend lentement son essor au courant du II<sup>e</sup> siècle dans l'administration impériale.<sup>480</sup> Il s'agit d'une nouvelle politique de gestion des frontières de l'empire, associée particulièrement aux empereurs Hadrien et Antonin le Pieux. La construction des murs d'Hadrien et d'Antonin était une manifestation physique de leur désir d'adoption d'une nouvelle stratégie pour leur empire. On imposait une frontière visible et défensive. C'était la concrétisation de la construction progressive d'énormes réseaux de forteresses aux frontières de l'empire. Au II<sup>e</sup> siècle, la frontière britannique avait subi plusieurs avancés. Par la suite, on avait consolidé celles-ci par la construction en premier temps du mur d'Hadrien et puis du mur d'Antonin. Sous Marc-Aurèle, la frontière retourna au mur d'Hadrien, jugé plus stable.<sup>481</sup>

Après leur construction, les murs bâtis sous les empereurs Hadrien et Antonin le Pieux servaient ainsi comme un symbole des limites du territoire de l'empire. Cependant, il est important de comprendre que les frontières de l'Antiquité n'étaient pas statiques et que la sphère d'influence du pouvoir romain était en constant changement. Les Romains avaient le concept d'un *imperium sine fine*, la présence de fortifications n'était qu'une manière de contrôler le territoire déjà acquis et non pas une admission que le pouvoir de l'empire s'arrêtait là.<sup>482</sup> Malgré ce discours rhétorique, il est clair qu'à partir du deuxième siècle, l'organisation de l'armée en Bretagne commençait à être marquée par une stratégie défensive en raison de la construction de nombreuses fortifications aux frontières.<sup>483</sup> Appien affirme que les Romains ont préservé leur empire en étant prudents et en renonçant à conquérir les territoires pauvres du monde.<sup>484</sup> Aélius Aristide mentionne dans son cas que les Romains forment dorénavant qu'un rempart fait le tour du monde civilisé tel qu'un anneau.<sup>485</sup> Cette mentalité de protection ne peut être mieux représentée qu'avec les murs d'Hadrien

---

<sup>480</sup>Whittaker C. R. « Frontiers ». Dans Bowman A.K. et al., *The Cambridge Ancient History ; 11. The High Empire, A.D. 70 - 192*. 2. Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p.299.

<sup>481</sup> *Ibid.*, p.305.

<sup>482</sup> *Ibid.*, p.298.

<sup>483</sup> *Ibid.*, p.299.

<sup>484</sup> Appien, Préface 2, (7).

<sup>485</sup> Aélius Aristide, *Éloge de Rome*, 81-82.

et d'Antonin. Cette tendance vers ce modèle pour les frontières avait déjà été enclenchée à l'époque de Domitien et Trajan.<sup>486</sup> Cette nouvelle volonté par rapport à la frontière semble toutefois être difficile à appliquer à la Bretagne et ses deux murs en sont la preuve. Les coûts de construction et maintien de telles fortifications étaient considérables, mais la frontière « réelle » était fluide et vraisemblablement a entraîné au deuxième siècle le besoin de réajuster celle-ci. Bref, la construction du mur d'Hadrien semble marquer la fin de l'expansion romaine. Mais, la construction du mur d'Antonin et son abandon subséquent sous Marc-Aurèle en faveur d'un retour vers le mur d'Hadrien est la preuve que la frontière n'était pas statique de même.<sup>487</sup>

Les coûts de construction exacts et leur entretien sont difficiles à calculer avec précision. Cependant, il ne fait aucun doute que ceux-ci étaient considérables. Pour illustrer cela, les preuves archéologiques démontrent que le mur d'Hadrien construit de 122 à 138 et s'étendant du Tyne jusqu'à Solway sur une distance de près de 135 km<sup>488</sup> comportait en tout 20 forts, 100 petits châteaux, 200 tourelles, un million de mètres cubes de mur de pierre, 800 000 mètres cubes de tourbes et 5 millions de mètres cubes de terre réaménagée pour les fossés. Le mur était en fait un immense réseau de forts s'étendant d'un côté de la Bretagne jusqu'à l'autre.<sup>489</sup>

C'est par la suite de sa construction que le mur d'Hadrien fut délaissé en faveur du mur d'Antonin. Celui-ci s'étendait entre le Firth of Forth et le Firth of Clyde, là où, quelques décennies auparavant, Agricola avait établi des forts pour contrôler l'ensemble de la Bretagne.<sup>490</sup> Cette nouvelle frontière ne fut occupée que pendant vingt ans, approximativement, et, sous Marc-Aurèle, plusieurs combats dans le nord sont attestés, forçant un retour au mur d'Hadrien<sup>491</sup> et démontrant que, même au deuxième siècle, plusieurs troubles demeurent présents en Bretagne. En 184, Commode prendra même le titre de *Britannicus*.<sup>492</sup> Évidemment, il semble alors que la Bretagne demeure un souci majeur pour l'empire et que son instabilité est responsable de dépenses considérables. L'architecture même de ces réseaux démontre de manière équivoque que la frontière était bien des choses, mais il n'était pas stable. L'architecture des murs indique que le

---

<sup>486</sup> Whittaker C. R. « Frontiers ». Dans Bowman A.K. et al., *The Cambridge Ancient History ; 11. The High Empire, A.D. 70 - 192. 2.* Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p.304.

<sup>487</sup> *Ibid.*, p.305.

<sup>488</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 156.

<sup>489</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>490</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.88.

<sup>491</sup> Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *Op. cit.*, p.109 avec Dion Cassius, *Histoire romaine*, 72.8.

<sup>492</sup> Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.136.

nord comme le sud était considéré comme des ennemis potentiels.<sup>493</sup> Ainsi, nous n'avons pas dans ces murs une frontière statique, mais un réseau de bases sécuritaire permettant d'assurer le contrôle d'un territoire que l'administration militaire jugeait hostile et qui semblait le prouver par ses troubles périodiques.<sup>494</sup> Pour le soldat, la menace ne venait pas juste du nord, mais bien de toutes les directions. Le rôle des murs et des forteresses n'était pas limité à un rôle défensif par rapport à la frontière, mais clairement à imposer un contrôle sur l'ensemble de la région.<sup>495</sup>

Donc, en échange de leur coût de construction considérable et puis d'entretien ces réseaux de fortifications servaient de base d'opérations et de refuges pour les soldats. Il s'agissait d'un territoire réaménagé pour leur bénéfice et sur lequel ils assuraient une administration militaire. De ce fait, il s'agissait, tout comme du mur d'une ville, d'un symbole de pouvoir. Ils avaient ainsi un rôle culturel à jouer en addition à leur rôle logistique. Les militaires qui opéraient sur le mur d'Hadrien ou d'Antonin représentaient la division qui existait entre la population civile et militaire, ainsi que les raisons pour lesquelles l'influence culturelle romaine était plus difficile à propager dans le nord de la province. Le coût de l'armée créait une nouvelle hiérarchie pour le nord. L'armée et ses membres étaient au haut de l'échelle sociale et le territoire était aménagé pour répondre à leurs besoins en premier lieu. Plus les populations civiles étaient proches des fortifications plus celles-ci étaient exploitées.<sup>496</sup> Il en était ainsi, car les forts romains et les murs comprenaient intrinsèquement une exploitation du territoire adjacent.<sup>497</sup> L'effet concret était que cela encourageait un éloignement de cette culture « romaine » et ainsi une intégration culturelle plus difficile.

La population militaire semble avoir été très diversifiée et aurait amené avec eux leurs pratiques et croyances. En effet, les artefacts retrouvés sur le mur d'Hadrien indiquent la présence parmi les groupes auxiliaires de frisons, bataves, daces, pannoniens, rhétiens, thraces et même de soldats nord-africains.<sup>498</sup> La population militaire du nord aurait donc été très cosmopolite et les preuves archéologiques démontrent que cela aurait formé une nouvelle culture par différents habitants de l'empire.<sup>499</sup> Le facteur qui aurait uni ces militaires était la volonté ou le fait d'être un

---

<sup>493</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 158.

<sup>494</sup> *Ibid.*, p. 158-160.

<sup>495</sup> Cherry D., *Loc. cit.*, p.720.

<sup>496</sup> Hunter F. *Loc. cit.*, p.192.

<sup>497</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 174.

<sup>498</sup> Nesbitt C. « Multiculturalism on Hadrian's Wall. ». *Loc. cit.*, p.234-235.

<sup>499</sup> *Ibid.*, p.245.

Romain.<sup>500</sup> Cela était en contraste avec la population qui se sentait exploitée par ces Romains ou futurs Romains et cherchait ainsi à s'éloigner physiquement d'eux. C'est pourquoi les indices archéologiques montrent un sous-développement dans le nord durant la période romaine comparativement au sud.<sup>501</sup> Bref, le développement d'une forte communauté militaire cosmopolite n'était pas un avantage pour la diffusion de la culture romaine dans la communauté civile. Cela signifie qu'un autre coût de ces murs et des soldats qui y habitait, hormis la dépense monétaire, était la perte de l'occasion de pouvoir propager la culture romaine à une autre portion de la communauté que le militaire. Il ne s'agit pas d'une surprise que les plus grandes villes du nord aient été des communautés d'anciens militaires, car seules celles-ci pouvaient voir les bénéfices d'une occupation militaire et non vivre une oppression.

Finalement, toutes ces informations nous permettent de comprendre en premier lieu que la présence militaire importante en Bretagne était justifiée historiquement par les Romains par la longue histoire d'instabilité et de révoltes à travers la province, mais aussi par un manque de volonté des empereurs et de l'administration romaine à délaissier un territoire pour lequel tant de sang avait été versé. Il est aussi possible que les fouilles et textes que nous avons à notre disposition ne nous permettent pas de comprendre un avantage qui aurait existé. Nous savons tout de même qu'après des années d'assujettissement de nombreuses tribus par les gouverneurs de la province et de nombreuses victoires par l'armée romaine, cette situation de conflit intermittent perdurait encore à la fin du II<sup>e</sup> siècle. La construction des murs n'avait pas mis fin aux problèmes auxquels faisaient face les troupes et les empereurs lorsqu'ils se penchaient sur la question de la Bretagne. La visite d'Hadrien au début du II<sup>e</sup> siècle, et puis celle de Septime Sévère à la fin du siècle étaient de clairs indices que les troubles nécessitaient, encore à cette époque, l'attention de l'empereur pour maintenir une province lointaine. Alors, la présence de l'armée permettait de maintenir l'autorité romaine sur l'île. Cependant, il est clair après nos calculs et les estimations des experts que, même en étant conservateur, il serait mensonger de qualifier le coût salarial des troupes régulières et auxiliaires en Bretagne d'autre chose qu'extrêmement coûteuse. Puis, si on ajoute à ce coût considérable celui de l'infrastructure qui venait avec cette armée pour en assurer le maintien et la protection, on ajoute d'autres dépenses considérables. La communauté militaire par son poids économique sur la population aliénait celle-ci et empêchait la propagation de la culture

---

<sup>500</sup> *Ibid.*, p.245.

<sup>501</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 423.

romaine vers les autres pans de la société qui affichaient une grande résistance au vu de leurs nombreuses rébellions, et ce, particulièrement dans le nord où le contraste entre les deux populations était très marqué. Les conflits avec le peuple breton forçaient la communauté militaire à maintenir cette frontière et fournir de nouveaux soldats et commandants. Ceux-ci sont affirmés dans de nombreuses preuves épigraphiques, littéraires et archéologiques au courant du siècle.<sup>502</sup> Ainsi, le constat est que, malgré les dépenses majeures consacrées pour assurer la présence militaire en Bretagne, on était simplement capable de maintenir le *statu quo*, et ce, à grand coût. La pacification totale de l'île et le changement vers une culture romaine ne pouvaient être accomplis en raison des dépenses qui nuisaient aux efforts de construction et d'inclusion dans la culture romaine en créant un fort ressentiment sur la population exploitée. Le sentiment était que l'île n'était pas rentable au vu de l'investissement qu'elle représentait.<sup>503</sup> Strabon avait écrit que le retour d'impôt de l'île pourrait seulement soutenir une légion et sa cavalerie.<sup>504</sup> Il semble difficile de croire que le revenu de l'île aurait triplé en seulement un siècle et les changements dans l'armée, son ravitaillement et son fonctionnement ne semblent pas indiquer une fluctuation aussi majeure.

---

<sup>502</sup> *Histoire Auguste*, Hadrien, 5.1-2; *Histoire Auguste*, Antonin le Pieux, 5.4; *Histoire Auguste*, Marc-Aurèle, 22.1; Dion Cassius, *Histoire romaine*, 71.16.2; 72.8 avec les types monétaires RIC, II, 912; RIC, II 845. Cf. également les inscriptions RIB 1322, 1374, 1638, 3504.

<sup>503</sup> Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 491-492.

<sup>504</sup> Strabon, *Géographie*, 4.5.3.

#### Chapitre 4 : Comparaison avec le *limes* Germanique

Dans ce chapitre, nous allons comparer la frontière de ce que les Romains auraient appelé la Germanie avec la frontière de la Bretagne. Je souhaite informer mon lecteur que je ne lis pas l'allemand et donc les sources les plus récentes et leur compilation me sont seulement accessible grâce au *Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany* dirigé par Simon James et Stefan Krmnicek dans lequel les experts de la frontière germanique ont partagé les plus récentes découvertes et discussion sur le sujet avec le monde anglophone.<sup>505</sup> Dans ce chapitre, je ne souhaite pas donner un aperçu des raisons de l'instauration des Romains dans les provinces germaniques. Ce qui nous intéresse est la comparaison qu'il est possible entre l'organisation et le coût des militaires entre la province de Britannia et Germania (*Superior, Inferior et Retia*) avec les données les plus récentes qui nous sont disponibles. Chaque frontière romaine diffère grandement l'une de l'autre, mais notre choix de comparaison s'est arrêté sur la Germanie, car ces conditions sont les plus proches géographiquement et au niveau politique que la Bretagne. La structure n'a pas sa base dans un désert ou à partir d'un empire précédemment bien organisé ce qui fait du *limes* de la Germanie et du *limes* rhétique un candidat idéal.

En reprenant le modèle que nous avons employé pour évaluer le coût de l'armée en Bretagne et en l'appliquant aux informations et aux données historiques que nous possédons à ce jour nous pouvons mieux mettre en contexte l'étendue et les limites économiques et logistiques de la province en la comparant à un autre cas précis de l'occupation romaine. En premier lieu, le *limes* Germanique était divisé en deux provinces comparativement à la Bretagne où la province britannique ne sera pas séparée qu'à partir du III<sup>e</sup> siècle. Les provinces s'appelaient *Germania Inferior* et *Germania Superior*. Les experts ajoutent aussi souvent à l'espace d'Allemagne romaine les provinces de *Rhétie* et une portion du Norique.<sup>506</sup> En historiographie, les comparaisons entre ces frontières et les collaborations entre experts allemands et anglais sont nombreuses. Ils s'entendent généralement que les caractéristiques et le rôle militaire de ces provinces sont

---

<sup>505</sup> James Simon et Stefan Krmnicek dir. *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, Oxford Handbooks, 2020.

<sup>506</sup> Reddè M. « Roman Germania? What Germania? ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p. 558.

similaires. Cependant, il faut rester en garde et comprendre que dans les autres sphères de la société existent des différences fondamentales.<sup>507</sup>

Au bien de notre comparaison, nous concentrerons notre comparaison sur l'effectif militaire des deux provinces de *Germania Inferior* et *Germania Superior*. Ces provinces ne correspondent à aucun pays moderne.<sup>508</sup> *Germania Inferior* s'étendait du Rhin jusqu'à une grande partie de ce qui est aujourd'hui la Belgique.<sup>509</sup> La *Germania Superior* dont la capitale était Mayence s'étendait plus au sud sur une portion de ce qui est aujourd'hui la Suisse occidentale, la Bourgogne, la Lorraine et l'Alsace.<sup>510</sup> Ces deux provinces ainsi que la Bretagne représentent les régions de l'empire avec la plus forte concentration du personnel militaire et avec la meilleure visibilité de celle-ci à travers la population générale. Cela permet de tirer des conclusions sur leur impact à long terme sur l'économie et la logistique des deux sur leur environnement.<sup>511</sup> Similairement à la Bretagne la frontière du Rhin subit de nombreux changements à son personnel militaire aux I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles dû à des remaniements ou des défaites militaires.<sup>512</sup> La plus fameuse d'entre elles est bien entendu la défaite catastrophique de Varus décrite par Cassius Dion et Velleius Paterculus et dont Tacite décrit les campagnes de représailles.<sup>513</sup> Le tout dans un contexte de volonté de « romaniser » l'est du Rhin avec l'armée comme premier agent de celle-ci. Comme la défaite se produit au début de l'expansion romaine en 9, le débat persiste pour déterminer jusqu'à quel point cette défaite aurait eu un impact ou non sur l'expansion romaine.<sup>514</sup>

Durant le premier siècle il y aurait eu jusqu'à huit légions représentant près de 40 000 soldats présents sur le *limes* du Rhin et réparti dans la province de *Germania Inferior* à Nijmegen, Xanten, Neuss, Cologne, et Bonn et dans la province de *Germania Superior* à Mainz, Strasbourg, Mirebeau, Vindonissa, et Rottweil. Ces sites contiennent des preuves indiquant la présence de dix-

---

<sup>507</sup> Fischer T. « Concluding remarks on the Handbook of the Archaeology of Roman Germany ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p.605.

<sup>508</sup> Reddé M. *Loc. cit.*, p.558.

<sup>509</sup> *Ibid.*, p.558.

<sup>510</sup> *Ibid.*, p.559.

<sup>511</sup> Haynes I. « Germanies, Britains, and the Roman World ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p.574.

<sup>512</sup> Les provinces du Rhin ont vécu plusieurs changements de légions dû à mutinerie et destruction en bataille pour une vue d'ensemble des légions voir. C.f. Pollard N. et Berry, J. *The Complete Roman Legions*. Londres, Thames et Hudson, 2012.

<sup>513</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, 56.18-24; Velleius Paterculus, *Histoire Romaine*, 2.117-120; Tacite, *Annales*, 1.36-72 et 2.5-26;41.

<sup>514</sup> Moosbauer G. « Roman Battlefields in Germany: Kalkriese and Harzhorn ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p.161.

neuf différentes légions sur la période. Certaines restent quelques années seulement tandis que d'autres y passent plusieurs décennies. Au deuxième siècle, la restructuration militaire entraîne une diminution du nombre de légions comme ce fut le cas en Bretagne. La diminution est beaucoup plus grande cependant sur le Rhin qu'elle ne l'est en Bretagne. Sur la frontière rhénane, le nombre de légions est réduit à quatre avec leurs bases à Xanten, Bonn, Mainz et Strasbourg. C'est-à-dire deux légions par province contrairement à trois pour la province de Bretagne. Le reste de la frontière est défendu par la légion III *Italica* dans la province de Rhéthie, stationnée à Eining-Untersfeld en 170 et finalement à Regensburg en 179.<sup>515</sup>

En nous fiant à la compilation des légions faite par Martin Kemkes nous pouvons comprendre l'historique des mouvements des légions sur la frontière du Rhin tel que présenté ci-bas. En se fiant à cette compilation et en utilisant l'inscription CIL 6, 3492, les légions présentes au deuxième siècle. Étaient les légions XXX *Ulpia Victrix* et I *Minervia* pour la *Germania Inferior* et les légions XXII *Primigenia* et VIII *Augusta* pour la *Germania Superior* ainsi que la légion III *Italica* pour la Rhéthie.<sup>516</sup>

---

<sup>515</sup> Kemkes M. « The Limes ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p.183.

<sup>516</sup> Voir Appendice 10 CIL 6, 3492.

**Tableau 7 : Compilation des légions du Rhin**

|                                |   |
|--------------------------------|---|
| Legio I Germanica              | 9 - 35 Apud Aram Ubiorum/Cologne et<br>Novaesium/Neuß<br>35 - 70 Bonna/Bonn                           |
| <b>Legio I Minervia</b>        | À partir de 83 Bonna/Bonn   |
| Legio I Adiutrix               | 70 - 86 Mogontiacum/Mainz   |
| Legio II Adiutrix              | 70/71 Noviomagus/Nijmegen   |
| Legio II Augusta               | 9 - 17 Mogontiacum/Mainz<br>17- 43 Argentorate/Strasbourg   |
| <i>Legio III Italica</i>       | À partir de 179 Castra Regina/Regensburg  |
| Legio IV Macedonia             | 43 - 70 Mogontiacum/Mainz   |
| Legio V Alaudae                | 14 - 70 Vetera/Xanten   |
| Legio VI Victrix               | 70 - 90/100 Novaesium/Neuß<br>92 - 120 Vetera/Xanten  |
| <b>Legio VIII Augusta</b>      | 70 - 90 Mirebeau<br>À parti de 90 Argentorate/Strasbourg  |
| Legio X Gemina                 | 70 - 104 Noviomagus/Nijmegen  |
| Legio XI Claudia               | 70 - 101 Vindonissa/Windisch<br>73 - 83 Arae Flaviae/Rottweil   |
| Legio XIII Gemina              | 9 - 17 Mogontiacum/Mainz<br>17 - 46 Vindonissa/Windisch   |
| Legio XIII Gemina              | ? - 43 Mogontiacum/Mainz<br>70 - 92 Mogontiacum/Mainz   |
| Legio XV Primigenia            | 39 - 43 Mogontiacum/Mainz<br>45 - 70 Vetera/Xanten  |
| Legio XVI Gallica              | 13 AEC - 43 Mogontiacum/Mainz<br>43 - 70 Novaesium/Neuß   |
| Legio XX Valeria Victrix       | 9 - 30 Apud Aram Ubiorum/Cologne et<br>Novaesium/Neuß<br>30 - 43 Novaesium/Neuß                       |
| Legio XXI Rapax                | 14 - 46 Vetera/Xanten<br>46 -70 Vindonissa/Windisch<br>70 - 83 Bonna/Bonn<br>83- 90 Mogontiacum/Mainz |
| <b>Legio XXII Primigenia</b>   | 43 - 70 Mogontiacum/Mainz<br>70 - 92 Vetera/Xanten<br>À partir de 92 Mogontiacum/Mainz                |
| <b>Legio XXX Ulpia Victrix</b> | À partir de 120 Vetera/Xanten   |

517

---

<sup>517</sup> Kemkes M. *Loc. cit.*, p.183.

Note : Les légions en gras sont celles actives sur le Rhin au deuxième siècle et en italique celles actives sur la frontière germanique.

#### 4.1 Coût des légions du Rhin

En employant le modèle que nous avons employé et créé grâce à la figure B nous pouvons voir que ces quatre légions actives au courant du deuxième siècle pour la défense de la frontière germanique auraient par elles seules coûté environ 31 160 000 sesterces (à raison de 7 790 000 individuellement). Soit 15 580 000 sesterces par province comparativement à la Bretagne pour laquelle nous avons avancé le salaire annuel de 23 370 000 sesterces pour les légionnaires. La frontière rhétique aurait été défendue par une seule légion ajoutant une dépense salariale de 7 790 000 sesterces. Les légions avaient une force théorique de 5490 individus ce qui aurait signifié la présence de 21 960 soldats pour la défense de la frontière du Rhin et de 5490 soldats pour le *limes* rhétique. Cependant, nous vous rappelons une fois de plus que ces montants assument un effectif complet pour la légion qui ne reflète pas nécessairement la réalité sur le terrain. Ces figures agissent comme un potentiel du coût. Il s'agit du budget que les administrateurs auraient dû avoir en tête. Par comparaison avec leurs trois légions, les légionnaires présents en Bretagne auraient été 16 470 individus.

#### 4.2 Coût des auxiliaires du Rhin

Aux coûts des légionnaires, il faut ajouter les soldes pour les unités auxiliaires. Au courant du deuxième siècle, les preuves archéologiques indiquent la présence d'environ 35 000 à 40 000 troupes auxiliaires présentes pour assurer la continuité de la défense du Rhin à travers *Germania Superior*, *Germania Inferior* et la Raetia. Les fluctuations de ses troupes étaient aussi nombreuses que les fluctuations qu'on peut observer pour les légions.<sup>518</sup> Leurs divisions auraient été les mêmes que pour la Bretagne. C'est-à-dire les *Alae (quingueniariae, milliarii)*, *cohortes (quingueniariae, milliarii)* et *cohors equitatae (quingueniariae, milliarii)*.<sup>519</sup> Ils auraient aussi eu une unité du nom de *Numeri* une unité présente sur le *limes* sur les sites d'excavations des forteresses de Kapersburg, Hesselbach, Inheiden, et Walheim-Fort en *Germania Superior* et à Ellingen en Rhéthie.<sup>520</sup> Ces unités étaient séparées entre deux à quatre centuries. Cela signifie en théorie une force d'entre 160 et 320 troupes. Les preuves à notre disposition cependant semblent indiquer qu'ils étaient généralement un nombre entre 120 et 160 soldats.<sup>521</sup> Les inscriptions et

---

<sup>518</sup> *Ibid.*, p.183.

<sup>519</sup> *Ibid.*, p.185.

<sup>520</sup> *Ibid.*, p.188.

C.f. Reuter M. « Studien zu den numeri des Römischen Heeres in der Mittleren Kaiserzeit ». *Bericht der Römisch-Germanischen Kommission*, 80, 1999, p.357–569.

<sup>521</sup> Kemkes M. *Loc. cit.*, p.188.

preuves épigraphiques de ces sites ont permis de saisir qu'ils jouaient aussi un rôle important dans le réseau de ravitaillement et qu'ils étaient commandés par un *Centurio Cohortis*.<sup>522</sup> Leur provenance était diverse et multiethnique comme cela semble aussi avoir été le cas dans les autres frontières telles qu'en Bretagne. Par exemple, nous avons la preuve de la présence d'un *Numerus Brittonum* en *Germania Superior* à partir du deuxième siècle. Près de 1500 à 2000 habitants de la province de Britannia auraient ainsi formé des unités réparties en groupes de 100 à 200 hommes sur les réseaux de forts en Germanie romaine. Ils portaient souvent un nom indiquant leur affectation par exemple le *Numerus Brittonum Elantiensium* à Neckarburken.<sup>523</sup>

Au cours du deuxième siècle, nous pouvons recueillir à partir des diplômes militaires et inscriptions recueillis les preuves de la présence de 3 *alae*, 23 *cohortes* et 13 *numeri* pour la province de *Germania Superior*. En *Germania Inferior* ce nombre aurait été entre 4 et 7 *alae*, 15 *cohortes* et 4 *numeri*. La Rhéthie aurait compté sur 4 *alae* et 13 *cohortes*. Le nombre précis et la composition des armées provinciales se basent surtout sur les diplômes militaires ayant survécu entre les périodes de 74 à 168.<sup>524</sup> Cela signifie que selon les preuves disponibles à ce jour nous pouvons compter 14 *alae*, 51 *cohortes*, et 17 *numeri*. En posant un regard plus profond sur les types d'unités que nous pouvons attester sur la frontière germanique, nous remarquons que la répartition du type d'unités est similaire à celle que nous pouvons observer en Bretagne (voir Figure D). Pourtant le nombre de *cohortes equitatae* et *cohortes quinquageniaria* présentant la plus grande différence. Cependant, cette comparaison semble favorable pour la validité du modèle que nous avons avancé. Ainsi, pour faire le calcul des coûts nous procéderons comme ce fut le cas pour la Bretagne avec le modèle que nous avons utilisé et en assumant le nombre théorique maximum des unités présente. Le commandement des cohortes aurait été assuré par 65 préfets de cohortes et les *Numeri* auraient été commandés par 17 *centuriones cohortis*.

---

<sup>522</sup> *Ibid.*, p.188.

<sup>523</sup> *Ibid.*, p.188.

<sup>524</sup> *Ibid.*, p. 185.

C.f. Eck W. et Pangerl, A. « Beobachtungen zu den diplomata militaria für die Provinz Germania Inferior ». *Kölner Jahrbuch*, 43, 2010. p.181–195.

**Tableau 8 : Nombre d'auxiliaires pour la Frontière germane.**<sup>525</sup>

| Type d'unité               | Nombre d'unités | Nombre d'effectifs par unité   | Nombre d'effectifs totaux  | Nombre d'officiers Par unité   | Nombre total d'officiers   |
|----------------------------|-----------------|--|--|--|--|
| Ala quinquagenaria         | 13              | 480<br><i>Equites Alae</i>   | 6240<br><i>Equites Alae</i>  | 16<br><i>Decuriones Alae</i>   | 208 <i>Decuriones Alae</i>   |
| Ala milliaria              | 1               | 720<br><i>Equites Alae</i>   | 720<br><i>Equites Alae</i>   | 24<br><i>Decuriones Alae</i>   | 24 <i>Decuriones Alae</i>  |
| Cohors quinquagenaria      | 34              | 480<br><i>Milites Cohortis</i>   | 16320<br><i>Milites Cohortis</i>   | 6 <i>Centuriones Cohortis</i>  | 204<br><i>Centuriones Cohortis</i>                                       |
| Cohors milliaria           | 1               | 800<br><i>Milites Cohortis</i>   | 800<br><i>Milites Cohortis</i>   | 10<br><i>Centuriones Cohortis</i>  | 10<br><i>Centuriones Cohortis</i>  |
| Cohors equitatae           | 13              | 480<br><i>Milites Cohortis</i><br>Et<br>120<br><i>Equites Cohortis</i> | 6240<br><i>Milites Cohortis</i><br>Et<br>1560<br><i>Equites Cohortis</i> | 6 <i>Centuriones Cohortis</i><br>Et<br>4 <i>Decuriones Cohortis</i>        | 78<br><i>Centuriones Cohortis</i><br>Et<br>52 <i>Decuriones Cohortis</i> |
| Cohors equitatae milliaria | 3               | 800<br><i>Milites Cohortis</i><br>Et<br>240<br><i>Equites Cohortis</i> | 2400<br><i>Milites Cohortis</i><br>Et<br>720<br><i>Equites Cohortis</i>  | 10<br><i>Centuriones Cohortis</i><br>Et<br>8<br><i>Decuriones Cohortis</i> | 30<br><i>Centuriones Cohortis</i><br>Et<br>24 <i>Decuriones Cohortis</i> |
| Numeri                     | 17              | 320<br><i>Milites Cohortis</i>   | 5440<br><i>Milites Cohortis</i>  | 1<br><i>Centurio Cohortis</i>  | 17<br><i>Centuriones Cohortis</i>  |

<sup>525</sup> Kemkes M. *Loc. cit.*, p.185-188.  
(Voir Figure 7.2).

**Tableau 9: Solde des Auxiliaires sur le *Limes* German**

**Salaire total des auxiliaires : 47 825 000 sesterces**

| Grade               | Nombre total | Solde individuel<br>(Sesterces) | Solde total<br>(Sesterces) |
|---------------------|--------------|---------------------------------|----------------------------|
| Miles Cohortis      | 30400        | 1000                            | 30 400 000                 |
| Eques Cohortis      | 2280         | 1200                            | 2 736 000                  |
| Eques Alae          | 6960         | 1400                            | 9 744 000                  |
| Centurio Cohortis   | 339          | 5000                            | 1 695 000                  |
| Decurio Cohortis    | 76           | 6000                            | 456 000                    |
| Decurio Alae        | 232          | 7000                            | 1 624 000                  |
| Praefectus Cohortes | 65           | 18 000                          | 1 170 000                  |

Donc, en utilisant le modèle que nous avons employé pour faire le calcul du coût du salaire nous obtenons une dépense de 47 825 000 sesterces pour le *limes* germanique comparativement à 39 642 000 sesterces pour la Bretagne. En prenant en compte le salaire des légionnaires et des auxiliaires et en utilisant le même modèle employé pour faire le calcul du salaire pour la province de Bretagne, le salaire des troupes assurant la défense du *limes* German incluant la province de Rhéthie aurait été de 86 775 000 sesterces par rapport au montant de la Bretagne de 63 012 000 sesterces. Cependant, ce montant bien que supérieur aurait servi comme le montant requis pour la défense de trois provinces. (*Germania Superior, Germania Inferior, Raetia*). La distance de mur et fortifications étant environ de 135 kilomètres pour la Bretagne et de 550 pour la Germanie<sup>526</sup> cela signifie que le ratio du coût pour chaque kilomètre de frontière défendue par un mur aurait été de 467 sesterces approximativement comparativement à 158 sesterces pour la Germanie et cela même lorsqu'on inclut le *limes* Rhétique. La défense d'un kilomètre de frontière de la province britannique selon cette figure aurait coûté près de trois fois plus cher que pour la frontière germanique.

### 4.3 Approvisionnement des troupes du Rhin

Bien entendu, comme pour la Bretagne le salaire n'était pas l'unique source de dépense ou d'investissement que l'administration romaine devait apporter avec son occupation et maintien du territoire. L'approvisionnement des troupes était une tâche logistique importante et nécessitant le maintien d'un réseau de routes important. L'influence de l'armée romaine dans l'établissement

<sup>526</sup> *Ibid.*, p.174-176 et Mattingly D.J. *Op. cit.*, p. 156.

d'un réseau de petites et grandes villes sur les provinces germaniques ne doit pas être sous-estimée. L'armée amène avec elle une énorme concentration de gens, de matériaux, et une nouvelle capacité de dépense monétaire à travers les soldats. Cette nouvelle demande nécessite la construction de nouvelles routes, ports et sites de production. La création de sites militaires et de villes est souvent en parallèle sur la frontière Germanique.<sup>527</sup> Ces tendances sont similaires à celles qu'on peut observer sur le *limes* de la Bretagne. La somme avancée par Martin Kemkes pour le montant requis pour l'approvisionnement des soldats présents dans les forteresses est de 70 millions de sesterces avant même de prendre leur salaire en compte.<sup>528</sup> Nous avons fait le calcul pour la Bretagne qu'un minimum de subsistance pour la nourriture aurait été de 12 000 tonnes de céréales pour 5 790 120 sesterces. Ainsi, la comparaison entre les deux semble indiquer que vraisemblablement notre calcul des coûts d'approvisionnement des soldats de la province de Bretagne est extrêmement conservateur et assume potentiellement un degré d'autosuffisance plus grand que la réalité si ceux-ci sont semblables à leurs compatriotes placés le long du Rhin et de la Rhéthie. Le type de nourriture importé sur longue distance semble être sensiblement les mêmes (vin, *garum*, huile d'olive) selon les amphores qu'on peut retrouver sur de nombreux sites.<sup>529</sup> Similairement à la Bretagne les populations présentes avant l'occupation romaine semblent avoir eu une économie de subsistance et ne produisait pas un surplus.<sup>530</sup> L'occupation romaine et la nécessité d'approvisionnement des troupes amenèrent un développement économique important. Les produits et la culture romaine s'introduisent dans le paysage et les membres de l'armée devinrent ainsi des agents de la romanisation. Philippe Leveau a décrit ce phénomène comme représentant

---

<sup>527</sup> Kortüm K. « Archaeology of Germania Superior: Urban Settlements ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p.54.

<sup>528</sup> Kemkes M. *Loc. cit.*, p.189.

C.f. Sommer C. S. « Kastellvicus und Kastell ». *Fundberichte aus Baden-Württemberg*, 13, 1988, p.457–707.

<sup>529</sup> Hanel, N. « Archaeology of Germania Inferior: Urbanization ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p.97.

C.f. Ehmig U et Stefan, R.-G. « Tituli picti auf Amphoren in Köln ». *Kölner Jahrbuch*, 40, 2007, p.215-322 et Dietmar C. et Trier M. *Mit der U-Bahn in die Römerzeit: ein Handbuch zu den archäologischen Ausgrabungsstätten rund um den Bau der Nord-Süd-Stadtbahn*, 2nd edn. CologneKöln : Kiepenheuer & Witsch, 2006 (Voir figure 4).

<sup>530</sup> Reddé M. *Loc. cit.*, p.562 avec Hüssen C.-M. *Die römische Besiedlung im Umland von Heilbronn*, Stuttgart, Theiss, 2000 et Hüssen C.-M. 2004. « Besiedlungswandel und Kontinuität im Oberbayerischen Donauraum und in der Münchner Schotterebene von der Okkupation unter Augustus bis in tiberisch- claudische Zeit ». Dans C.-M. Müssen dir., *Spätlatènezeit und frühe römische Kaiserzeit zwischen Alpenrand und Donau*, actes du colloque d'Ingolstadt des 11 et 12 octobre 2001, Bonn, Habelt, p.73-92.

un corridor de développement économique et un vecteur de romanisation pour les provinces du nord-ouest de l'empire. Par celles-ci, il inclut la Bretagne.<sup>531</sup>

#### 4.4 Le mur et les forteresses du Rhin en comparaison avec le mur d'Hadrien

Une comparaison des frontières défendues dans les provinces de Germanie et de Rhétie à la frontière britannique permet de mieux comprendre l'importance des coûts liés au maintien et au mouvement du *limes*. Le fonctionnement du personnel militaire sur ces deux frontières peut raisonnablement être interprété comme le lien le plus direct entre l'archéologie de la période romaine de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne.<sup>532</sup> En effet, les frontières de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne moderne sont les seules provinces qui possédaient un réseau de fortifications, murs et forteresses pour assurer la défense d'une large zone frontalière. De plus, ils étaient occupés par des formations militaires similaires et ont été construits durant le deuxième siècle. En plus, les connexions humaines entre ces deux zones semblent avoir été nombreuses. Les légions et les troupes auxiliaires ont connu beaucoup de mouvements entre ces deux zones que ce soit pour de nouvelles expéditions ou de simples réaffectations.<sup>533</sup> Bien qu'il y ait eu plusieurs bâtiments à proximité des forts, les bains étaient les plus proéminents. Un grand nombre d'entre eux de taille et d'importances différentes ont été fouillés au courant des dernières décennies aux limites de la frontière. Les chercheurs allemands attribuent une grande importance aux sites de Walldürn, Osterburken, Walheim-Fort, Schwäbisch-Gmünd, Rainau-Buch, et Weißenburg.<sup>534</sup> Malgré plusieurs similarités, il est indéniable que la grandeur du réseau de fortification sur le *limes* germanique était grandement supérieure à celui de la province de Bretagne dans laquelle le mur d'Hadrien couvre une distance approximative de 135 km. Le *limes* germanique-rhétie s'étend pour son compte sur une distance de 550 km à partir du Rhin près de Rheinbrohl jusqu'au Danube à Eining l'ouest de Regensburg.<sup>535</sup>

Ainsi, l'armée placée dans les provinces entourant l'Allemagne moderne semble avoir coûté plus cher, mais couvrait aussi une beaucoup plus grande superficie. Aussi, les murs établis n'étaient pas continus sur l'ensemble de cette distance contrairement à la Bretagne. Vers 119-120

---

<sup>531</sup> Leveau P. *Loc. cit.*, p. 651-670.

<sup>532</sup> Haynes I. *Loc. cit.*, p. 571.

<sup>533</sup> *Ibid.*, p.571.

C.f. RIB 1322.

<sup>534</sup> Kemkes M. *Loc. cit.*, p.190-191.

<sup>535</sup> *Ibid.*, p.174-176.

une ligne continue existait dans les zones du Taunus, Wetterau, et Odenwald et ceux-ci furent maintenus et changés de bois en pierre durant l'occupation militaire.<sup>536</sup> Les recherches archéologiques modernes semblent indiquer que le réseau continu de palissade aurait pu s'étendre jusqu'à Bennigen. Le reste de la frontière allemande pour la province de Rhéthie ainsi que pour le Jura souabe et l'arc passant de l'Astoblème du Nördlinger Ries et Weißenburg jusqu'au Danube était défendu simplement par un réseau de forts connectés par des routes.<sup>537</sup>

Nous possédons un certain nombre de sources d'auteurs antiques tel que Tacite et Dion Cassius décrivant ce qu'on pourrait considérer une politique romaine pour s'assurer qu'il y avait une zone tampon près de sa ligne de défense et de régulation des échanges et mouvements des populations limitrophes durant le deuxième siècle.

*Ceterum continuo exercituum otio fama incessit ereptum ius legatis ducendi in hostem. eoque Frisii iuventutem saltibus aut paludibus, imbellem aetatem per lacus admovere ripae agrosque vacuos et militum usui sepositos insedere, auctore Verrito et Malorige, qui nationem eam regebant in quantum Germani regnantur. iamque fixerant domos, semina arvis intulerant utque patrium solum exercebant, cum Dubius Avitus, accepta a Paulino provincia, minitendo vim Romanam nisi abscederent Frisii veteres in locos aut novam sedem a Caesare impetrarent, perpulit Verritum et Malorigem preces suscipere...*<sup>538</sup>

Cependant, de l'inaction continue de nos armées, le bruit courait que les commandants avaient été privés du droit de les conduire contre l'ennemi. Là-dessus, les Frisii ont déplacé leur jeunesse vers les forêts et les marais, et leur population non combattante, au-dessus des lacs, au bord de la rivière, et se sont établis dans des terres inoccupées, réservées à l'usage de nos soldats, sous la direction de Verritus et Malorix, les rois de la tribu, autant que les Germains sont sous les rois. Déjà ils s'étaient installés dans des maisons, avaient ensemencé les champs, et cultivaient la terre comme si c'eût été celle de leurs ancêtres », lorsque Dubius Avitus, qui avait succédé à Paullinus dans la province, en les menaçant d'une attaque romaine s'ils ne se retiraient pas dans leur ancienne patrie ou obtenaient de l'empereur un nouveau territoire, contraignent Verritus et Malorix à se faire suppliants.

<sup>536</sup> *Ibid.*, p.175.

C.f. CIL XIII 6511, 6514, 6517, 6518.

<sup>537</sup> Kemkes M. *Loc. cit.*, p.175.

C.f. Bender S. « Wo endet der Odenwaldlimes am Neckar? ». Dans Schallmayer E. dir., *Der Odenwaldlimes: Neueste Forschungsergebnisse*, Contributions au colloque scientifique du 19 mars 2010 à Michelstadt, Bad Homburg v. d. H., Römerkastell Saalburg, 2012, p.37-48.

<sup>538</sup> Tacite, *Annales*, 13.54

Voir aussi Tacite, *Germanie*, 41; Tacite, *Histoire*, 4.64.1.

... ὅτι τοῖς Μαρκομάνοις  
πρεσβεύσασιν, ὅτι πάντα τὰ  
προσταχθέντα σφίσι χαλεπῶς μὲν  
καὶ μόλις, ἐποίησαν δ' οὖν, τό τε  
ἡμισυ τῆς χώρας τῆς μεθορίας  
ἀνήκεν, ὥστε αὐτοὺς ἰοκτώ που καὶ  
τριάκοντα σταδίου ἀπὸ τοῦ Ἰστρου  
ἀποικεῖν, καὶ τὰ χωρία τὰς τε  
ἡμέρας τῆς ἐπιμιξίας ἀφώρισε  
ἄπρον γὰρ οὐ διεκέκριντό, τοὺς  
τε ὁμήρους ἠλλάξατο...<sup>539</sup>

Les Marcomans, qui lui envoyèrent une ambassade,  
ayant exécuté, bien qu'avec peine et tardivement,  
mais enfin ayant exécuté toutes les conditions  
imposées, il leur concéda la moitié du pays  
limitrophe avec le leur, à la condition qu'ils  
s'établiraient à trente-huit stades de l'Ister ; il leur  
assigna des lieux et des jours, auparavant ils n'étaient  
pas fixés, pour faire avec nous le commerce, et il  
échangea des otages avec eux

Ces passages décrivent un commerce libre entre les peuples des Hermundures et la province de Rhéthie, d'un contrôle des armes et des taux de paysage pour le passage sur la frontière du Rhin ainsi qu'une régulation exercée sur les journées auxquelles l'accès aux jours de marché aurait été restreint.<sup>540</sup> Ces sources sont utilisées pour faire parallèles avec la politique de frontière qu'on suppose avoir été mises en place pour la Bretagne due à leurs similarités. Cependant, ces passages réfèrent au monde germanique et non britannique ce qui limite leur application dans notre compréhension de cette frontière et ouvre un débat encore bien réel sur la pertinence de leur application sur la situation qui aurait existé en Bretagne. Si nous sommes de l'esprit que ces zones frontalières étaient similaires, l'application de ces sources pour expliquer qu'un contrôle et paysage de la frontière aurait aussi été exercé par le mur d'Hadrien est tentante, mais aussi longtemps que nous ne posséderons pas de sources parlant ou exposant concrètement l'application d'une politique analogue en Bretagne cela n'est qu'une hypothèse.<sup>541</sup> Les nouvelles études sur les relations entre les forteresses longeant le mur d'Hadrien et servant de points d'accès sur le long du mur semblent tout de même indiquer un intense contrôle du commerce nord-sud et sud-nord.<sup>542</sup> Cela semble encourager une compréhension selon laquelle la politique frontalière et de contrôle

---

<sup>539</sup> Cassius Dion, *Histoire romaine*, 72.15.1.

<sup>540</sup> Kemkes M. *Loc. cit.*, p.170.

<sup>541</sup> Reddé M. *Loc. cit.*, p.565.

<sup>542</sup> Haynes I. *Loc. cit.*, p.572.

C.f. Symonds M. « The construction order of the milecastles on Hadrian's Wall ». *Archaeologia Aeliana*, 34, 2005, p.67-78 et Wilmott T. « The Hadrian's Wall Milecastles Project, 1999–2000 ». Dans Wilmott T. dir., *Hadrian's Wall: Archaeological Research by English Heritage 1976–2000*, Londres, English Heritage, 2000, p.137–202.

du commerce était similaire à celle de la Bretagne et le mur d'Hadrien aurait créé une division civile et commerciale en plus d'une division militaire.<sup>543</sup>

#### 4.5 Apport de l'armée sur le Rhin

Finally, nous pouvons trouver certaines similarités dans le rôle et la vie des soldats romains dans les provinces de Bretagne et celles de la Germanie. En effet, les troupes et leur communauté (leurs familles, enfants, etc.) étaient similaires autant sur les frontières germaniques et les frontières britanniques au sens qu'ils amenaient avec elles une culture matérielle visible et distincte des populations précédentes. Ce sont ces groupes qu'on retrouve le plus souvent sur les inscriptions.<sup>544</sup> De nombreux travaux récents semblent indiquer que le caractère militaire des villes du nord de la Bretagne aurait eu un aspect militaire renforcé dû à leur proximité avec la culture militaire et leur absorption par celles-ci dans certains cas.<sup>545</sup> Une certaine identité multiethnique fait écho à celle qu'on peut observer en Bretagne. Par exemple, sous Septime Sévère parmi les légions du Rhin on retrouve un grand nombre de soldats thraces.<sup>546</sup> Aussi, les forteresses étaient un groupe plus varié qu'un regroupement de soldats. Ainsi, le droit de se marier est donné dans certains diplômes militaires selon la loi romaine ou légitimer une union de fait. Cela suggère que plusieurs soldats auraient eu une famille alors qu'ils étaient toujours en service militaire actif.<sup>547</sup> Ces facteurs comme en Bretagne semblent avoir contribué à créer une identité bien propre aux communautés militaires et en contraste avec les communautés autochtones les entourant. Comme discuté auparavant, les troupes en Germanie comme en Bretagne étaient des agents de « romanisation ». La politique de frontière romaine semble avoir encouragé cette romanisation par un rapprochement forcé avec les peuples alliés pour les inclure comme auxiliaire dans l'organisation militaire et par la suite leur donner des terres.<sup>548</sup> La politique de frontière de l'Empire romain au deuxième siècle souhaitait créer une frontière visible et occupée par une force

---

<sup>543</sup> Haynes I. *Loc. cit.*, p.577.

C.f. Birley A. R. « The fort wall: a great divide ». Dans R. Collins et M. Symonds (eds), *Breaking Down Barriers: Hadrian's Wall in the 21st Century*, Portsmouth, RI: Journal of Roman Archaeology. 2013, p.85-104.

<sup>544</sup> Haynes I. *Loc. cit.*, p.577.

<sup>545</sup> *Ibid.*, p.573.

<sup>546</sup> Kemkes M. *Loc. cit.*, p.191.

C.f. Reuter M. « Studien zu den numeri des Römischen Heeres in der Mittleren Kaiserzeit ». *Bericht der Römisch-Germanischen Kommission*, 80, 1999, p.357-569.

<sup>547</sup> Kemkes M. *Loc. Cit.*, p.191.

C.f. Lambert, N. et Scheuerbrandt, J. *Das Militärdiplom: Quelle zur römischen Armee und zum Urkundenwesen*, Stuttgart, Theiss. 2002.

<sup>548</sup> Tacite, *Annales*, 12.29-30.

Cassius Dion, *Histoire Romaine*, 72.11.4-5.

« romanisante » et créatrice de cette identité.<sup>549</sup> Il est clair que les citoyens romains particulièrement ceux de l'armée amenaient avec eux une culture propre et représentée à travers leurs écrits ce qui leur a permis de se représenter soi-même au niveau historique en nous laissant de nombreuses traces de leur passage.<sup>550</sup> Leurs bâtiments administratifs survivent même aux endroits où ils furent progressivement remplacés par une administration civile telle qu'aux villes de Riegel, Baden-Baden, Speyer, et Ladenburg.<sup>551</sup> Comme en Bretagne, ils ne bâtirent pas que des bains, ils bâtirent aussi des amphithéâtres comme celui de Xanten qui aurait accueilli jusqu'à 8 000 à 10 000 visiteurs et qui avait été construit de prime abord en bois pour être convertis en pierre par la suite.<sup>552</sup> Cependant, il ne faut pas surestimer le pouvoir de « romanisation » de ces agents.

Ils rencontrent les mêmes limites qu'en Bretagne. En effet, les excavations conduites dans la région de Wetzlar-Giessen au nord du Taunus semblent indiquer une distanciation culturelle entre les communautés militaires et civiles limitant grandement l'impact qu'ils auraient eu sur les groupes autochtones à proximité.<sup>553</sup> Il semble que la situation est similaire à celle de la Bretagne où la « romanisation » la plus grande est observable non pas à proximité des forteresses, mais au sud où le commerce et les produits romains étaient plus nombreux. Habiter à proximité semble être un désagrément et un poids économique trop grand comparativement aux bénéfices de cette « romanisation » des agents qu'était le personnel militaire.

---

<sup>549</sup> Kemkes M. *Loc. Cit.*, p.171.

<sup>550</sup> Hopken C. « Religion, Cult, and Burial Customs in the German Provinces ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p.257.

<sup>551</sup> Kortüm K. *Loc. Cit.*, p.60.

<sup>552</sup> Hanel N. *Loc. cit.*, p.104.

<sup>553</sup> Reddé M. *Loc. cit.*, p.565 ainsi que Abegg A., Walter D., et Biegert S. *Die Germanen und der Limes: Ausgrabungen im Vorfeld des Wetterau-Limes im Raum Wetzlar-Giessen*. Mayence, Zabern. 2011.

## Conclusion

En somme, ce mémoire de maîtrise a tenté de collecter les informations nécessaires pour comprendre le rôle et l'influence de la présence de l'administration romaine dans la province *Britannia* durant la période du deuxième siècle, particulièrement sous le règne de la dynastie des Antonins, pour avoir le portrait de la situation durant la période vue comme la plus prospère par la communauté historique. Grâce à cette collecte d'information et l'apprentissage consécutif de ce qu'était la situation en Bretagne et ce que cela représentait concrètement non seulement pour l'administration, mais aussi pour la population civile et militaire, il est possible de se forger une compréhension plus claire du poids économique et logistique que la province devait supporter pour assurer sa longévité. Il est indéniable que la région a été forgée par la volonté de l'administration de maintenir leur influence sur la région.

En premier lieu, nous avons offert une définition du concept de la « romanisation ». Nous avons repris la définition de Neville Morley selon laquelle elle est un changement culturel par lequel les provinciaux articulent une nouvelle identité à travers de nouveaux modèles de consommation.<sup>554</sup> Ainsi, nous avons pu affirmer que la venue de nouveaux modèles de consommation amenait avec elle un changement qui aurait des coûts et changerait le visage de la province. Les villes et les forteresses étaient une de ces dépenses apparentes. Nous avons ensuite expliqué le rôle culturel et actif que les villes et forteresses auraient à jouer en tant qu'agent de cette « romanisation ». Ensuite, nous avons poursuivi cet exposé en expliquant que la venue de ces nouvelles installations et infrastructures devait être maintenue et assurée par l'introduction du *cursus publicus*. En prenant chacun de ces éléments séparément, nous avons alors établi que la « romanisation » avait donc des coûts économiques bien réels et n'était pas qu'un simple élément symbolique ou limité à un rôle culturel. Ce concept avait des conséquences et des demandes qui devaient être remplies par l'administration, mais aussi par la population, sans laquelle son maintien n'était pas possible. Il s'agissait d'une dépense qui serait permanente et présente sur une longue durée. La construction des sites militaires et des nouvelles villes était un poids considérable sur la population rurale. Comme nous l'avons démontré par la suite, la relation entre ces constructions et la population a été décrite comme parasitaire par plusieurs analystes économiques, et le maintien des routes assurant le ravitaillement de ces nombreux centres urbains qui n'auraient pu exister sans

---

<sup>554</sup> Morley N. « The Early Roman Empire: Distribution ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p.574.

cette affluence de ressources injectées pour leur maintien consistait en une dépense considérable par soi-même. Nous évoquons déjà le sentiment romain que la province n'était pas profitable et ne pourrait le devenir.<sup>555</sup>

En deuxième lieu, nous avons regardé plus en détail les ressources exploitées et les retours d'investissement que les Romains auraient pu avoir en Bretagne. Certains bénéfices étaient en effet observables et plusieurs innovations semblent avoir diminué certains coûts de la présence romaine. Ainsi, la province n'était pas que des dépenses, car elle contenait plusieurs ressources minières importantes pour l'empire, ce qui permettait une opportunité rentable pour plusieurs entrepreneurs. Comme exploré, le plomb, en particulier, était la plus grande industrie de la province au 2<sup>e</sup> siècle.<sup>556</sup> L'exportation de ces produits était considérable. Cependant, cela n'était pas suffisant pour que la province soit considérée comme rentable. Une analyse des preuves céramiques, botaniques et paléopathologiques confirme aussi le type d'alimentation qui aurait été importé dans la province et ces mêmes preuves indiquent qu'au deuxième siècle, une grande quantité de nourriture était encore importée. Les preuves archéologiques démontrent un renversement de cette situation bien après les règnes des Antonins.<sup>557</sup> Il est indéniable que la prospérité de la population générale augmente au cours du deuxième siècle et que leur diète était beaucoup plus variée que la vision stéréotypée qu'on donne de paysans ne mangeant que des céréales. Malheureusement, cette « richesse » alimentaire était financée par le maintien de l'infrastructure romaine qui s'alourdit grandement au cours du deuxième siècle.<sup>558</sup> L'analyse subséquente des apports au niveau numismatique et linguistique sous l'administration romaine est utile aujourd'hui pour comprendre le coût du rayonnement linguistique et économique dont les Romains auraient eu besoin pour introduire leur langue dans l'écosystème de la province. Il permet de confirmer que la culture romaine aurait été en premier lieu à proximité des routes commerciales et des grands établissements romains. Ainsi, il est important de comprendre que la « romanisation » était largement limitée aux centres urbains, aux forteresses et aux forts.<sup>559</sup> L'obligation de maintenir l'émission de pièces de monnaie est cependant nécessaire pour le maintien de ces « poches

---

<sup>555</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p.38.

<sup>556</sup> Kehoe D. P. *Loc. cit.*, p.566.

<sup>557</sup> Ireland, S. *Op. cit.*, p.139.

<sup>558</sup> Jongman W. M. « The Early Roman Empire: Consumption ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir. *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p.596.

<sup>559</sup> Cherry D. *Loc. cit.*, p.733.

romanisées ». En résumé, ce chapitre nous permet de comprendre qu'il y a sans aucun doute plusieurs façons par lesquelles les Romains étaient capables d'extraire des ressources et même d'être rentables et bénéfiques pour la population, mais que cette « richesse » qu'ils apportaient et produisaient avait tout de même un prix considérable pour la majorité de la population et que les bénéficiaires des grands centres urbains et des sites militaires ne représentaient pas la majorité de la population. La Bretagne est une province qui était exploitée et cela entraînait des changements et des innovations, mais pas nécessairement un développement généralisé. L'exploitation de la Bretagne était lourde et sans grand retour pour la grande majorité des colons des dépenses militaires et des constructions amenées par les infrastructures romaines. Ce n'est qu'au IV<sup>e</sup> siècle, lors du relâchement du nombre de militaires et de la présence militaire que la province verra une période de croissance visant autre chose qu'à servir à mieux exploiter la province pour le reste de l'empire.<sup>560</sup>

En troisième lieu, nous avons exposé les calculs nécessaires pour faire une estimation des dépenses entraînées par la présence militaire dans la province de Bretagne. En effet, en Bretagne, la présence romaine et la « romanisation » sous-entendent une présence militaire considérable. Donc, il était nécessaire de faire une évaluation du coût entraîné par le salaire des militaires, de l'infrastructure défensive bâtie pour abriter ceux-ci et aussi des demandes alimentaires de ce large groupe. Soutenir les besoins de l'ensemble du personnel armé de l'empire était essentiel au maintien de celui-ci et faillir à cette tâche aurait eu des conséquences catastrophiques pour les empereurs si les légions devenaient mécontentes.<sup>561</sup> Ainsi, les besoins d'une aussi grande concentration de soldats en Bretagne signifiaient que ceux-ci bénéficiaient d'une paie régulière et d'une infrastructure bâtie dans le but de soutenir leurs besoins pour assurer la paix et la stabilité à l'intérieur de la province, mais aussi pour la paix d'esprit des empereurs. Nous avons commencé par une explication détaillée de la composition des légions et du nombre de soldats occupant chaque poste, en théorie, au II<sup>e</sup> siècle. Puis, nous avons abordé le salaire potentiel des trois légions présentes en Bretagne et, par la suite, nous avons fait le même processus de calculs pour faire une estimation du nombre d'auxiliaires présents ainsi que du salaire de ceux-ci au II<sup>e</sup> siècle. Nos calculs expliqués en détail lors du troisième chapitre nous ont permis d'en arriver à un chiffre de 15 915 légionnaires, et pour les soixante unités auxiliaires à un chiffre de 32 336 soldats auxiliaires. Notre

---

<sup>560</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 525-528.

<sup>561</sup> Morley N. *Loc. cit.*, p.575.

estimation finale était suffisamment proche du nombre de soldats affirmé par les experts de ce champ d'études.<sup>562</sup> Notre calcul du salaire subséquent équivalait à une paie pour chaque légion de 77 900 *Aurei* annuellement c'est-à-dire 233 700 *Aurei* pour les trois légions. Notre calcul du salaire des différentes unités, quant à elle, nous avait donné un estimé salarial annuel équivalent à 396 420 *Aurei* annuellement. Ainsi, le total de l'estimation du salaire était de 630 120 *Aurei* annuellement. Comme ce chiffre ne représentait que la somme pour le salaire des soldats, nous avons par la suite fait une analyse des besoins alimentaires des soldats, et de la manière par laquelle la province répondait à ce besoin. Cela nous a permis de démontrer à nouveau un des coûts de la « romanisation ». En effet, il est apparent que l'avenir de la province et son développement aient été grandement compromis dans les régions accueillant un plus grand nombre de militaires et, qu'au II<sup>e</sup> siècle, la province hypothéquât son futur pour pouvoir accueillir le nombre de militaires nécessaires pour maintenir son emprise sur la province.

Aussi, nous avons analysé la présence des murs d'Hadrien et d'Antonin dans la province, ainsi que leur impact et coût sur celle-ci. Cela nous a permis de comprendre que, malgré le coût paralysant que la construction et le maintien de telles infrastructures représentaient, elles symbolisaient, par leur architecture même, que la province elle-même n'était pas « romanisée », l'ennemi pouvait encore provenir de l'intérieur même des terres dans l'esprit de l'administration romaine. Alors, malgré cet ajout majeur dans le coût de la « romanisation » de la Bretagne, les preuves archéologiques et historiques recueillies grâce à une analyse des forces armées présentes dans la Bretagne semblent indiquer que la « romanisation » était extrêmement coûteuse et représentait un investissement à long terme, mais que le succès de celle-ci était limité malgré le passage d'un temps considérable d'occupation du territoire. Cette situation était particulièrement vraie dans le nord de la province, tel que le développement urbain pouvait le démontrer.

Pour apprécier la paie des soldats, nous avons comparé les zones de frontières de l'Allemagne et de la Bretagne au vu de leur similarité au niveau de leur organisation militaire pour pouvoir utiliser le modèle que nous avons créé et ainsi voir si son application confirmait ou pas notre suspicion que l'armée de la province de Bretagne représentait une dépense considérable même en comparaison avec une aussi grande région frontalière que la Germanie. Notre comparaison a bien

---

<sup>562</sup> Notre estimation est d'un nombre de 48 500 soldats est plus conservateur que le 55 000 de David John Mattingly dans Mattingly D. J. *An Imperial Possession: Britain in the Roman Empire 54 BC to 409 AD*, Londres, 2006, p.166.

illustré que pour chaque kilomètre de fortification la Bretagne coûtait plus cher et qu'aucune des trois provinces frontalières germaniques n'équivalait individuellement à la Bretagne et même tout mise ensemble le coût de la solde des soldats et auxiliaires demeurait comparable.

En vue de notre collecte d'information sur la situation, des preuves auxquelles nous avons accès et de la mentalité romaine par rapport à leur économie, nous constatons qu'au deuxième siècle, au sommet du pouvoir de l'Empire romain, le coût de la « romanisation » dans la province de Bretagne était considérable pour l'administration impériale et qu'en retour, la province n'était pas stable, requérait le maintien de réseaux de fortifications majeurs et que ses ressources naturelles, quoi qu'elles représentent une grande industrie ne pouvait être considéré comme capables d'amener à l'autosuffisance. La province était pauvre et exploitée, et la « romanisation » de celle-ci limitée due aux nombreux problèmes auxquels la population générale était confrontée dut à l'instabilité de la région et d'une présence armée massive et débilitante pour tout le développement urbain.

Ainsi, au deuxième siècle, il semble que les dépenses de la « romanisation » dans la province étaient plus grandes que les retours possibles. Le poids logistique d'une province dépendante de l'importation, non seulement dans ses grands centres urbains, mais aussi dans son infrastructure militaire, avait modifié son paysage en une province modelée avec le besoin de minimiser les coûts de la « romanisation » et de tout faire pour tenter de réduire les dépenses et problèmes associés au maintien de la présence romaine dans la province. Pour assurer la longévité de la province, un investissement considérable et sur le très long terme fut appliqué par les gouverneurs et par l'administration impériale. La province fut ainsi forgée au courant du deuxième siècle et des siècles suivants par une volonté de maintenir la possession d'un territoire sur lequel des investissements considérables avaient été faits. Au deuxième siècle, les Romains avaient conscience que le coût du maintien de la province était en effet supérieur au retour économique qu'on pouvait espérer.

La conquête totale et permanente de l'ensemble de l'île aurait requis l'attention complète de l'empereur et de plusieurs ressources additionnelles à celles qui étaient déjà déployées pour maintenir la frontière établie sous la dynastie Antonine. Ces conditions ne furent jamais établies simultanément et assez longtemps au deuxième siècle. Bref, le coût logistique d'une telle entreprise était considéré comme infaisable par les contemporains et la situation initiale de la

province semble avoir déjà été au préalable précaire.<sup>563</sup> Au deuxième siècle, il semble y avoir un retour insuffisant sur les investissements faits par l'administration romaine. Ce n'est qu'extrêmement tardivement que la situation économique de la province change, selon les preuves archéologiques que nous possédons. En effet, au troisième siècle, les garnisons des frontières germaniques et leur périphérie semblent dépendre des exportations de nourriture de la province de Bretagne pour assurer leur subsistance.<sup>564</sup>

Alors, l'occupation de la province venait avec sa romanisation essentiellement véhiculée par ses produits et ses bâtiments. Selon le regard que nous avons porté sur la fonction des villes, des forteresses et des populations civiles, qu'elles fassent partie de l'élite ou de la population générale ou encore militaire, nous pouvons avancer une observation concrète. Il est invraisemblable avec les calculs et les estimations des coûts à l'appui que la province fût rentable pour l'empire que ce soit dans son imaginaire, mais aussi selon la conception romaine de l'économie. De plus, il va sans dire que, selon notre conception moderne de l'économie, il serait difficile, voire impossible, de défendre un point de vue selon lequel la province de Bretagne pourrait être fiscalement rentable au deuxième siècle. Cette dépense annuelle de l'empire pour cette province ne semble pas non plus avoir entraîné un développement culturel, artistique ou architectural majeur. La population semble au contraire avoir été en grande partie aliénée par la romanisation, excepté les grands centres urbains et les populations composées d'éléments ayant précédemment occupé des postes militaires. Les Bretons proches de la frontière demeurent combatifs et ne deviennent pas complaisants par une pacification de longue date telle que Tacite décrivait les Gaulois.<sup>565</sup> De nombreuses rébellions et nombreux problèmes civils affligent la province durant le II<sup>e</sup> siècle.

Finalement, considérant ces facteurs, la question que chacun peut se poser est : quelles auraient été les raisons pour lesquelles la province aurait été maintenue par l'administration romaine pour des siècles si ses coûts excédaient ses bénéfices? Plusieurs réponses sont possibles à cette question et seraient dignes d'une recherche approfondie sur la mentalité romaine et les mécanismes de fonctionnement de l'administration romaine au courant des siècles et leur vision du futur de l'empire et des meilleures façons de maintenir celui-ci. Si l'on accorde crédit aux contemporains

---

<sup>563</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 126-128.

<sup>564</sup> Fulford, M., « Economic hotspots and provincial backwaters: modelling the late Roman economy ». *Loc. cit.*, p.176.

<sup>565</sup> Tacite, *Agricola*, 11.4-5.

de l'empereur Néron, celui-ci aurait en effet pensé à abandonner la province, mais l'orgueil l'aurait poussé à refuser l'option de renoncer à une province conquise par son prédécesseur. Suétone écrivait ceci

*...Augendi propagandique imperii neque voluntate ulla neque spe motus umquam, etiam ex Britannia deducere exercitum cogitavit, nec nisi verecundia, ne obtrectare parentis gloriae videretur, destitit...*<sup>566</sup>

De ce fait, il est possible d'argumenter que le maintien de la province faisait partie de l'arrogance romaine et d'un orgueil refusant d'admettre qu'on pouvait ou devrait abandonner la province. Cela semble être en accord de la mentalité romaine d'un empire sans frontières (*imperium sine fine*). L'économie n'est pas nécessairement rationnelle. Grand nombre de dépenses sont irrationnelles et motivées par d'autres facteurs que la simple fiscalité. Il est possible que les Romains, ou du moins l'administration romaine aient cru que la province avait le potentiel de devenir rentable ou qu'elle serait bénéfique dans le futur. Cependant en tant qu'historien et au vu de la compilation de données que nous avons faite, il est évident que nous ne pouvons être satisfaits par la réponse que l'administration romaine aurait persévéré par simple orgueil ou par un optimisme administratif.

Une théorie qui permet de poser une réflexion plus profonde pour comprendre pourquoi les Romains auraient persisté aussi longtemps est celle introduite par Joseph Tainter dans son livre « *The Collapse of Complex Societies* » dans lequel il tente d'établir une grande théorie englobant les causes et raisons qui font en sorte qu'une société s'effondre. Son argument principal est que les sociétés humaines sont des organisations qui répondent à des problèmes que les systèmes sont créés pour résoudre leurs problèmes et exigent des ressources. Ensuite, plus l'innovation requise pour résoudre le problème est complexe, et plus les coûts augmentent, à un certain point, si les développements technologiques ou les solutions ne sont pas adéquats, le retour sur l'investissement diminuera lentement jusqu'à ne plus être rentable. Bref, la solution au problème initial et la complexification de la société coûteront plus cher que le retour possible qu'elle peut accomplir. Lorsque la société devient complexe au-delà du point où l'économie peut le supporter,

---

<sup>566</sup> Suétone, *La vie des douze Césars*, Néron.18.1.

*Jamais il n'eut l'intention ni ne conçut l'espoir de repousser les limites de l'empire. Il voulut même retirer son armée de Bretagne. Le respect seul le retint: il aurait paru insulter à la gloire de son père.*

Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005, p.47.

on assistera à une chute. Un point où le coût de l'innovation romaine aurait dépassé la capacité de production.<sup>567</sup>

Je ne prétendrais pas être en accord avec l'ensemble de ce qui est avancé dans ce texte et les historiens, à ce jour, demeurent très divisés quant aux raisons qui causent l'effondrement d'une société ou d'un empire tel que Rome et parfois même si l'on devait parler de chute ou de fin en ces cas. Il s'agit d'une question polémique et le livre de Joseph Tainter n'échappe pas aux critiques. Notamment, Glen Bowersock le critique de façon très sévère. Il l'accuse de ne connaître les sources littéraires que de seconde main, de faire des généralisations discutables, d'être ignorant à quel point les observations qu'il extrait du XXe siècle sont controversées, d'adhérer à une vision ancienne d'un déclin substantiel de la population à la fin de l'Antiquité sans tenir compte des discussions plus récentes sur la redistribution de la population et la relocalisation des centres d'autorité. Il l'accuse de ne pas comprendre le système de taxes de l'empire. Tout de même, il lui accorde raison sur la manière dont il sépare le sort de l'Empire romain entre l'ouest et de l'est pour lequel il s'entend qu'il n'y eut pas de chute.<sup>568</sup> Ainsi, malgré les fautes et les divisions créées par cette théorie elle introduit une discussion intéressante et une piste potentielle pour comprendre pourquoi une province non rentable aurait pu perdurer aussi longtemps.

L'idée introduite par cet ouvrage est que les sociétés complexes innovent constamment en réponse aux problèmes auxquels elles font face pour diminuer les coûts auxquels elles sont confrontées. Mais, chaque innovation entraîne un coût de maintien. Par exemple, la création de réseaux d'irrigation et l'importation de nouveaux systèmes d'agriculture produisent plus de nourriture, mais maintenant il est nécessaire d'avoir un personnel capable d'entretenir ces réseaux. Il en va de même avec les bains publics et les réseaux d'aqueducs si chers à la romanisation. Dans le cas de la Bretagne, on peut ajouter le maintien d'un réseau de routes permettant d'acheminer les produits de consommation romaine qui améliore et diversifie grandement l'alimentation, mais qui nécessite le maintien d'un réseau de routes efficace. Dans le cas de Rome, la réponse aux

---

<sup>567</sup> Tainter J. *The Collapse of Complex Societies*. Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

C.f. Tainter J. « Conference on Sustainability: Energy, Economy, and Environment organized by Local Future nonprofit ». Sous la direction de Aaron Wissner, Lecture à Utah University, 2010.

<sup>568</sup> Bowersock G.W. « Review of Joseph A. Tainter, *The Collapse of Complex Societies* ». *Journal of Field Archaeology*, 18, 1991, p. 119-21.

problèmes de la conquête était la « romanisation » de la société. Cependant, ce système avait un coût.

Plus la société se complexifie, plus les coûts de maintien de celle-ci augmentent et, lentement, la société vient à dépendre des petites pièces du système pour son fonctionnement comme une grande machine dépend pour son roulement de ses petits engrenages. Par exemple, la Bretagne était la ressource principale pour le plomb de l'empire. Un métal de la plus haute importance partout dans celui-ci. Toujours selon la théorie, un empire se complexifie comme méthode de résolution de ses problèmes. Elle se rationalise et développe de nouveaux outils pour répondre aux demandes grandissantes et à ses besoins.

Dans son expansion territoriale, l'empire aurait donc acquis certains territoires auxquels une marge de profit aurait été impossible à acquérir. Au-delà d'une certaine distance du centre du pouvoir, gouverner une province aurait été difficile et la Bretagne, ainsi que ses nombreux troubles, semble indiquer cette réalité. La Bretagne au deuxième siècle était coûteuse et amenait un revenu insignifiant. Cependant, pour maintenir sa population, Rome devait s'agrandir et acquérir de nouvelles ressources. Certaines provinces étaient profitables, mais d'autres possédaient un coût d'entretien largement supérieur à leur capacité de production. Mais, un abandon des provinces était presque impossible, car après autant d'investissement fait dans le maintien d'une infrastructure et d'un empire qui maintenant dépendait de certaines ressources présentes sur ces nouveaux territoires, un abandon de ceux-ci aurait été plus coûteux que leur maintien. En résumé, ces territoires étaient coûteux, mais possédaient certaines ressources nécessaires pour que l'engrenage de l'empire fonctionne. La complexité bureaucratique causée par le besoin d'importer assez de membres de l'élite dirigeante pour assurer l'administration et le lien établi grâce à la complexité de ladite administration avec l'ensemble du monde romain rendaient le coût de l'abandon supérieur aux coûts de maintien du système mis en place. La chute n'était pas rapide, mais était une lente désagrégation après nombre de siècles suivant la conquête où Rome gérait l'appareil administratif et militaire à un coût supérieur au revenu possible.<sup>569</sup>

En somme, la raison pour laquelle la Bretagne aurait été maintenue par l'administration romaine était qu'elle faisait partie d'un mécanisme et était reliée à un territoire beaucoup plus

---

<sup>569</sup> Tainter J. *The Collapse of Complex Societies*. Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p.148-150.

grand qu'elle-même. Son abandon était impossible, car son démantèlement aurait représenté une dépense beaucoup plus considérable que le coût de son maintien annuel. Le maintien de cette province était une manière d'acquérir certaines ressources importantes et, plus tardivement, d'approvisionner d'autres provinces en nourriture. Ainsi, on ne pouvait l'abandonner sans créer des problèmes grandement supérieurs à celui qu'était le fait que la province était irrévocablement déficitaire. En utilisant les données recueillies par Hammond, A.H.M Jones, Macmullen et Harold Mattingly la théorie de Tainter serait qu'un abandon de la Bretagne aurait créé un effet domino sur les territoires adjacents et dépendants de ses bénéfices. L'empire subit ainsi une lente et pénible perte de pouvoir comparativement à la chute rapide que l'abandon des provinces coûteuses aurait entraînée.<sup>570</sup>

Dans le futur, et avec les constantes additions de nouvelles découvertes dans le monde archéologique et historique, je crois qu'il sera nécessaire de tenter de comprendre la manière par laquelle les systèmes d'échanges, économique et politique des provinces romaines se supportaient les uns et les autres. Des millions de documents ont été produits par l'administration romaine et peu nous parviennent et sont conservés.<sup>571</sup> Cependant, le passage du temps fait sans cesse ressurgir de nouvelles pièces du casse-tête et leur analyse pourrait approfondir nos connaissances par rapport aux fonctionnements de leur économie et du fonctionnement de leur appareil administratif. Il y a grand nombre de leçons à retenir sur ce qui fonctionne et ne fonctionne pas. Certes, la Bretagne n'est qu'un des nombreux et innombrables facteurs des éléments de la « chute » de l'Empire romain et, certes, nos sociétés modernes sont beaucoup mieux équipées pour résister aux changements et aux chocs auxquels nous faisons face et nous pouvons probablement surmonter les défis que le futur nous réserve. Cependant, cela ne signifie pas que nous ne devons pas être prudents et refuser de tirer des leçons du passé. Les solutions que nous proposerons pour régler les problèmes se doivent d'être raisonnables et ne pas devenir un poids sur notre société pour les siècles à venir. Les Romains nous montrent que, malgré toute la puissance d'une administration à son apogée, certaines décisions entraînent un effort et un casse-tête logistique énormes pour leur

---

<sup>570</sup> *Ibid.*, p.130-165.

C.f. Hammond M. « Economic Stagnation in the Early Roman Empire ». *The Journal of Economic History*, vol.6, 1946, p.63-90; Jones A.H.M. *The later Roman Empire, 284-602: A social, Economic and Administrative survey*, University of Oklahoma Press Norman, 1964; Jones, A.H.M. *The roman economy: Studies in ancient Economic and Administrative History*, Basil Blackwell, Oxford, 1974 et Macmullen, R. *Roman Government's Response to Crisis: A.D. 235-337*, Yale University Press, 1976.

<sup>571</sup> Mattingly D. J. *Op. cit.*, p. 130.

société. La privatisation, l'urbanisme, la militarisation, la construction de murs aux frontières et les tentatives de convertir la population à une seule culture par domination commerciale et culturelle ont ultimement coûté plus cher que ce que la province pouvait contribuer à ramener comme bénéfice. En définitive, en réponse à une problématique sociétale, il est nécessaire pour une administration de toujours penser à long terme à leur « solution » et si elle ne va pas demander d'une population un effort supérieur à ce qu'elle est capable de supporter. Chaque système est susceptible aux chocs et repenser leur fonctionnement est un exercice nécessaire pour faire face au futur.

## Bibliographie

### Sources Primaires

Aélius Aristide. *Éloges Grecs de Rome*, texte établi par Laurent Pernot, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 1997.

Ammien Marcellin. *Histoires*, Tome I : Livres 14-16, texte établi et traduit par Edouard Galletier et Jacques Fontaine, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 2018.

Ammien Marcellin. *Histoires*, tome II : Livres 17-19, texte établi et traduit par Guy Sabbah et Jacques Fontaine, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 2002.

Ammien Marcellin. *Histoires*, Tome IV : Livres 23-25, texte établi et traduit par Jacques Fontaine, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 2002.

Ammien Marcellin. *Histoires*, Tome V : Livres 26-28, texte établi et traduit par : Marie-Anne Marié et Jacques Fontaine, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 2002.

Appien. *Preface to the Roman History*, traduction en anglais par H. White, Loeb Classical library, Londres, 1912.

César. *The Gallic War*, traduction en anglais par H. J. Edwards. Loeb Classical Library 72, Cambridge, MA: Harvard University Press, 1917.

Cassius Dion, *Dio's Roman History*, traduction en anglais par Earnest Cary et Herbert Baldwin Foster, Loeb Classical Library, Wentworth Press, 2016.

Diodore de Sicile. *Library of History*, Volume 3: Livres 4.59-8, traduction en anglais par C. H. Oldfather. Loeb Classical Library, 340, Cambridge, MA: Harvard University Press, 1939.

Eutrope. *Abrégé de l'histoire romaine*, texte établi et traduit par Joseph Hellegouarc'H, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 1999.

*Histoire Auguste*, Volume 1: Hadrian. Aelius. Antoninus Pius. Marcus Aurelius. L. Verus. Avidius Cassius. Commodus. Pertinax. Didius Julianus. Septimius Severus. Pescennius Niger. Clodius Albinus, traduction en anglais par David Magie, Loeb Classical Library, 139, Cambridge, MA: Harvard University Press, 1921.

Pline Le Jeune. *Lettres*, Livre 10, texte établi et traduit par Hubert Zehnacker et Nicole Méthy, Commentaire de Hubert Zehnacker et Nicole Méthy, , Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 2017.

Marcus Tullius Cicero. *Correspondance*, Lettres 1 à 954, texte traduit par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet et Jean Beaujeu, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 2021.

Orose. *Histoires*. Tome 3 : Livre 7, texte établi et traduit par Marie-Pierre Arnaud-Lindet, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 2002.

Pline l'Ancien. *Natural History*, Volume 9: Livres 33-35, traduit en anglais par H. Rackham, Loeb Classical Library, 394, Cambridge, MA: Harvard University Press, 1952.

Pline le Jeune. *Letters*, Volume 2: Livres 8-10, traduit en anglais par Betty Radice. Loeb Classical Library, 59, Cambridge, MA: Harvard University Press, 1969.

Procopé. *Histoire Secrète*, texte établi et traduit par Ernest Renan, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 1990.

Suétone. *Vies*, traduction par Henri Ailloud et Guillaume Flamerie de Lachapelle, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 2016.

Strabon. *Geography*, Volume 1: Livres 1-2, traduit en anglais par Horace Leonard Jones, Loeb Classical Library, 49, Cambridge, MA: Harvard University Press, 1917.

Strabon. *Geography*, Volume 2: Livres 3-5, traduit en anglais par Horace Leonard Jones, Loeb Classical Library, 50, Cambridge, MA: Harvard University Press, 1923.

Tacite. *Agricola*, ed. par A.J. Woodmann et C. S. Kraus, Cambridge, 2004

Tacite. *Annals of Tacitus*, traduit en anglais par Alfred John Church et William Jackson Brodribb, 1<sup>er</sup> ed. Londres, Macmillan, 1888.

Tacite. *La Germanie*, texte établi et traduit par Jacques Perret, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 1949.

Tacite. *The Histories*, traduit en anglais par W. H. Fyfe, Oxford University Press, 1999.

Velleius, Paterculus. *Histoire romaine*, Tome 2: Livre 2, texte établi et traduit par Joseph Hellegouarc'H, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 2002.

Zosime. *Histoire nouvelle*, Tome 1 : Livres 1 et 2, texte établi et traduit par François Paschoud, Société d'édition Les belles-lettres, Paris, 2003

## Travaux et études

- Abegg A., Walter D. et Biegert S. *Die Germanen und der Limes: Ausgrabungen im Vorfeld des Wetterau-Limes im Raum Wetzlar-Giessen*. Mayence, Zabern. 2011.
- Adams C. « Transport ». Dans Scheidel, W. dir., *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p.218-240.
- Adler E. *Valorizing the barbarians. Enemy speeches in Roman Historiography*, Austin, 2011.
- Allison P. « Mapping for gender: interpreting artefact distribution in Roman military forts in Germany ». *Archaeological Dialogues*, 13(1), 2006, p.1-48.
- Allison P. « Soldiers' Families in the Early Roman Empire ». Dans *A companion to families in the Greek and Roman worlds*. Chichester, West Sussex, Wiley-Blackwell, 2011, p.161-182.
- Bender S. « Wo endet der Odenwaldlimes am Neckar? ». Dans Schallmayer E. dir., *Der Odenwaldlimes: Neueste Forschungsergebnisse*, Contributions au colloque scientifique du 19 mars 2010 à Michelstadt, Bad Homburg v. d. H., Römerkastell Saalburg, 2012, p.37-48.
- Bewley R. H. *Lincolnshire's Archaeology from the Air*, Lincoln, 1998.
- Birley A.R. *The Fasti of Roman Britain*, Clarendon Press, Oxford, Oxford University Press, 1981.
- Birley A.R. *Garrison Life at Vindolanda: A Band of Brothers*, Londres, Tempus 2002.
- Birley A.R. *The Roman Government of Britain*, Oxford, 2005.
- Birley A. R. « The fort wall: a great divide ». Dans R. Collins et M. Symonds (eds), *Breaking Down Barriers: Hadrian's Wall in the 21st Century*, Portsmouth, RI: Journal of Roman Archaeology. 2013, p.85-104.
- Birley E., Birley R. et Birley A. *The Early Wooden Forts, Reports on the Auxiliaries, The Writing Tablets, Inscriptions, Brands and Graffiti*, Volume 2, 1993.
- Black E. W. *Cursus Publicus: The Infrastructure of Government in Roman Britain*, Oxford, 1995.
- Boeft J. den.. *Philological and historical commentary on Ammianus Marcellinus XXIII*. Groningen: E. Forsten. 1998.
- Booth P. « Inter-site comparisons between pottery assemblages in Roman Warwickshire Ceramics as indicators of site status ». *Journal of Roman Pottery Studies*, 4, 1991, p.1-10
- Bowersock G.W. « Review of Joseph A. Tainter, The Collapse of Complex Societies ». *Journal of Field Archaeology*, 18, 1991, p. 119-21.

- Bradley K.R. « Suetonius' Life of Nero: An Historical Commentary». Collection Latomus CLVII157, Bruxelles, Latomus, 1978.
- Branigan K. « Villa settlement in the West Country ». Dans Branigan K. et Fowler P. dir., *The Roman West Country: Classical Culture and Celtic Society*, Londres, 1976, p.120-141.
- Breeze D. « Demand and supply on the northern frontier ». Dans Micket R. et C. Burgess C. dir., *Between and Beyond the Walls: Essays on the Prehistory and History of Northern Britain in Honour of G. Jobey*, Edinbourg, 1984, p.264-286.
- Breeze D. *The Northern Frontiers of Roman Britain*. Londres, Batsford, 1982.
- Brun J.-P. et Laubenheimer, F., dir., « *La viticulture en Gaule* ». *Gallia* 58 (1), 2001.
- Campbell B. *The Writings of the Roman Land Surveyors*, Londres, 2000.
- Campbell Duncan B. *The Fate of The Ninth. The curious Curious disappearance Disappearance of one One of Rome's legions Legions*, Bocca della Verità Publishing / Kindle Direct Publishing, 2018.
- Champion T. « Britain before the Romans ». Dans M. Millett, L. M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford, Oxford University press, 2016, p. 150-178.
- Cherry D. « The Frontier Zones ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir. *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p. 720-740.
- Creighton J. *Coins and Power in Late Iron Age Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- Crogiez S. « Les correspondances: des documents pour l'histoire du cursus publicus? ». Dans Delmaire R., Desmulliez J. et Gatier P.-L. dir., *Correspondances: Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive*, Lyon, 2003, p.143-166.
- Crogiez S. « Les stations du cursus publicus en Calabrie: un état de la recherche ». *MEFRA*, 102, 1990, p.389-431.
- Crummy P. *Colchester Archaeological Report. Excavations at Lion Walk, Balcerne Lane, and Middleborough, Colchester, Essex*, Colchester Archaeological Trust, 1984.
- Crummy P. *Excavations at Lion Walk, Balcerne Lane and Middlesborough*, Colchester, 1984.
- Crummy P. *Excavations at Culver Street and Miscellaneous Sites 1971–85*, Colchester, 1992.
- Crummy P. *City of Victory: the story of Colchester – Britain's first Roman town*, Colchester, 1997.
- De La Bédoyère G. *The Buildings of Roman Britain*. Londres, 1991.

- Dietmar C. et Trier M. *Mit der U-Bahn in die Römerzeit: ein Handbuch zu den archäologischen Ausgrabungsstätten rund um den Bau der Nord-Süd-Stadtbahn*, 2nd edn. CologneKöln : Kiepenheuer & Witsch, 2006.
- Drummond St. et Nelson H. *The Western Frontiers of Imperial Rome*, Londres, 1994.
- Duncan-Jones R. P. *The Economy of the Roman Empire*. Quantitative Studies, 2<sup>e</sup> édition, Cambridge, 1982.
- Duncan-Jones R. P. « Communication-speed and Contact by Sea in the Roman Empire ». *Structure and Scale in the Roman Economy*, Cambridge, 1990, p.7-29.
- Duncan-Jones R. P. « The impact of the Antonine Plague ». *JRA*, 9, 1996, p.108-136.
- Eck W. et Pangerl, A. « Beobachtungen zu den diplomata militaria für die Provinz Germania Inferior ». *Kölner Jahrbuch*, 43, 2010. p.181–195.
- Edmondson J. C. « Mining in the Later Roman Empire and beyond: Continuity or Disruption? » *The Journal of Roman Studies*, 79, 1989, p.84-102.
- Ehmig U et Stefan, R.-G. « Tituli picti auf Amphoren in Köln ». *Kölner Jahrbuch*, 40, 2007, p.215-322.
- Eliot C. W. « New Evidence for the Speed of the Roman Imperial Post. » *Phoenix*, 9, no. 2, 1955, p.76-80.
- Esmonde Cleary, S. « Britain at the end of Empire ». Dans Millett M., Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016, p.134-150.
- Evans J. « Material approaches to different Romano-British site types ». Dans James S. et M. Millett dir., *Britons and Romans*, York, 2001, p.26-35.
- Fagan G. *Bathing in Public in the Roman World*, Ann Arbor, 1999.
- Finley M. I. *The Ancient Economy*, Londres, 1973.
- Fischer T. « Concluding remarks on the Handbook of the Archaeology of Roman Germany ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p.601-608.
- Flemming R. « Chapter 9: Galen and the Plague ». Dans *Galen's Treatise Περὶ Ἀλυστίας*, Studies in Ancient Medicine, Volume 52, Brill, 2018, p.219-244.
- Friendship-Taylor R. et D. *From Roundhouse to Villa*, Hackleton, 1997.
- Freeman P. « The Archaeology of Roman Material in Ireland ». Proceedings of the Harvard Celtic Colloquium, 15, 1995, p.69-74.

- Freeman P. « Mommsen through to Haverfield. The origins of Romanization studies in late 19th-c. Britain ». Dans Mattingly D. dir., *Dialogues in Roman imperialism. Power, discourse, and discrepant experience in the Roman Empire*, Portsmouth, RI, Journal of Roman archaeology Supplementary Series, 23, 1996, p.27–50.
- Freeman P. *The best training ground for archaeologists. Francis Haverfield and the invention of Romano-British studies*, Oxford, 2007.
- Frere S. S. et St Joseph J. K. *Roman Britain from the Air*, Cambridge, 1983.
- Fulford M. *New Forest Roman pottery. Manufacture and distribution, with a corpus of pottery types*, British archaeological reports 17, Oxford, BAR., 1975.
- Fulford M. « Pottery and Britain's foreign trade in the Later Roman period ». Dans Peacock D.P.S. dir., *Pottery and Early Commerce. Characterization and Trade in Roman and Later Ceramics*, Londres, Academic Press, 1977, p. 35-84.
- Fulford M. « The interpretation of Britain's late Roman trade: the scope of medieval historical and archaeological analogy ». Dans Joan du Plat Taylor et Henry Cleere dir., *Roman Shipping and Trade: Britain and the Rhine Provinces*, Londres, Council for British Archaeology, 1978, p. 59-69.
- Fulford M. « Demonstrating Britannia's economic dependence in the first and second centuries ». Dans Blagg T. F. C. et King A. dir., *Military and Civilian in Roman Britain: Cultural Relationships in a Frontier Province*, Oxford: British Archaeological Reports, 1984, p. 129-142.
- Fulford M. « The economy of Roman Britain ». Dans M. Todd dir., *Research on Roman Britain 1960–89*, Londres, Society for the Promotion of Roman Studies, 1989, p. 175-201.
- Fulford M. « Britain and the Roman Empire: the evidence for regional and long distance trade ». Dans Jones, R. F. J. dir., *Roman Britain: Recent Trends*, Sheffield, J. R. Collis Publications, 1991, p. 35-47.
- Fulford M. et Nichols E. dir. *The effects of new discoveries on knowledge of the most susceptible landscapes for air-photography, Developing Landscapes of Lowland Britain. The Archaeology of the British gravels: a review*, Londres, 1992.
- Fulford M. « Economic hotspots and provincial backwaters: modelling the late Roman economy ». Dans Cathy E. King et David G. Wigg dir., *Coin Finds and Coin Use in the Roman World*, Studien zu Fundmünzen der Antike, Berlin, Mann Verlag, 1996, p. 153-177.

- Fulford M. « Economic Structures ». Dans Todd M. dir., *Blackwell Companion to Roman Britain*, Londres, Blackwell, 2003, p. 309-321.
- Galsterer H. « Local and Provincial Institutions and Government ». Dans Bowman A.K. et al. dir., *The Cambridge Ancient History; 11. The High Empire, A.D. 70 - 192. 2.*, Cambridge University Press, 2000, p. 344-360.
- Geraghty R. M. « The impact of globalization in the Roman Empire, 200 bc – ad 100 ». *Journal of Economic History*, 67, 2007, p.1036-1061.
- Green M. « Godmanchester Roman History - The Mansio ». *Current Archaeology*, 16, 1969 p.133-138.
- Greene's K. *Survey of Archaeological Evidence in The Archaeology of the Roman Economy*, 1986.
- Hammond M. « Economic Stagnation in the Early Roman Empire». *The Journal of Economic History*, vol.6, 1946, p.63-90.
- Haensch R., *Capita provinciarum: Statthaltersitze und Provinzialverwaltung in der römischen Kaiserzeit*, Mayence, Philipp Von Zabern, 1997.
- Hamshaw-Thomas J. « When in Britain do as the Britons: dietary identity in early Roman Britain ». Dans P. Rowley-Conwy dir., *Animal Bones, Human Societies*, Oxford, 2000.
- Hanel N. « Archaeology of Germania Inferior: Urbanization ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p.92-115.
- Harper, Kyle. *The Fate of Rome: Climate, Disease, and the End of an Empire*, Princeton University Press, 2017.
- Harper, Kyle et McCormick, M. « Reconstructing the Roman Climate». Dans Scheidel, Walter, dir., *The Science of Roman History: Biology, Climate, and the Future of the Past*. Princeton University Press, 2018, p.11-52.
- Harris, W. V. «Trade». Dans Bowman, Garnsey et Rathbone dir., *The Cambridge Ancient History; 11. The High Empire, A.D. 70 – 192*, 2000, p.710-740.
- Hassall M. « The Army ». Dans Bowman A.K. et al. dir., *The Cambridge Ancient History; 11. The High Empire, A.D. 70 - 192. 2<sup>e</sup> édition*, Cambridge University Press, 2000, p. 320-343.
- Haverfield F. *The Romanization of Roman Britain*, Oxford, 1912.
- Hawkes C. et Crummy P. *Camulodunum 2*, Colchester, 1996.
- Hawkes G. « Wolves' nipples and otters' noses? Rural foodways in Roman Britain ». *TRAC*, 11, 2002, p.45-50.

- Haynes I. « Germanies, Britains, and the Roman World ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p. 570-585.
- Hingley R. « Early Studies in Roman Britain: 1610 to 1906. ». Dans Millett M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016, p.3-22.
- Hingley R. *Rural settlement in Roman Britain*, Londres. 1989.
- Hopken C. « Religion, Cult, and Burial Customs in the German Provinces ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p. 255-286.
- Hopkins K. « Economic growth and towns in classical antiquity ». Dans Abrams P. et Wrigley E. A. dir., *Towns in Societies*, Cambridge, 1978, p.35-79.
- Hopkins K. « Taxes and trade in the Roman Empire (200 b.c.-a.d. 400) ». *Journal of Roman Studies*, 70, 1980, p.101-125.
- Hopkins K. « Rome, taxes, rents, and trade ». *Kodai*, 6, 41–75, Dans Scheidel et von Reden, dir., 2002, p.190-230.
- Hunter F. « Beyond Hadrian's Wall ». Dans Millett M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford, 2016, p.179-203.
- Hurst H. «The Textual and Archaeological Evidence». Dans Millett M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016, p.95-117.
- Hüssen C.-M. *Die römische Besiedlung im Umland von Heilbronn*, Stuttgart, Theiss, 2000.
- Hüssen C.-M. « Besiedlungswandel und Kontinuität im Oberbayerischen Donaauraum und in der Münchner Schotterebene von der Okkupation unter Augustus bis in tiberisch- claudische Zeit ». Dans C.-M. Müssen dir., *Spätlatènezeit und frühe römische Kaiserzeit zwischen Alpenrand und Donau*, actes du colloque d'Ingolstadt des 11 et 12 octobre 2001, Bonn, Habelt, 2004, p.73-92.
- Ireland S. *Roman Britain, A Sourcebook*, Londres, Routledge, 2009.
- James Simon et Stefan Krmnicek dir. *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, Oxford Handbooks, 2020.
- Jahn J. « Zur Entwicklung römischer Soldzahlungen von Augustus bis auf Diokletian ». *Studien zu den Fundmünzen der Antike*, 2, 1984, p.53-74.
- Jones A. H. M. *The later Roman Empire, 284-602: A social, Economic and Administrative survey*, University of Oklahoma Press Norman, 1964.

- Jones, A. H. M. *The roman economy: Studies in ancient Economic and Administrative History*, Basil Blackwell, Oxford, 1974.
- Jongman W. M. *The Economy and Society of Pompeii*. Amsterdam, 1988.
- Jongman W. M. « The Early Roman Empire: Consumption ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir. *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 592-618.
- Jongman W. M., Jan J. et Goldewijk K. « Health and wealth in the Roman Empire ». *Economics & Human Biology*, Volume 34, 2019, p.138-150.
- Junkelmann M. *Panis militaris*, Mayence, Philipp von Zabern 1997.
- Kehoe D. P. « The Early Roman Empire: Production ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir. *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p. 543-569.
- Kemkes M. « The Limes ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p. 166-198.
- King A. «Animal bones and the dietary identity of military and civilian groups in Roman Britain, Germany and Gaul», Dans Blagg T.F.C et King A. dir., *Military and Civilian in Roman Britain*, 1984, p. 1-27.
- Kolb A. *Transport und Nachrichtentransfer im römischen Reich*. Klio, Beiträge zur alten Geschichte. Beiheft, Berlin 2000.
- Kortüm K. « Archaeology of Germania Superior: Urban Settlements ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p. 53-91.
- Kraay C. M. « Two New Sesterii of Domitian ». *American Numismatic Society Museum*, Notes 9, 1960, p.109-116.
- Lambert, N. et Scheuerbrandt, J. *Das Militärdiplom: Quelle zur römischen Armee und zum Urkundenwesen*, Stuttgart, Theiss. 2002.
- Laurence R., Cleary S.E. et Sears, G. *The City in the Roman West c. 250 BC – c. EC 250*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.
- Laurence R. *Roman Archaeology for Historians*, Londres, Routledge, 2012.

- Lemcke L. «Status Identification on the Road: Requisitioning of Travel Resources by Senators, Equestrians, and Centurions without diplomata: A Note on the Sagalassus Inscription (SEG XXVI, 1392)». *Gephyra*, 9, 2012, p.128-142.
- Lemcke L. *Imperial Transportation and Communication from the Third to the Late Fourth Century. The Golden Age of the cursus publicus*, Éditions Latomus, Bruxelles, 2016.
- Leveau P. « La ville antique et l'organisation de l'espace rurale: villa, ville, village, ». *Annales*, ESC 4, 1983, p.920-942
- Leveau P. « The Western Provinces ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p. 651-670.
- Littman, R. J. et Littman, M. L. « Galen and the Antonine Plague », *AJPh*, 94, 1973, p.243-255.
- Lo Cascio E. « La dinamica della popolazione in Italia da Augusto al III secolo ». Dans *L'Italie d'Auguste à Dioclétien. Actes du colloque international organisé par l'École Française de Rome, Rome 25–28 mars 1992*, 1994, Rome, p.91-125.
- Lo Cascio E. « Popolazione e risorse nel mondo antico », Dans V. Castronovo dir., *Storia dell'economia mondiale Permanenze e mutamenti dall'antichità al medioevo*, Rome, 1996, p.275-300.
- Lo Cascio E. « The Early Roman Empire: The state and the economy ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p. 619-648.
- Macmullen, R. *Roman Government's Response to Crisis: A.D. 235–337*, Yale University Press, 1976.
- MacMullen R. « The epigraphic habit in the roman empire ». *The American Journal of Philology*, 103(3), 1982, p.233-246.
- Malloch S. J. V. « Gaius on the Channel Coast ». *Classical Quarterly*, 51, 2001, p.551–556.
- Marsh, G. « London's samian Samian supply and its relationship to the development of the Gallic samian industry ». *Roman pottery research in Britain and North-West Europe*, Anderson A.C. et Anderson A.S. dir., Oxford, BAR, 73, 1981, p.173-238.
- Mattingly D. J. *An Imperial Possession: Britain in the Roman Empire 54 BC to 409 AD*, Londres, 2006.

- Mattingly, H. et Sydenham, E. *Roman Imperial Coinage vol. 2: Vespasian to Hadrian*, Spink, Londres, 1968.
- Meadows K. « The appetites of households in early Roman Britain ». Dans P. Allison dir., *The Archaeology of Household Activities*, Londres, 1999, p.101-120.
- Meadows K. « You are what you eat: diet, identity and Romanization », *TRAC*, 4, 1995, p.133-140.
- Meyer E. «Explaining the epigraphic habit in the roman empire: The evidence of epitaphs», *Journal of Roman Studies*, 80, 1990, p. 74-96.
- Millet M. *The Romanization of Britain: An Essay in Archaeological Interpretation*, Cambridge, 1990.
- Millett M. et Revell L. dir. *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016.
- Millet M. « Roman Britain since Haverfield ». Dans Millett M. et Revell L. dir. *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford, 2016, p. 22-42.
- Mitchell S. « Requisitioned Transport in the Roman Empire: A New Inscription from Pisidia ». *JRS*, 66, 1976, p.106-131.
- Moosbauer G. « Roman Battlefields in Germany: Kalkriese and Harzhorn ». Dans Simon James et Stegan Krmnicsek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p. 149-165.
- Morel J.-P. « La produzione della ceramica campana: aspetti economici e sociali ». Dans Giardina A. et Schiavone A. dir., *Societa romana e produzione schiavistica. II. Merci, mercati e scambi nel Mediterraneo*, Rome/Bari, 1981, p.81-98.
- Morley N. « The Early Roman Empire: Distribution ». Dans Scheidel W., Morris, I. et Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 570-591.
- Morris P. *Agricultural Buildings in Roman Britain*, Oxford, 1979.
- Nesbitt C. « Multiculturalism on Hadrian's Wall ». Millett M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016, p.224-245.
- Oswald A. « A doorway on the past: practical and mystic concerns in the orientation of roundhouse doorways ». Dans Gwilt et Haselgrove dir., *Reconstructing Iron Age Societies*, 1997, p.87-95.
- Passerini A, *Athenaeum*, 24, 1946, p.145-159

- Pflaum H.-G., « Essai sur le cursus publicus dans le Haut-Empire. » Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France. Première série, Sujets divers d'érudition. Tome 14, 1<sup>e</sup> partie, 1940, p. 189-391.
- Phang S.E. *The Marriage of Roman Soldiers (13 B.C. - A.D. 235)*, Columbia Studies in the Classical Tradition, Volume 24, 2001.
- Pitts L. *Inchtuthil: The Roman Legionary Fortress Excavations 1952–65*. Gloucester, 1985.
- Plat T. J. et Cleere H. *Roman Shipping and Trade: Britain and the Rhine Provinces*, 1978.
- Pollard N. et Berry, J. *The Complete Roman Legions*. Londres, Thames et Hudson, 2012.
- Poniros S. A. *The Biological Anthropology of Diversity: Interdisciplinary Approaches to Migration and Ancestry in Roman Britain*. Thèse de doctorat, University of Sheffield, 2021.
- Pucci G. « Pottery and trade in the Roman period ». Dans Garnsey P., Hopkins K. et Whittaker C. R. dir., *Trade in the ancient economy*, Londres, 1983, p.105-117.
- Purcell N. « Wine and wealth in ancient Italy ». *JRS*, 75, 1985, p.1-19
- Ramsay, A. M. « The Speed of the Roman Imperial Post. » *JRS*, 15, (1925), p.60-74.
- Ramsay, W. M. « Roads and Travel (in N. T.) ». Dans Hastings J. dir., *A Dictionary of the Bible*, New York 1904, p.375-402.
- Reddé M. « Roman Germania? What Germania? ». Dans Simon James et Stefan Krmnicek dir., *The Oxford Handbook of the Archaeology of Roman Germany*, p.558–569.
- Reuter M. « Studien zu den numeri des Römischen Heeres in der Mittleren Kaiserzeit ». *Bericht der Römisch-Germanischen Kommission*, 80, 1999, p.357–569.
- Riley D. *Early Landscapes from the Air*, Sheffield, 1980.
- Saller R. « Human capital and economic growth ». Dans Scheidel, W. dir., *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press 2012, p. 71-86.
- Saller R. *Pliny's Roman Economy. Natural History, Innovation and Growth*, Princeton et Oxford, Princeton University Press 2022.
- Scheidel W. « A model of demographic and economic change in Roman Egypt after the Antonine Plague ». *Journal of Roman Archaeology*, 15, 2002, p.97-114.
- Scheidel W. dir. *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press 2012.

- Scheidel W. « Approaching the Roman economy ». Dans Scheidel, W. dir., *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press 2012, p. 1-22.
- Scheidel W. *The Science of Roman History: Biology, Climate, and the Future of the Past*. Princeton University Press, 2018.
- Smith J. T. « Halls or yards? A problem of villa interpretation ». *Britannia*, 9, 1978, p.351-358.
- Sommer C. S. « Kastellvicus und Kastell ». *Fundberichte aus Baden-Württemberg*, 13, 1988, p.457-707.
- Speidel M. « Roman Army Pay Scales ». *Journal of Roman Studies*, 1992, p.349-380.
- Symonds M. « The construction order of the milecastles on Hadrian's Wall ». *Archaeologia Aeliana*, 34, 2005, p.67-78.
- Taylor J. *An Atlas of Roman Rural Settlement in England*, York, Council for British Archaeology, 2007.
- Terpstra T. *Trade in the Ancient Mediterranean: Private Order and Public Institutions*, The Princeton Economic History of the Western World, Princeton, Princeton University Press, 2019.
- Tainter J. *The Collapse of Complex Societies*. Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- Talbert R. *Rome's world: the Peutinger map reconsidered*. Cambridge, Cambridge University Press, 2010.
- Temin P. « The contribution of economics ». Dans Scheidel, W. dir., *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press 2012, p. 45-70.
- Van Driel-Murray C. et al. *The Early Wooden Forts, Preliminary reports on the: Leather, Textiles, Environmental Evidence and Dendrochronology*, 1993.
- Van Heesch J. «Transport of Coins in the Later Roman Empire. » *RBN*, 152, 2006, p.51-61.
- Versluys M. « Understanding objects in motion ». *An archaeological dialogue on Romanization*. Archaeological Dialogues, 21(1), 2014, p.1-20.
- Veyne P. *Le pain et le cirque: sociologie historique d'un pluralisme politique*. Paris, Seuil, 1976.
- Vismara, C. et Caldelli, M. L. *Epigrafia anfiteatrale dell'Occidente Romano V. Alpes Maritimae, Gallia Narbonensis, Tres Galliae, Germaniae, Britannia*. Rome, 2000.
- Vivenza G. « Roman economic thought ». Dans Scheidel, W. dir. *The Cambridge Companion to the Roman Economy*, Cambridge, Cambridge University Press 2012, p. 25-44.

- Wacher J. *The Towns of Roman Britain*, 2e édition, Londres, 1995.
- Wallace L. «The Early Roman Horizon ». Dans Millett M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford 2016, p. 117-134.
- Whimster R. *The Emerging Past: air photography and the buried landscape*, Londres, 1989.
- Whittaker C. R. « The consumer city revisited: The vicus and the city ». *Journal of Roman Archaeology*, 3, 1990, p.110-118.
- Whittaker C. R. *Frontiers of the Roman Empire. A Social and Economic Study*, Baltimore, 1994.
- Whittaker C. R. « Frontiers ». Dans Bowman A.K. et al., *The Cambridge Ancient History; 11. The High Empire, A.D. 70 - 192*. 2. Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 293-319.
- Wilmott T. « The Hadrian's Wall Milecastles Project, 1999–2000 ». Dans Wilmott T. dir., *Hadrian's Wall: Archaeological Research by English Heritage 1976–2000*, Londres, English Heritage, 2000, p.137–202.
- Wilson D. R. « Romano-British villas from the air ». *Britannia*, 5, 1974, p.251-261.
- Wilson A. « The economic impact of technological advances in the Roman construction industry ». Dans Lo Cascio dir., *Innovazione Tecnica e Progresso Economico Nel Mondo Romano*, 2006, p.225-236.
- Wilson P. «Romano-British Archaeology in the early twenty-first century ». Dans M. Millett, L. M. et Revell L. dir., *The Oxford Handbook of Roman Britain*, Oxford, Oxford University press, 2016, p.43-62.
- Woodman A. J. *Rhetoric in classical historiography: four studies*, Routledge, 2014.

### **Sites web et autres médias**

- Celtic Coin Index (CCI). *Celtic Coin Index digital* [en ligne], <https://cci.arch.ox.ac.uk/> (Page consulté le 2 avril 2022).
- Eidinow E. *Oxford Classical Dictionary*. Oxford University Press. ed. 2012, <http://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780199545568.001.0001/acref-9780199545568>.

ISO DESIGN. *Roman Army Structure | Vindolanda Museum*.  
[https://www.youtube.com/watch?v=Rcbedan5R1s&ab\\_channel=ISODESIGN](https://www.youtube.com/watch?v=Rcbedan5R1s&ab_channel=ISODESIGN).  
(Page consulté le 19 janvier 2021).

Koepke N. *Anthropometric Decline of the Roman Empire? Proceedings of the International Economic History Association Conference*, Buenos Aires, 2002 (conference CD-ROM).

Lettre de Pline le Jeune, *Traduction de Sacy et de J.Pierrot*, [en ligne], <https://www.roma-quadrata.com/plinelettres.html#Livre10>, (Page consulté le 3 juin 2018).

Orbis, *Orbis: the Stanford geospatial network model of the Roman world*, Princeton/Stanford Working Papers in Classics, Version 1.0, Mai 2015, [en ligne], <http://orbis.stanford.edu/>  
(Page consulté le 3 juin 2018).

OCRE. *Online Coins of the Roman Empire*, [en ligne],  
[http://numismatics.org/ocre/results?q=region\\_facet:%22Britannia%22](http://numismatics.org/ocre/results?q=region_facet:%22Britannia%22) (Page consulté le 26 octobre 2021).

Potsherd, *Potsherd Atlas of Roman Pottery*, Version 2010 -, [en ligne],  
<http://potsherd.net/map2021/> (Page consulté le 18 février 2022).

Roberts John. *Oxford Dictionary of the Classical World*. Oxford University Press, ed. 2007,  
<http://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780192801463.001.0001/acref-9780192801463>.

Roman Provincial Coinage Online (RPC). [en ligne], <https://rpc.ashmus.ox.ac.uk/> (Page consulté le 21 octobre 2021).

Roman Inscriptions of Britain (RIB). [en ligne], <https://romaninscriptionsofbritain.org/> (Page consulté le 16 mars 2022).

Tainter J. « Conference on Sustainability: Energy, Economy, and Environment organized by Local Future nonprofit ». Sous la direction de Aaron Wissner, Lecture à Utah University, 2010.

Vindolanda. *Vindolanda Tablets Online*, [en ligne], <http://vindolanda.csad.ox.ac.uk/> (Page consulté le 26 octobre 2021).

Voorburg, René. *OmnesViae: Itinerarium Romanum*, [en ligne], <https://omnesviae.org/> (Page consulté le 12 décembre 2021).



## Appendice 2 Trajet de Rome à *Camulodunum*

Source: Voorburg, René. OmnesViae: Itinerarium Romanum, [en ligne], <https://omnesviae.org/> (page consulté le 12 décembre 2021).



### Appendice 3 Traduction Inscription de Pisidia

**Source:** Mitchell, S. «Requisitioned Transport in the Roman Empire: A New Inscription from Pisidia. » JRS 66 (1976), p.106-131.

*Sextus Sotidius Strabo Libuscidianus, legatus pro praetore of Tiberius Caesar Augustus; says: It is the most unjust thing of all for me to tighten up by my own edict that which the Augusti, one the greatest of gods, the other the greatest of emperors, have taken the utmost care to prevent, namely that no-one should make use of carts without payment.*

*However, since the **indiscipline of certain people requires an immediate punishment**, I have set up in the individual towns and villages a register of those services which I judge ought to be provided, with the intention of having it observed, or, if it shall be neglected, of enforcing it not only with my own power but with the majesty of the best of princes from whom I received instructions concerning these matters.*

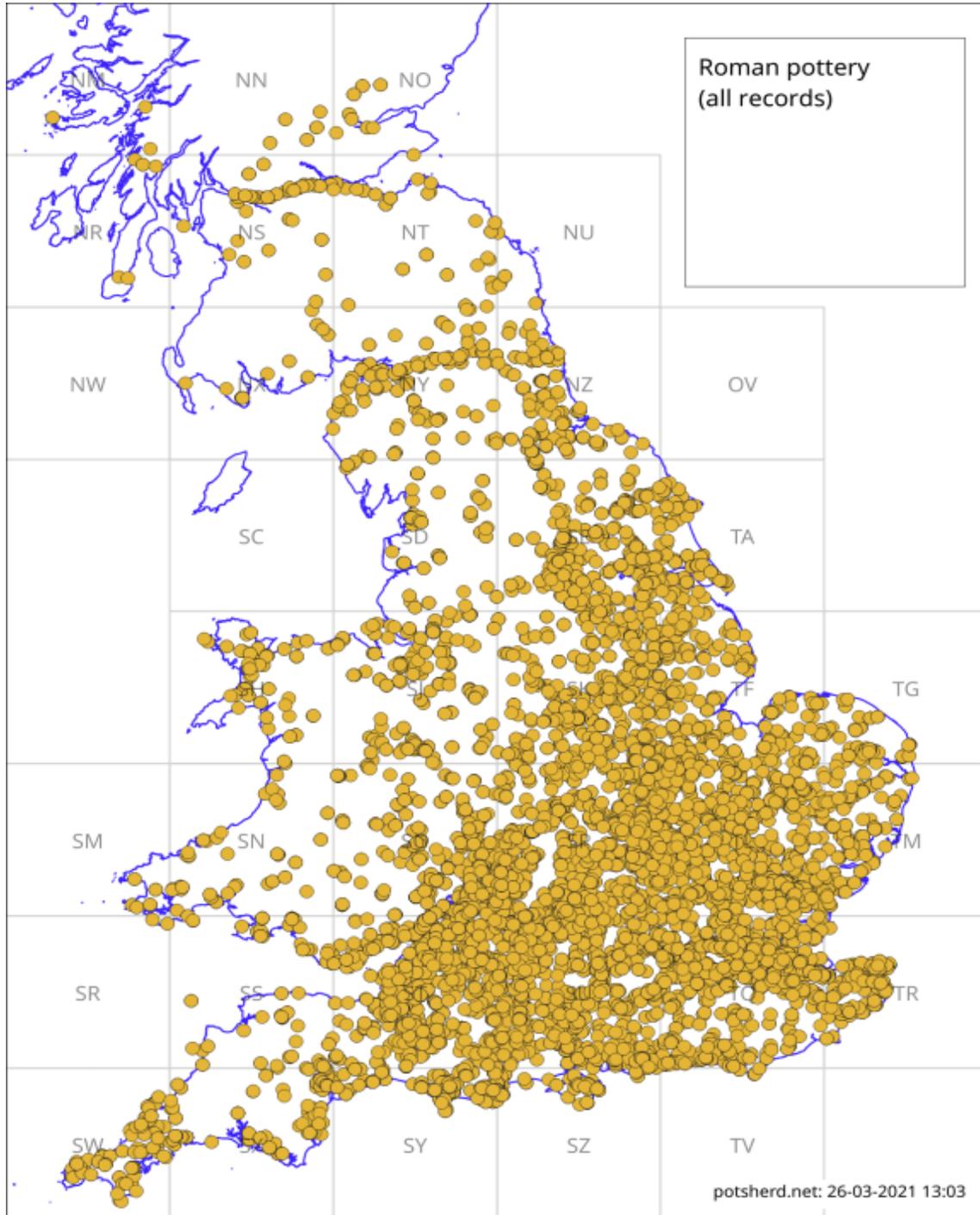
*The people of Sagalassus **must provide a service of ten wagon and as many mules for the necessary uses of people passing through**, and should receive, from those who use the service, ten asses per schoenum for a wagon and four asses per schoenum for a mule, but if they prefer to provide donkeys, should give two in place of one mule at the same price. Alternatively, if they prefer, they can pay people of another town or village who undertake the duty the same price for individual mules and wagon as they would have received if they had provided the service themselves, in order that these perform the same service.*

*They **are obliged to provide transport** as far as Cormasa and Conana. However, the **right to use this service will not be granted to everyone**, but to the procurator of the best of princes and his son, and they are granted the use of up to ten wagon, or three mules in place of a single wagon or two donkeys in place of a single mule on the same occasion, being liable to pay the price that I have decided. In addition (use of the service is granted) to persons on military service, both to those who have a diploma, and to those who travel through from other provinces on military service in the following manner: no more than ten wagon, or three mules for individual wagon, or two donkeys for individual mules, should be provided to senators of the Roman people being liable to pay the sum I have prescribed; three wagon, or three mules for individual wagon, or two donkeys for individual mules, must be provided to a Roman knight whose services are being employed by the best of princes on the same condition, but if anyone requires more he shall hire them at a price decided by the person who hires them out; a wagon, or three mules, or six donkeys, shall be provided to a centurion on the same condition.*

*I want **nothing to be provided for those who transport grain or anything else of that sort either for their own use or to sell**, and (nothing should be provided) for anyone for their own personal baggage animals or for their freedmen's or for their slaves' animals. **Shelter and hospitality should be provided without payment for all members of my own staff, for persons on military service from other provinces and for freedmen and slaves of the best of princes and for the animals of these persons, in such a way that these do not exact other services without payment from people who are unwilling.***

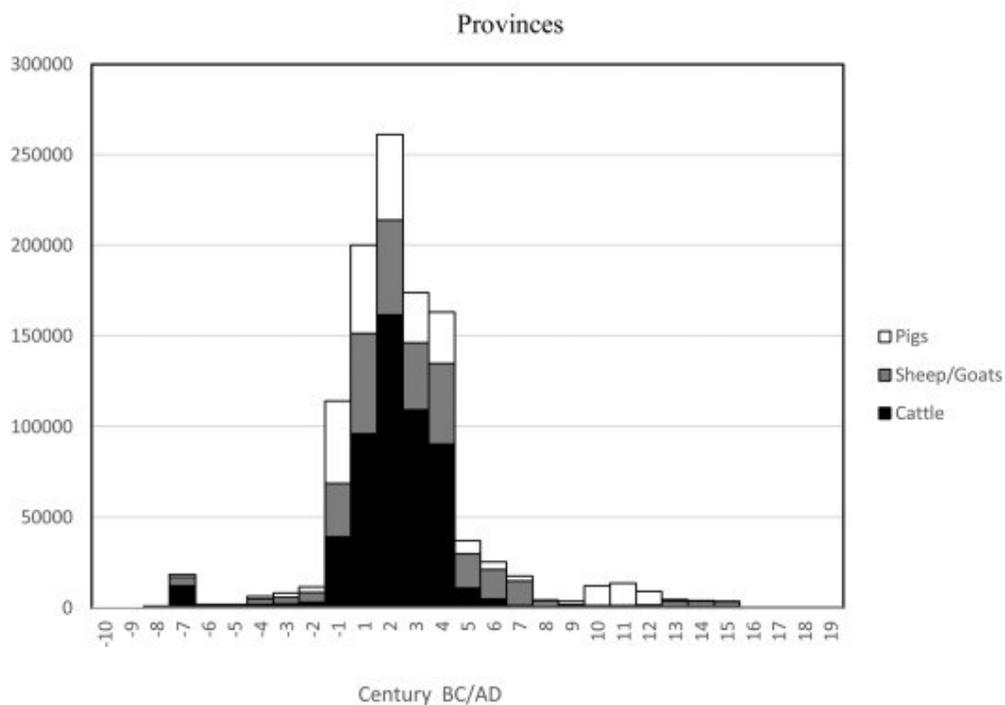
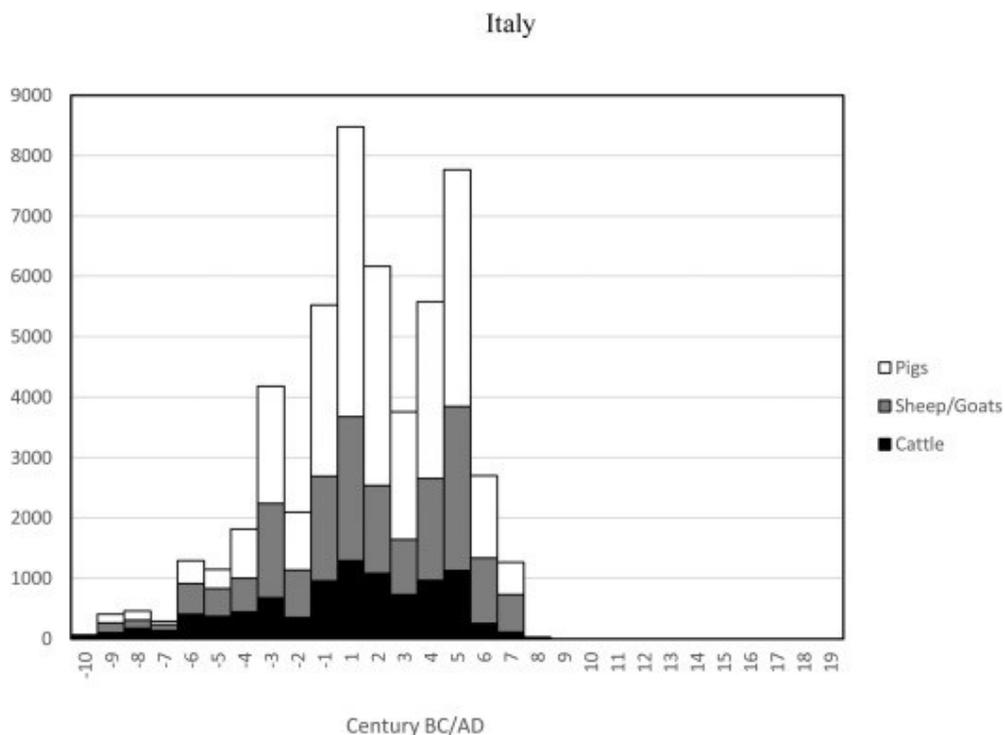
### Appendice 4 Trouvailles de poterie en Bretagne

Source: Potsherd, Potsherd Atlas of Roman Pottery, Version 2010 -, [en ligne], <http://potsherd.net/map2021/> (page consulté le 18 février 2022).



### Appendice 5 Ossements Animaux Retrouvés

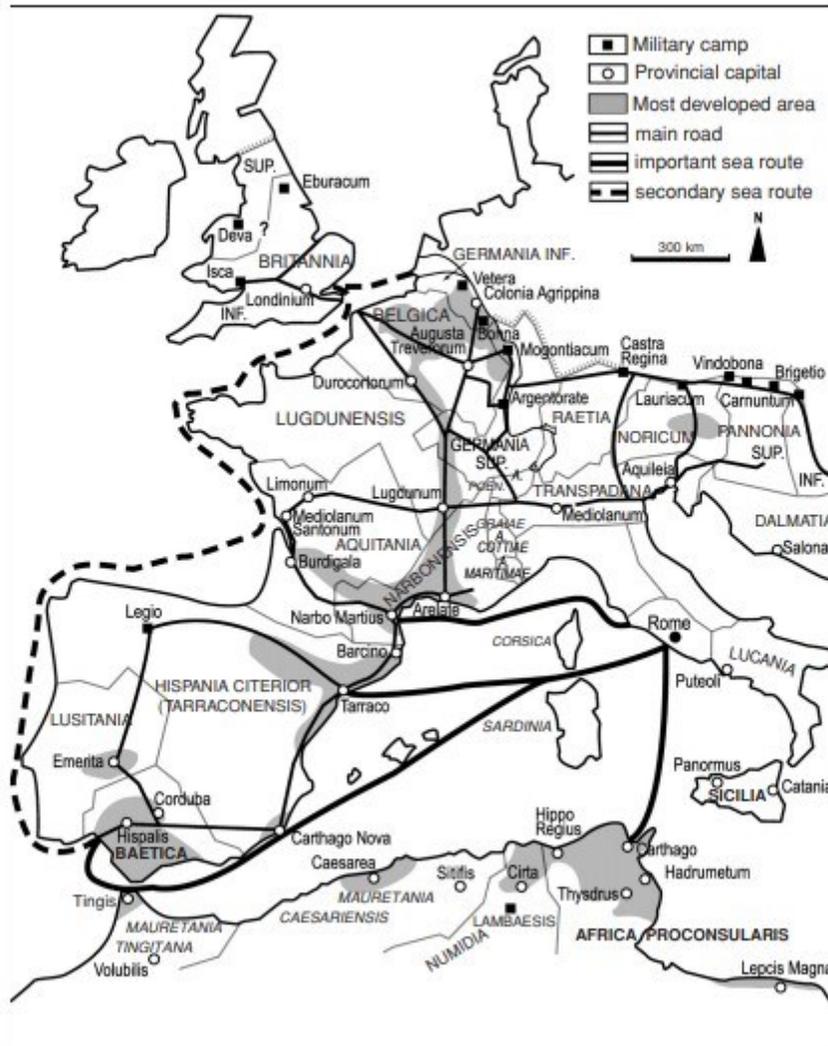
Source: W. Scheidel, I. Morris, R.P. Saller dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge University Press, Cambridge, 2007, p. 592-618.



## Appendice 6 Routes Commerciales

**Source:** Leveau P. « The Western Provinces ». Dans Scheidel W., Morris, I., Saller, R. dir., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press 2007, p.665.

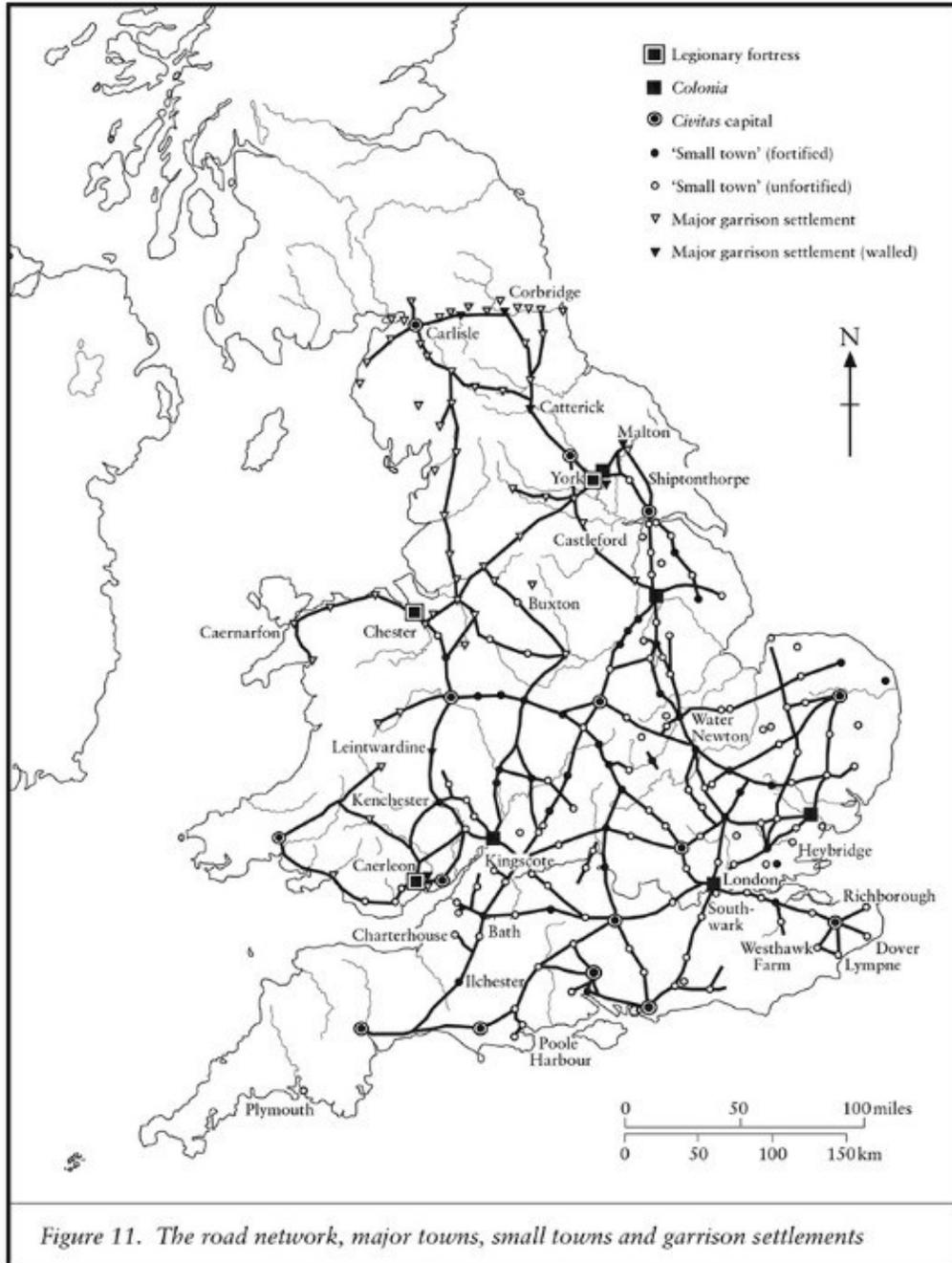
### VIII GEOGRAPHY OF TRADE AND REGIONAL DEVELOPMENT 665



Map 24.1 Communications and development in the western provinces  
Graphics: M. Sintès-Aioutz

### Appendice 7 Routes de la Bretagne

Source: Mattingly D.J. *An Imperial Possession: Britain in the Roman Empire 54 BC to 409 AD*, Londres 2006, p.264.



### Appendice 8 Distribution des Amphitheatres

Source: Laurence, R., Cleary S.E., Sears, G. *The City in the Roman West c. 250 BC – c. EC 250*, Cambridge, Cambridge University Press 2011, p.261.



## Appendice 9 Carte des villes de la Bretagne

Source: Salway, P. *The Oxford Illustrated History of Roman Britain*. Oxford and New York: Oxford University Press, 1993, p.124.



Map 27.2 Britain in the second century AD  
 From P. Salway, *The Oxford Illustrated History of Roman Britain*. Oxford and New York: Oxford University Press, 1993, p. 124

## Appendice 10 Inscription des Légions Romaines

Source: CIL 06 03492a, CIL 06 03492b, AE 1995 0044

M. Clauss et al. (eds.), Epigraphik-Datenbank Clauss / Slaby, Eichstätt, 2007-. Accessed March 4th, 2021. [https://db.edcs.eu/epigr/bilder.php?s\\_language=fr&bild=\\$Legio\\_XXX\\_00149.jpg](https://db.edcs.eu/epigr/bilder.php?s_language=fr&bild=$Legio_XXX_00149.jpg)



**Appendice 11 Tableau de la solde des soldats Romains par Michael Speidel**

**Source:** Speidel, Michael. «Roman Army Pay Scales. » JRS 82. (1992), p.349-380

| Rank/Unit                               | Augustus   | Domitian<br>(A.D. 84) | Severus<br>(A.D. 197) | Caracalla<br>(A.D. 212) | Max. Thrax<br>(A.D. 235) |
|---|------------|-----------------------|-----------------------|-------------------------|--------------------------|
| <b>LEGIONS</b>                          |            |                       |                       |                         |                          |
| <i>miles legionis</i>                   | <b>900</b> | <b>1,200</b>          | 2,400                 | 3,600                   | <b>7,200</b>             |
| <i>eques legionis</i>                   | 1,050      | 1,400                 | 2,800                 | 4,200                   | <b>8,400</b>             |
| <i>centurio legionis</i>                | 13,500     | 18,000                | 36,000                | 54,000                  | 108,000                  |
| <i>primus ordo</i>                      | 27,000     | 36,000                | 72,000                | 108,000                 | <b>216,000</b>           |
| <i>primuspilus</i>                      | 54,000     | 72,000                | 144,000               | 216,000                 | <b>432,000</b>           |
| <b>AUXILIA</b>                          |            |                       |                       |                         |                          |
| <i>miles cohortis</i>                   | <b>750</b> | 1,000                 | 2,000                 | <b>3,000</b>            | <b>6,000</b>             |
| <i>eques cohortis</i>                   | <b>900</b> | 1,200                 | 2,400                 | 3,600                   | 7,200                    |
| <i>eques alae</i>                       | 1,050      | 1,400                 | 2,800                 | 4,200                   | <b>8,400</b>             |
| <i>centurio cohortis</i>                | 3,750      | 5,000                 | 10,000                | 15,000                  | 30,000                   |
| <i>decurio cohortis</i>                 | 4,500      | 6,000                 | 12,000                | 18,000                  | 36,000                   |
| <i>decurio alae</i>                     | 5,250      | 7,000,                | 14,000                | 21,000                  | 42,000                   |
| <b>HORSEGUARDS</b>                      |            |                       |                       |                         |                          |
| <i>eques singularis</i><br><i>Aug.</i>  |            | (2,800)               | 5,600                 | 8,400                   | 16,800                   |
| <i>decurio eq. sing.</i><br><i>Aug.</i> |            | (14,000)              | 28,000                | 42,000                  | 84,000                   |

## Appendice 12 l'Iter Britanniarum

**Source:** Notuncurious, *The Iter Britanniarum, The Antonine Itinerary in Britain*, 12 septembre 2010, <https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Iter.Britanniarum.jpg#filelinks> (Page consulté le 9 septembre 2021)



572

<sup>572</sup> Codrington T. *Roman Roads in Britain* (Troisième ed.), Londres, Society for Promoting Christian Knowledge, 1918 (publié en 1919); Frere S. *Britannia: a history of Roman Britain*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1987; Barri J. et D. J. Mattingly, *An atlas of Roman Britain*, Oxford, Oxbow Books, 2007..

Reynolds, T. *Iter Britanniarum*, Cambridge University press, 1799; Tacite. « The Life of Cnaeus Julius Agricola ». *The Works of Tacitus* (The Oxford Translation, Revised), II, Londres, Henry G. Bohn, 1854.

### Appendice 13 Les Campagnes de Conquête Romaines

Source : Notuncurious, *Campaigns in the Roman Conquest of Britain, 43 — 84*, 1er septembre 2010, <https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Roman.Britain.campaigns.43.to.84.jpg> (Consulté le 9 septembre 2021)



573

<sup>573</sup> Frere S. *Britannia: a history of Roman Britain*, Londres, Routledge et Kegan Paul, 1987.  
Barri J. et D. J. Mattingly. *An atlas of Roman Britain*, Oxford, Oxbow Books, 2007.